

Comité de rédaction :
Oolong, L.L. de Mars,
Antoine Hummel, Joachim Clémence.

Contact :
Revue Enculer,
1, rue Commandant Charcot
35000 Rennes
revue.enculer@gmail.com

Plan, murs, charpente, marbres et stucs :
Joachim Clémence & L.L. de Mars.

Pinacothèque :
Céline Guichard,
M. Labrador & Antoine Ronco.

Les deux ravissants médaillons de
la chapelle de l'aile droite :
C. de Trogoff & Pierre Marie Shwabe.

Merci à Giambattista Piazzetta pour le prêt
du corps de Darius et à tous les moutons
heideggeriens venus brouter
l'être-de-la-couverture.

Les manuscrits acceptés recevront pour seul
éclaircissement un Oui en *Bauer*
Bodoni extra bold corps 12, les manuscrits re-
fusés recevront un Non dans une *Times* mer-
dique et un petit corps humiliant à peine
lisible.

La revue *Enculer Métaphysique*
est une publication *Chien*.

ENCULER

métaphysique



X

Oolong & L.L. de Mars

David Uby

Antoine Hummel

Jean-François Savang

M²

L.L. de Mars

Joachim Clémence

Jean-Luc Guionnet

Oolong

David Christoffel



La carte de la Corrèze

L'appartement

Les dits de l'oripeau (pour se rendre en enfer)

Galleries

Critique & tactique V - Extranéation du sujet & anomie positive

Vers 0 (extrait)

Un polyptyque littéral (première partie)

Station (première partie)

La répartition des mouettes sur une mer d'huile (extrait)


Matin

Quand Bob se fait Pad



lors qu'en bang assourdissant mon sperme allait passer péniblement le sas du gland, un bruit moins qu'humain m'attira loin de son regard et, frôlant le liseré mouillé de son nez, j'y mis presque suffisamment la tête, pas encore empêtrée dans un piège à tendre ça y est.

MARIESTCHAUDET DENSE.



C'était mort et meublé comme un mouiroir de gens pour qui la mort serait trop chère ; et comme je m'étonnais auprès d'un furtif qu'on fit un usage si certain de sa perte, une femme advint qui n'avait pas moins d'un corps environ comme ballant, bouilli, froissé, sans rien d'os de chair ni de sang, avec la particularité minutieuse d'un p t  cosmétique marron-noir sous l'œil gauche. A moins qu'il ne se fût agi d'une puce ou bien d'un détail de plumage.

Pas interdite, Marie se pencha sans d p n tr r, attrapa le pull affal  sur la chaise, me cracha par la bouche et le nez avec un peu de morve, dans un raclement qui ne parvint pas à l'éclaircir puis, niflant un grand coup qui me fit repartir, plus loin, ma tête flip-flapa le long de parois inconnues, jusque dans sa gorge, qui n'avait pour ce fond légendaire qu'un barrage filtrant grossièrement mielleux et rugueux dans le détail, comme le bienvenue d'un vigile.

MARIESEMOUCHEDANSLEPULL


La galerie avait l'air occupé d'une babouchka cousant où tout était si neuf qu'on e t dit une ruine, un site à plaques, un parc d'attraction des avolutions solitaires. Rien ne passait par là, rien n'allait par ici, tout grouillait simplement. Le large à d'autres, on était confiné.

Dès qu'il me fut offert de scrupuleusement porter le regard sur le paysage de cette grotte qui cherchait l'éclaircie, je distinguai deux concrétions de genres inverses, l'une p trie de pudeur et l'autre de sa faille.

En même temps qu'on se bousculait, on expectorait des humdon qui voulaient sûrement dire pardon c'est dire qu'au fond de cette gorge on faisait un timide usage du mouvement : la parole au geste synchrone était son commentaire. Vivre semblait aussi le commentaire de dépérir : j'avais eu encore peu affaire à ce paysage en gomme de synthèse, très inintéressant, que mon corps adoptait l'informe déjà d'une gomme ou d'un bas synthétique.

Il me revint alors que dans certains lieux, abouch s à certaines surfaces, la simulation des mains sales ou de l'envie de pisser a permis à beaucoup outre de se soustraire momentanément à la compagnie stagnante de tas de gens un tas de choses comme bouyave ou se moucher qui, choses pénétrantes, ne se publicitent pas. (Comme bouyave et se moucher, bouyave en se mouchant, se moucher en bouyavant, doivent avoir à voir avec voir mais)

MARIEN'AL'EXCUSED'AUCUNECONVENTIONMALAPRISE



J'essayais mais, on ne pouvait pas, à moins de le vouloir, quitter la fascination des objets pour un regard ; il eût fallu que deux volontés s'y acharnent en même temps comme sur un ortolan mal cuit. (Un ortolan dans une assiette est de la famille des poulpes. J'en suis sûr comme des hommes devant ces objets.)

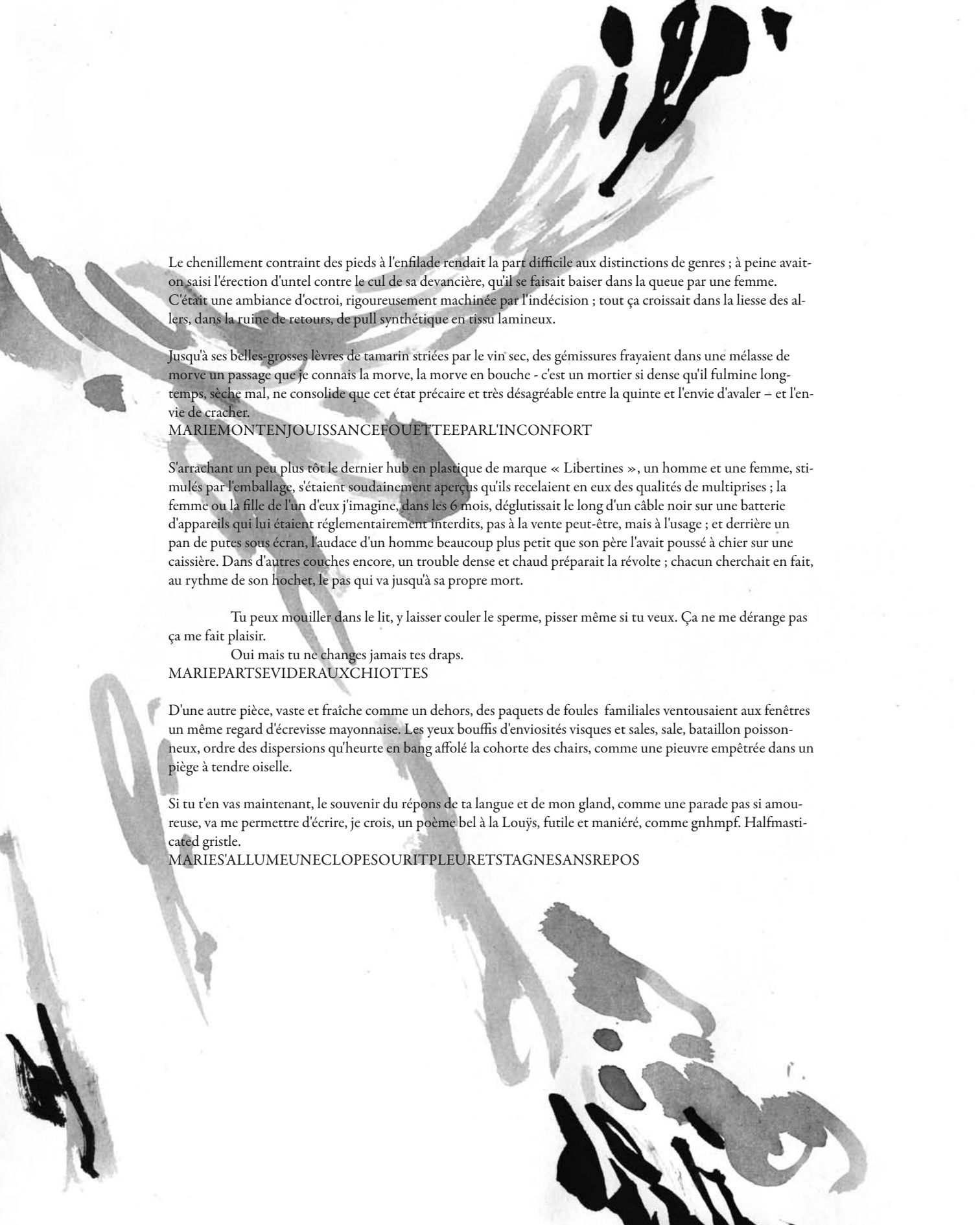
Bientôt, une jouissance à l'état stationnaire installe. - La table dans le coin, haute et des fils y pendent, la basse assommée de revues, le livre à lire, le livre à lire et d'autres, en cours et le courrier du mois. - La peluche oubliée d'une copine de 6 mois qui déglutissait dessus ; je n'entends plus que son gros nez dans le froissé de mon pull.
MARIECOMMUNIQUEAUXOBJETSLETROUBLEDENSETCHAUD

Le large à d'autres, d'ailleurs on était confiné ; là, l'objet du désir incitait au délit quand, capricieusement, un autre objet fondait le même désir avec l'illusion de la décence. Irrégulière, indécise, perceptible à grand peine au milieu de cette meule à glaviots, l'entraide au bout d'un certain temps d'activité confinée dans la gorge consistait en une autogestion des temps de visite et de station devant chaque objet : les corps avaient un succès - loin s'en faut - petit, c'est qu'ils manquaient, en fait de câbles et de possibilités de branchement, d'un éclairage égal aux autres soldes.

Plein d'une circonspection honteuse, j'observais maintenant la discipline du danseur kathak : - cloche tes pieds, constipe ton sourire, fige une expression d'innocence sur ton visage endolori, ne débande pas devant les séants qui servent d'intimidation, montre ostensiblement que tu gardes le rythme quitte à (massacrer la musique et gâcher le plaisir mais)
MARIEDANSETN'ESTDUPED'AUCUNEDANSE

Au centre il y avait une femme, pressée par la peur d'en finir, qui tournait en boucle parfaite imitant une sonnerie de portable suffisamment stridente pour qu'on la confonde dans le bus, le soir, avec un cri d'angoisse. Mais tous avaient autour une peur d'écouter casquée sur les ourdes et rien, c'est-à-dire aucune couille, ne passe par les esgourdes.

Était-ce au grand magasin de bricolage ou dans un journal à la con, quelque chose me rappela l'autre jour une analyse politique du genre d'une bonne guerre ou un bon dictateur ; alors voilà : parfois des conditions limite hostiles produisent des effets de résistance inattendus par exemple malgré qu'on se gèle, là, malgré le froid tout ça jouissait plutôt pas mal, tout ça a l'air jouir (bon c'est) au rythme inadvertant d'une meule à gravier, (bon c'est) dans une suffocation de tox aux abois. Mais ça a l'air de jouir.
MARIEM'ENFONCEPARLENEZDANSL'INADVERTANCE



Le chenillement contraint des pieds à l'enfilade rendait la part difficile aux distinctions de genres ; à peine avait-on saisi l'érection d'untel contre le cul de sa devancière, qu'il se faisait baiser dans la queue par une femme. C'était une ambiance d'octroi, rigoureusement machinée par l'indécision ; tout ça croissait dans la liesse des allers, dans la ruine de retours, de pull synthétique en tissu lamineux.

Jusqu'à ses belles-grosses lèvres de tamarin striées par le vin sec, des gémissures frayaient dans une mélasse de morve un passage que je connais la morve, la morve en bouche - c'est un mortier si dense qu'il fulmine longtemps, sèche mal, ne consolide que cet état précaire et très désagréable entre la quinte et l'envie d'avalier - et l'envie de cracher.

MARIEMONTENJOUISSANCEFOUETTEEPARL'INCONFORT

S'arrachant un peu plus tôt le dernier hub en plastique de marque « Libertines », un homme et une femme, stimulés par l'emballage, s'étaient soudainement aperçus qu'ils recelaient en eux des qualités de multiprises ; la femme ou la fille de l'un d'eux j'imagine, dans les 6 mois, déglutissait le long d'un câble noir sur une batterie d'appareils qui lui étaient réglementairement interdits, pas à la vente peut-être, mais à l'usage ; et derrière un pan de putes sous écran, l'audace d'un homme beaucoup plus petit que son père l'avait poussé à chier sur une caissière. Dans d'autres couches encore, un trouble dense et chaud préparait la révolte ; chacun cherchait en fait, au rythme de son hochet, le pas qui va jusqu'à sa propre mort.

Tu peux mouiller dans le lit, y laisser couler le sperme, pisser même si tu veux. Ça ne me dérange pas ça me fait plaisir.

Oui mais tu ne changes jamais tes draps.

MARIEPARTSEVIDERAUXCHIOTTES

D'une autre pièce, vaste et fraîche comme un dehors, des paquets de foutes familiales ventousaient aux fenêtres un même regard d'écrevisse mayonnaise. Les yeux bouffis d'enviosités visques et sales, sale, bataillon poissonneux, ordre des dispersions qu'heurte en bang affolé la cohorte des chairs, comme une pieuvre empêtrée dans un piège à tendre oiselle.

Si tu t'en vas maintenant, le souvenir du répons de ta langue et de mon gland, comme une parade pas si amoureuse, va me permettre d'écrire, je crois, un poème bel à la Louÿs, futile et maniéré, comme gnhmpf. Halfmasticated gristle.

MARIES'ALLUMEUNECLOPESOURITPLEURETSTAGNESANSREPOS

1 DUNIMBE

SUR UNE REPRODUCTION, CETTE SINGULARITÉ SUPPLÉMENTAIRE DE FOUQUET PASSE À PEU PRÈS INAPERÇUE ; DANS LA PLUPART DES CAS, ELLE EST AVALÉE par la médiocre qualité de l'image, les corpuscules dorés confondus avec le point des trames mécaniques. La reproduction fixe l'inattention comme le vol arrêté d'une conscience légère, elle imite le regard clignotant empressé de constater la peinture ; ce n'est pas une question d'échelle, les duplicatas



2 LES MATINES DE FOUQUET

L'AUGURE A UN DON PARTICULIER : c'est l'*in-auguratio*. Il peut voir des corps célestes qui sont invisibles au commun des mortels. Il contemple dans les cieux le temple de la cité. Le terme *templum* appartient au vocabulaire technique de son métier : c'est une forme polygonale planant au-dessus du site découvert par le fondateur et que seul voit l'augure lorsqu'il célèbre l'*in-auguratio*. Un vol d'oiseau, une traînée de nuages, le foie d'un animal sacrifié peuvent l'aider

LA TRANSLATION DE BENOÎT

3 QUATRE MÉTÉORITES SONT TOMBÉES DANS LA nuit du cinq août où tout le monde attendait, on les attend chaque année, la

chute des neiges miraculeuses ; elles se sont écrasées à Pavie, Milan, et deux fois sur Rome, l'une en plein cœur du Vatican, l'autre au sommet de l'Esquilin ; elles réduisent à un souvenir le corps frêle de Marie theotokos au moment où Sixte III peignait sa chevelure.

Du deuxième concile de Nicée qui statuera pour longtemps sur le sort des images, nous recevons la profession de foi de Basile d'Ancyre : « je reçois avec toute sorte d'honneur les

UNE LETTRE DEPUIS LE PASSÉ RÉVOLU

« TU TOURNES APRÈS MONTRÉSOR, VOILÀ LE PANNEAU. ÇA A L'AIR TOUT DROIT APRÈS.



— J'ai vu. T'as pris ton appareil ?

— J'ai pris les deux, ils sont dans ton sac bleu. Tu coupes la radio ? Ça me gave.

— Je cherche autre chose ? Bon bon bon, d'accord. C'est de pire en pire cette merde... Attends, tourne, c'est là. Ça doit être le village, là-bas, derrière l'espèce de truc, là. Le truc blanc. Bin tu vois ça a pas été si long, ça va. On y est dans à peine dix minutes. Je vais chercher une boulangerie, peut-être, non ? J'arrive pas, t'arrives à penser le ventre vide toi ?

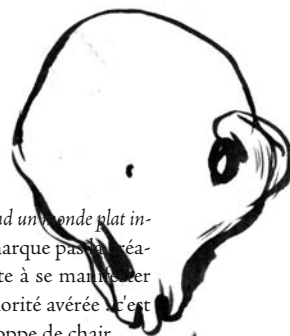


ne
sont
pas plus
petits que les



livres d'heures, ce qui était pour un œil est ici pour un œil. La lumière basse de la salle du château de Chantilly concourt elle-aussi à rendre imperceptible la formation en nuées de gouttelettes des nimbes : ce sont des sphères d'or qui font au crâne un bataillon de satellites minuscules. Ces nimbes n'appartiennent pas au monde fantôme des signes qui sont l'effraction de la peinture. Ils ne s'y immiscent pas, ne la contredisent pas. Peu de peintres ont comme Fouquet traité l'or comme un pigment à part entière. Mieux encore, l'or semble être le projet le plus audacieux de sa peinture : l'or qui chez tous les autres reste une surface à l'écart de la peinture car il est sans mélange, Fouquet lui fait connaître le profond et le diaphane, la charge de la valeur et la transparence des anges, le sillon, la touche, la plaque, le blason, le point, la nappe, le fluide et la paroi. Il devient la rigole où la lumière s'abîme dans un tissu lourd quand il venait de frapper le même tissu pour l'arracher à la pénombre.

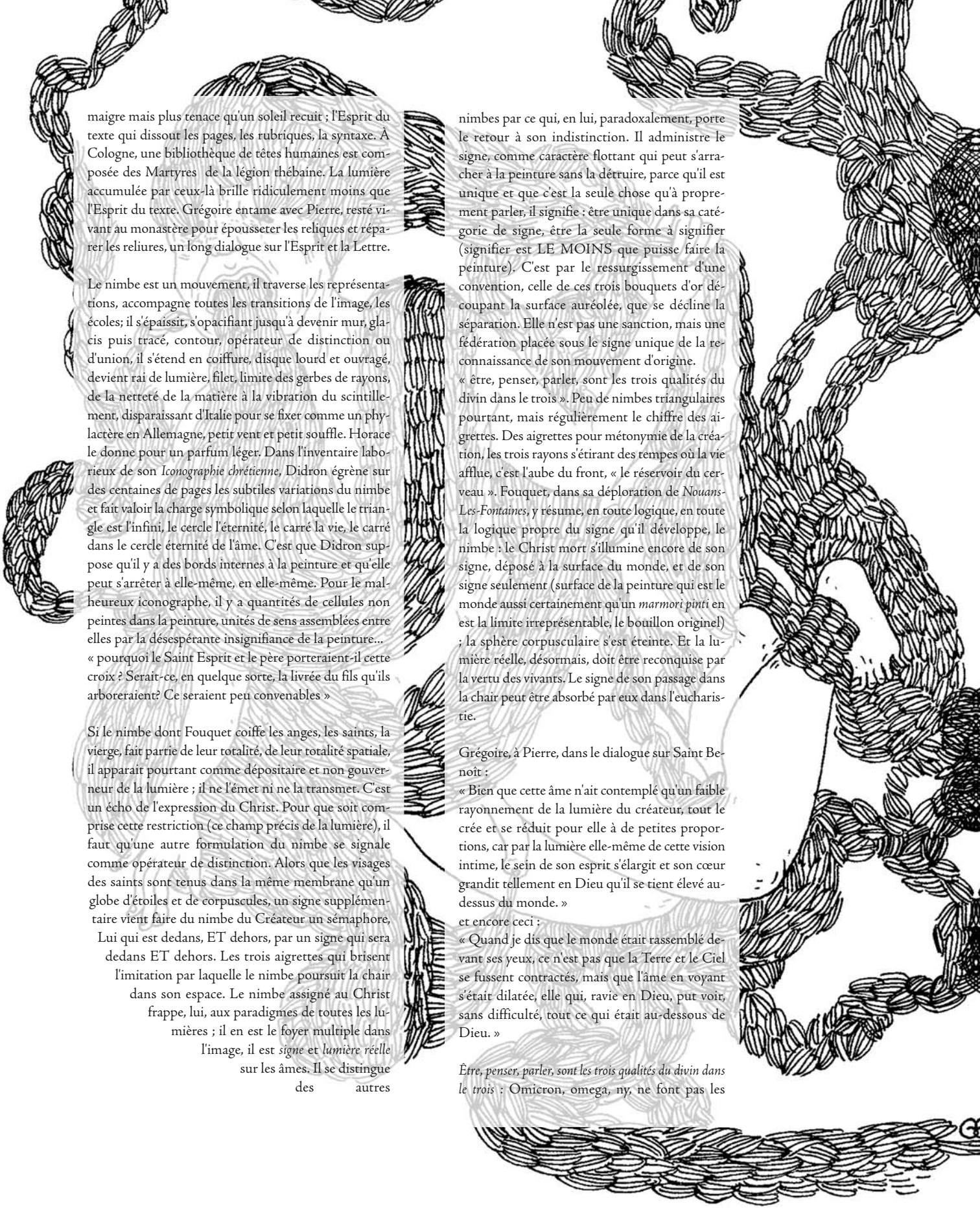
Le nimbe de Fouquet se déploie de la créature même, c'est une extension de son espace propre, il en poursuit l'actualisation, il tourbillonne dans son domaine, qui est également le domaine de la représentation. Le nimbe de Fouquet est un nimbe monde — *des nimbes mondes pour des hommes mondes : la puce sur ta manche, elle suit le cours des sillons dorés à ton brocard, puis l'ourlet, lourd, de martre à ton revers, elle file à ton col, pour elle la gravité*



inexistante arrache le pieu de la verticalité et étend un monde plat infiniment qui s'étire à ce globe céleste — il ne marque pas la créature comme signe d'une grâce impuissante à se manifester sans lui, il est la manifestation d'une intériorité avérée. C'est une intelligence. Elle est attachée à l'enveloppe de chair.

Tous les nimbes peints par Fouquet ne s'y résument pas. De celui du Christ dardent trois aigrettes ternaires ; elles frappent cette sphère irradiée de la découpe en T que les peintres et les sculpteurs font à la sphère du monde (qui pèse moins que rien dans la main du Dieu Roi dont elle n'est qu'une phalange surnuméraire ou, aussi bien, le poumon qui se gonfle en tout organe, ou, encore, le cœur qui bat en toute articulation : l'anatomie du Créateur est, en tout point du Créateur, l'anatomie recomposée de sa totalité bouillonnante).

Il n'est pas si rare que se dessine dans les tableaux, sur les fresques, une discrète hiérarchie du nimbe ; parfois, il peut devenir, même, une surface d'expansion inattendue de la représentation, un nouvel écheveau de ses jeux de sens ; il peut prétendre aussi à une surface d'éclosion invaginée du dessin, de la peinture. Sur le vitrail de Saint-Rémy de Reims, un nimbe fait éclore deux héliotropes : il s'ouvre à l'infini de la floraison stellaire. La tête pliée en arrière sous les voussaux de San Francesco à Assisi, je me suis attardé aux dessins des nimbes, dans la froide basilique inférieure. J'en ai relevés d'assez singuliers ; des hexagones d'or, des carrés, y distinguent les figures allégoriques - celles des vertus franciscaines - de celles, ordinairement circulaires, des saints. Ailleurs, un nimbe rectangulaire pouvait marquer des personnages vertueux. Parfois, il distinguait les vivants des morts ; le rythme quaternaire les reconduit à la terre, au jardin, à la tombe, à l'expression manifeste du périmètre où le soupir de Dieu dépose son image. Ainsi la vie terrestre, au carré d'une figure embrassant toute notion de géométrie, pouvait être insérée dans le cercle d'un nimbe. Par là-même, nous pourrions voir l'expression de la vie dans son apparent arrachement, qui fait du passage une continuité par la tangente qu'elle se donne au cercle de Dieu. Grégoire désira que l'on fit son portrait marqué d'un nimbe carré. Il pourra désormais arpenter, chaque fois qu'il le désirera, le chemin qui, à sa nouvelle enveloppe, offre un dialogue actualisé entre la Lettre et l'Esprit. Un accord à quatre temps, une conversation ouverte avec Luc, à laquelle répondent les chœurs de Jérôme et Marc, Ambroise et Mathieu, Augustin et Jean. Et au centre du jardin dont ces couples de puissances font le péristyle, une flamme



maigre mais plus tenace qu'un soleil recuit ; l'Esprit du texte qui dissout les pages, les rubriques, la syntaxe. À Cologne, une bibliothèque de têtes humaines est composée des Martyres de la légion thébaine. La lumière accumulée par ceux-là brille ridiculement moins que l'Esprit du texte. Grégoire entame avec Pierre, resté vivant au monastère pour épousseter les reliques et réparer les reliures, un long dialogue sur l'Esprit et la Lettre.

Le nimbe est un mouvement, il traverse les représentations, accompagne toutes les transitions de l'image, les écoles; il s'épaissit, s'opacifiant jusqu'à devenir mur, glacis puis tracé, contour, opérateur de distinction ou d'union, il s'étend en coiffure, disque lourd et ouvragé, devient rai de lumière, filet, limite des gerbes de rayons, de la netteté de la matière à la vibration du scintillement, disparaissant d'Italie pour se fixer comme un phylactère en Allemagne, petit vent et petit souffle. Horace le donne pour un parfum léger. Dans l'inventaire laborieux de son *Iconographie chrétienne*, Didron égrène sur des centaines de pages les subtiles variations du nimbe et fait valoir la charge symbolique selon laquelle le triangle est l'infini, le cercle l'éternité, le carré la vie, le carré dans le cercle éternité de l'âme. C'est que Didron suppose qu'il y a des bords internes à la peinture et qu'elle peut s'arrêter à elle-même, en elle-même. Pour le malheureux iconographe, il y a quantités de cellules non peintes dans la peinture, unités de sens assemblées entre elles par la désespérante insignifiance de la peinture...
« pourquoi le Saint Esprit et le père porteraient-ils cette croix ? Serait-ce, en quelque sorte, la livrée du fils qu'ils arboreraient ? Ce seraient peu convenables »

Si le nimbe dont Fouquet coiffe les anges, les saints, la vierge, fait partie de leur totalité, de leur totalité spatiale, il apparaît pourtant comme dépositaire et non gouverneur de la lumière ; il ne l'émet ni ne la transmet. C'est un écho de l'expression du Christ. Pour que soit comprise cette restriction (ce champ précis de la lumière), il faut qu'une autre formulation du nimbe se signale comme opérateur de distinction. Alors que les visages des saints sont tenus dans la même membrane qu'un globe d'étoiles et de corpuscules, un signe supplémentaire vient faire du nimbe du Créateur un sémaphore, Lui qui est dedans, ET dehors, par un signe qui sera dedans ET dehors. Les trois aigrettes qui brisent l'imitation par laquelle le nimbe poursuit la chair dans son espace. Le nimbe assigné au Christ frappe, lui, aux paradigmes de toutes les lumières ; il en est le foyer multiple dans l'image, il est *signe et lumière réelle* sur les âmes. Il se distingue
des autres

nimbes par ce qui, en lui, paradoxalement, porte le retour à son indistinction. Il administre le signe, comme caractère flottant qui peut s'arracher à la peinture sans la détruire, parce qu'il est unique et que c'est la seule chose qu'à proprement parler, il signifie : être unique dans sa catégorie de signe, être la seule forme à signifier (signifier est LE MOINS que puisse faire la peinture). C'est par le ressurgissement d'une convention, celle de ces trois bouquets d'or découpant la surface auréolée, que se décline la séparation. Elle n'est pas une sanction, mais une fédération placée sous le signe unique de la reconnaissance de son mouvement d'origine.

« être, penser, parler, sont les trois qualités du divin dans le trois ». Peu de nimbes triangulaires pourtant, mais régulièrement le chiffre des aigrettes. Des aigrettes pour métonymie de la création, les trois rayons s'étirant des tempes où la vie afflue, c'est l'aube du front, « le réservoir du cerveau ». Fouquet, dans sa déploration de *Nouans-Les-Fontaines*, y résume, en toute logique, en toute la logique propre du signe qu'il développe, le nimbe : le Christ mort s'allume encore de son signe, déposé à la surface du monde, et de son signe seulement (surface de la peinture qui est le monde aussi certainement qu'un *marmorati pinti* en est la limite irréprésentable, le bouillon originel) ; la sphère corpusculaire s'est éteinte. Et la lumière réelle, désormais, doit être reconquise par la vertu des vivants. Le signe de son passage dans la chair peut être absorbé par eux dans l'eucharistie.

Grégoire, à Pierre, dans le dialogue sur Saint Benoît :

« Bien que cette âme n'ait contemplé qu'un faible rayonnement de la lumière du créateur, tout le crée et se réduit pour elle à de petites proportions, car par la lumière elle-même de cette vision intime, le sein de son esprit s'élargit et son cœur grandit tellement en Dieu qu'il se tient élevé au-dessus du monde. »

et encore ceci :

« Quand je dis que le monde était rassemblé devant ses yeux, ce n'est pas que la Terre et le Ciel se fussent contractés, mais que l'âme en voyant s'était dilatée, elle qui, ravie en Dieu, put voir, sans difficulté, tout ce qui était au-dessous de Dieu. »

Être, penser, parler, sont les trois qualités du divin dans le trois : Omicron, omega, ny, ne font pas les

points marquant le signe surnuméraire du Dieu incarné, mais un rythme. Une pulsation. Les lettres grecques frappées sur le nimbe sont remplacées par des cabochons de cristal de roche et lentement leur son s'amenuise au cœur de la pierre, puis s'éteint : plus personne, en dansant pourtant à ce tempo ternaire, ne se souvient du son dont elles faisaient tinter les disques byzantins. Le regard de Tycho Brahé a perdu le ciel où Fouquet observait les étoiles peintes sur le drap tendu par Dieu.



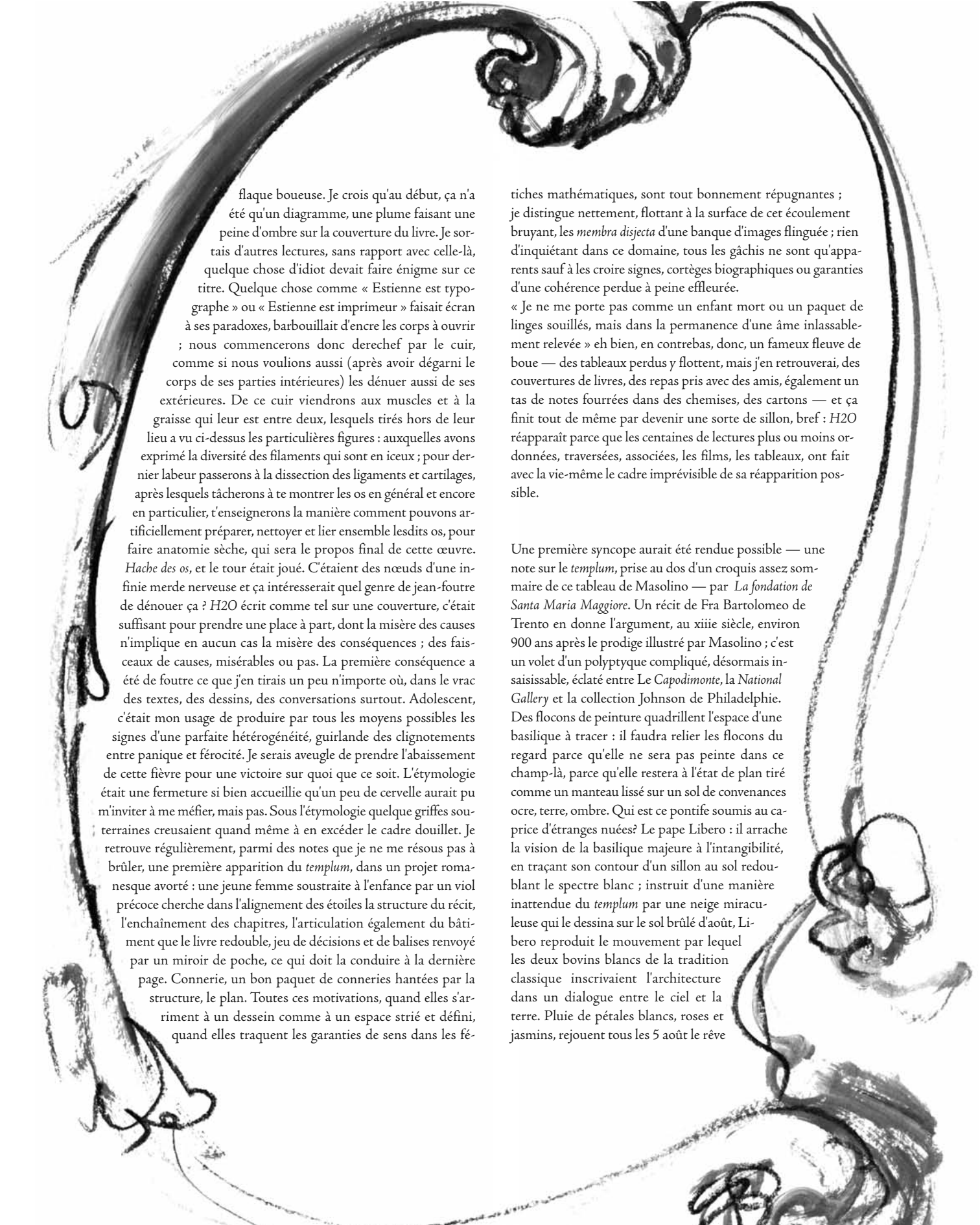
2
dans la *con-templatio*, l'acte par lequel il projette sur le paysage choisi par la divinité la figure vue dans le ciel. Dans cette *con-templatio*, le *templum* céleste prend sa silhouette d'ici-bas. Mais la *con-templatio* ne suffit pas. La silhouette du *templum* ne peut s'établir sur la terre que si elle est correctement *con-sidérée*, c'est-à-dire alignée sur les étoiles (*sidus*). Je l'arrache à la clôture des guillemets où l'a tenue, vingt ans, la bibliothèque. C'est stratégique ? C'est entre autres choses stratégique. C'est, disons plutôt : géographique. Vous êtes conduits, déjà, au-delà de la ligne de démarcation où le travail de fécondation a commencé. Pas d'italique, pas de signature.

Une datation le boulonnerait et la machine, elle, s'est amollie : la tâche qu'elle formait sur le sol historique a déjà été absorbée, à l'endroit où se confondent mes pas et ceux de G.H. (j'ai trouvé H2O parmi une cinquantaine de bouquins serrés dans un carton ; mon père lisait dans le plus grand désordre, il achetait dix fois plus qu'il ne pouvait en lire. Ce bouquin-là n'avait jamais été ouvert, et j'ai décidé de le revendre assez rapidement avec la plupart des autres, à un bouquiniste. Curieusement,

son titre m'est resté, comme une musique indésirée, et j'ai fini par en faire le titre d'un poème. Quelques années se sont écoulées, et à chaque fois que je fouille dans une bouquinerie je traque son titre sur les tranches, dans l'espoir superstitieux d'y trouver une coïncidence miraculeuse avec mon poème), de R.O. (j'y ai cherché et trouvé une bibliographie pour mon mémoire sur les pratiques de la purification par l'eau ; le corps du texte m'est souvent passé sous les yeux comme un flipbook ; le souffle bref des pages maintenait quelques secondes l'illusion que le livre était en transit, qu'il était promis à une lecture, mais pas maintenant, quand j'en aurai fini avec ce truc, ça a l'air pas mal mais il faut que j'avance. Promesse non tenue et H2O gardé serré pour l'éternité à la lettre I), de D.R. (je l'ai choisi pour ça, le spectre très large d'un programme anthropologique, ça me fascinait, j'y voyais l'écho de mes lectures bourgeoises, un champ infini de crêtes et d'arêtes où je pouvais trébucher à chaque pas sur un événement. Et j'ai suivi son auteur sans imaginer que H2O était la porte la plus inattendue pour m'ouvrir à son travail, le bouquin à part. J'ai enchaîné ses livres, ils m'ont conduit à d'autres, ils m'ont conduit à la radicalisation politique de mes lectures, à la radicalisation politique de ma vie. Ainsi d'un numismate conduit à l'érotisme par Bataille, d'un musicien conduit à la critique de la marchandise par Adorno, d'un lecteur égaré qu'un malentendu conduit de « la rouerie des hommes », par le dialogue de la peinture de Dolce, à une vie entière à Venise auprès du Tintoret auquel il consacra d'innombrables après-midi et quelques milliers de pages qui feront bien un livre).

de J.D. (je ne sais plus très bien comment H2O m'est tombé entre les mains, c'est idiot, mais je crois que c'était la couverture, je venais de passer quelques jours à Rome et j'ai reconnu l'image ; c'était une des fresques que j'avais vues au Vatican, une des chambres de Raphaël. Si je me souviens bien, des femmes, peut-être des hommes, je me rappelle juste des femmes, se passaient des seaux, des récipients, il fallait éteindre un incendie, l'incendie du Borgo, c'était à la fois très stable et très agité, enfin c'est ce truc qui m'a attiré. Et puis j'ai feuilleté le bouquin, il était soldé. Voilà. C'est un peu confus, Illich brasse large, il y a des tas de circulations, de voyages, d'idées, des lacs, des canaux. C'est le Texas et Rome et l'Inde, enfin partout, des filets d'eau qu'on n'arrête pas, qui coulent du technique au symbolique ; je m'y suis perdu. Et puis j'ai oublié, depuis, mais l'oubli n'empêche pas la présence. Au contraire. Non seulement je suis aspiré par lui, mais je suis profondément changé par lui, c'est-à-dire que le sang ne coule plus du tout au rythme que lui donnerait mon cœur, l'horloge Harvey se déploie dans une sorte d'inflation).

Je gaufre le sol spongieux lourdement ramassé sur mon seul pied gauche qui, lorsque je le retire dans un bruit de vase, dessine en creux une mince




flaque boueuse. Je crois qu'au début, ça n'a été qu'un diagramme, une plume faisant une peine d'ombre sur la couverture du livre. Je sortais d'autres lectures, sans rapport avec celle-là, quelque chose d'idiot devait faire énigme sur ce titre. Quelque chose comme « Estienne est typographe » ou « Estienne est imprimeur » faisait écran à ses paradoxes, barbouillait d'encre les corps à ouvrir ; nous commencerons donc derechef par le cuir, comme si nous voulions aussi (après avoir dégarni le corps de ses parties intérieures) les dénuer aussi de ses extérieures. De ce cuir viendrons aux muscles et à la graisse qui leur est entre deux, lesquels tirés hors de leur lieu a vu ci-dessus les particulières figures : auxquelles avons exprimé la diversité des filaments qui sont en iceux ; pour dernier labeur passerons à la dissection des ligaments et cartilages, après lesquels tâcherons à te montrer les os en général et encore en particulier, t'enseignerons la manière comment pouvons artificiellement préparer, nettoyer et lier ensemble lesdits os, pour faire anatomie sèche, qui sera le propos final de cette œuvre. *Hache des os*, et le tour était joué. C'étaient des nœuds d'une infinie merde nerveuse et ça intéresserait quel genre de jean-foutre de dénouer ça ? H2O écrit comme tel sur une couverture, c'était suffisant pour prendre une place à part, dont la misère des causes n'implique en aucun cas la misère des conséquences ; des faisceaux de causes, misérables ou pas. La première conséquence a été de foutre ce que j'en tirais un peu n'importe où, dans le vrac des textes, des dessins, des conversations surtout. Adolescent, c'était mon usage de produire par tous les moyens possibles les signes d'une parfaite hétérogénéité, guirlande des clignotements entre panique et férocité. Je serais aveugle de prendre l'abaissement de cette fièvre pour une victoire sur quoi que ce soit. L'étymologie était une fermeture si bien accueillie qu'un peu de cervelle aurait pu m'inviter à me méfier, mais pas. Sous l'étymologie quelque griffes souterraines creusaient quand même à en excéder le cadre douillet. Je retrouve régulièrement, parmi des notes que je ne me résous pas à brûler, une première apparition du *templum*, dans un projet romanesque avorté : une jeune femme soustraite à l'enfance par un viol précoce cherche dans l'alignement des étoiles la structure du récit, l'enchaînement des chapitres, l'articulation également du bâtiment que le livre redouble, jeu de décisions et de balises renvoyé par un miroir de poche, ce qui doit la conduire à la dernière page. Connerie, un bon paquet de conneries hantées par la structure, le plan. Toutes ces motivations, quand elles s'arriment à un dessein comme à un espace strié et défini, quand elles traquent les garanties de sens dans les fé-

tiches mathématiques, sont tout bonnement répugnantes ; je distingue nettement, flottant à la surface de cet écoulement bruyant, les *membra disjecta* d'une banque d'images flinguée ; rien d'inquiétant dans ce domaine, tous les gâchis ne sont qu'apparents sauf à les croire signes, cortèges biographiques ou garanties d'une cohérence perdue à peine effleurée.

« Je ne me porte pas comme un enfant mort ou un paquet de linges souillés, mais dans la permanence d'une âme inlassablement relevée » eh bien, en contrebas, donc, un fameux fleuve de boue — des tableaux perdus y flottent, mais j'en retrouverai, des couvertures de livres, des repas pris avec des amis, également un tas de notes fourrées dans des chemises, des cartons — et ça finit tout de même par devenir une sorte de sillon, bref : H2O réapparaît parce que les centaines de lectures plus ou moins ordonnées, traversées, associées, les films, les tableaux, ont fait avec la vie-même le cadre imprévisible de sa réapparition possible.

Une première syncope aurait été rendue possible — une note sur le *templum*, prise au dos d'un croquis assez sommaire de ce tableau de Masolino — par *La fondation de Santa Maria Maggiore*. Un récit de Fra Bartolomeo de Trento en donne l'argument, au xiii^e siècle, environ 900 ans après le prodige illustré par Masolino ; c'est un volet d'un polyptyque compliqué, désormais insaisissable, éclaté entre *Le Capodimonte*, la *National Gallery* et la collection Johnson de Philadelphie. Des flocons de peinture quadrillent l'espace d'une basilique à tracer : il faudra relier les flocons du regard parce qu'elle ne sera pas peinte dans ce champ-là, parce qu'elle restera à l'état de plan tiré comme un manteau lissé sur un sol de convenances ocre, terre, ombre. Qui est ce pontife soumis au caprice d'étranges nuées ? Le pape Libero : il arrache la vision de la basilique majeure à l'intangibilité, en traçant son contour d'un sillon au sol redoublant le spectre blanc ; instruit d'une manière inattendue du *templum* par une neige miraculeuse qui le dessina sur le sol brûlé d'août, Libero reproduit le mouvement par lequel les deux bovins blancs de la tradition classique inscrivaient l'architecture dans un dialogue entre le ciel et la terre. Pluie de pétales blancs, roses et jasmins, rejoignent tous les 5 août le rêve



par lequel Marie avait enneigé le sommeil de Libero et de Giovanni.

Mais ce tableau arriva bien trop tôt dans mon champ de vision. J'y ai cherché *Masaccio et la perspective*, traqué *la couleur chez les italiens au quattrocento*, *l'histoire de l'art depuis Giotto*, *la fonction symbolique et religieuse de l'image dans la peinture de la Renaissance*, un chapelet d'universaux serrant le bouquet de peinture d'un lacet général et téléologique qui fait taire tout ce qu'il amène à la parole dans le même mouvement : la Renaissance elle-même comme mausolée de tout ce contre quoi la peinture *renaîtrait*. Les notes au dos du dessin renvoient à un *templum* trop rassurant : il est compris dans le petit prix de l'histoire ; c'était peint là et c'était marre. Il faut avoir réévalué la cause pour en voir la richesse jusque dans les conséquences : en d'autres termes, mes notes sont homothétiques à leur objet, elles ne m'enrichissent qu'à la mesure d'un enrichissement progressif de ma relation à lui. Elles grandissent avec lui parce qu'elles aussi sont ses images, mais si pauvres, parce que prises sans risque de le perdre, qu'elles ne peuvent l'enrichir lui. Leur littéralité les condamne à la vassalité des signes du mystère (qu'elles répètent), elle ne l'éclairent pas.

H2O, le *templum*, la puissance fécondatrice de son image pour l'image, sa valeur de matrice qui entraîne au passage la production de toutes les représentations possibles, sont réactivés au musée Condé :

C'est une enluminure de Fouquet qui vient en réveiller le mouvement — presque vingt ans après qu'il fut amorcé, pointillé, figé, oublié — une de celles qu'il a peintes pour le *Livre d'heures d'Étienne chevalier*, l'Annonciation.

Elle marque les matines des *Heures du Saint Esprit*. La sainte Chapelle de Bourges est l'espace de son recommencement, du moins tient-elle à son seuil — comme à l'avant-scène de ses premières travées — l'histoire qui, une fois et toujours, rebâtit infiniment le corps marial dont cette chapelle est elle-même l'écho, le théâtre, l'hommage, la double etc. Et un axe, ici, confond l'ordonnée de l'autre avec ce qui chiffre la représentation -


lui donne titre et objet historique - pour lui dérober la position centrale. Car cette enluminure fait vibrer deux cordes harmoniques tendues entre ciel et terre, qui sont la même substance ou, plus exactement, la même activité traver-

sant une substance légèrement déclinée, la corde du *templum* et la corde de la fécondation, la corde du projet divin et la corde de l'actualisation de son moment central, la corde de l'étendue infinie et la corde du moment toujours présent de son signe. Comment se manifeste-t-il, ce jeu qui me renvoie si vivement à mon *templum* oublié sur un rayon de bibliothèque, à mes augures et à mon projet tracé d'étoiles dans le jeu des destinées?

Hé bien Fouquet redouble le rythme de la migration qui se développe de la nuée verbale à Marie où elle vient bouillonner de chair après l'avoir frappée au ventre de l'Esprit Saint, il le redouble d'un rythme plus puissant encore, celui d'une pompe pneumatique à quatre bras inépuisables (*le temps de la déviation, le temps du retour, le temps de la réconciliation, le temps du pèlerinage*) martelant le temple du rythme quaternaire scolastique (par exemple d'Ambroise d'Augustin de Jérôme de Grégoire, par exemple des quatre parties du jour selon Voragine, par exemple de Mathieu de Marc de Luc de Jean, par exemple des quatre saisons selon Voragine) ; c'est une toute autre fécondation dont voici la danse et les quatre pas piqués menus, enceinte flottante de tissu vert (*par-dessus le foyer il y avait quatre cornes - Ez 43,15*) : à l'Ouest, dans le corps, passage du premier souffle (*tu feras pour la tente une couverture en peaux de bœufs teintes en rouge, et une couverture en peaux de dauphins, par-dessus - Ex 26,14*), à l'Est, dans le corps, retour du second souffle (*Il fit pour la tente une couverture en peaux de bœufs teintes en rouge, et une couverture en peaux de dauphins, par-dessus - Ex 36,19*),

et de Haut en Bas le projet qui fait d'un dais de tissu vert, par l'anneau marial d'un fin luminaire d'or, le *templum* du jardin clos.

Passé par la couronne fine d'un chandelier, filé à l'axe d'une chute proposée au regard à l'endroit où l'enluminure marque sa pliure centrale, c'est le croquis de ce jardin intérieur qui répond au double appel : « où », et « qui » ? *hortus conclusus* dont le dessin est au sol la conjonction du présage et de la mobilité qu'il offre à l'interprétation ; de Dieu même, une image. C'est un sas transformant qui dessine le lieu où l'invisible peut féconder le visible, c'est l'autre translation qu'il ne faudrait surtout pas fixer en formes symboliques - ce qui est toujours insuffisant, presque toujours destructeur - cercle et carré réduits à néant si on les arrête dans l'anamorphose par laquelle ils se tiennent infiniment au change : la fécondation par l'Esprit Saint présentée dans le double plan invaginé de la sagesse du monde et de l'incarnation, est supérieure à l'annonciation elle-même qui est son cadre, sa bio-



logie, la forme de son accomplissement par l'histoire, elle qui vient à son bord comme au bord de l'histoire en cours ; l'histoire humaine récente, celle de Fouquet, est reléguée dans la toute petite bande de pierre près du livre fermé. Elle nous tient à l'origine, dans les marges d'une préparation prudente.

Nous devons nous déplacer dans la profondeur de l'histoire pour aller vers le présent, vers la Nouvelle Alliance, diastole, pour nous donner la puissance d'interroger *notre* présent à l'aune du temps biblique et de son double mouvement exégétique (le double temps des relations, celles qui frappent si souvent les portes historiées des églises et les maintiennent dans une métaphore éternellement ouvertes), plonger vers l'origine pour retrouver le présent du christianisme : c'est le va-et-vient entre le livre fermé et le livre ouvert, entre la première et la deuxième alliance, qui fait éclater le ventre de la représentation dans ses deux axes, celui décrit plus haut, de l'origine qui vient frapper le monde visible des signes du divin, et celui du regard qui pénètre l'image, l'axe de la profondeur ; le gardien de cet axe, garant qu'il y a bien eu une parole surnaturelle et qu'elle a fécondé le langage des hommes, est aussi le gardien du point de convergence de l'image sur l'autel : c'est Moïse. *Le dictionnaire raisonné de l'architecture* fait de l'autel le lien culturel, symbolique, historique, spatial, entre l'ancienne et la nouvelle alliance. « Le second voile,

o u courtine, que pendant le carême et la célébration de la messe, on étend devant l'autel, tire son origine et sa figure de celui qui était suspendu dans le tabernacle et qui séparait le Saint des saints du lieu saint. Ce voile cachait l'arche au peuple, et il était tissu avec un art admirable ».

L'ossature de la Chapelle est plus que le cadre habituel des ricochets métonymiques courant de la cathédrale comme présage d'un monde au ventre de Marie : elle tire ici le regard depuis la lisière de son articulation — du cartouche de son socle jusqu'à l'antependium arrachant l'autel à l'espace simulé (comme le bleu des monochromes de Klein les arrache à l'espace en atomisant leurs aspérités) — qui ricoche sur la boucle profonde que fait le maphorion (le manteau de la vierge) dans cette scansion d'un bleu puissant. Ce qui y ricoche est d'une nature qui échappe à la parole, c'est à la fois le regard et le mystère par lequel, un moment sans moment, la chair s'ouvre à la multiplication du verbe dans le silence des organes. Cette transsubstantiation, si elle ne peut aboutir à une image, peut conduire par l'image à l'accompagner du mouvement transformant d'une kinesthésie. Le texte du cartouche est plus important par ce qu'il ne dit pas

que par ce qu'il dit : c'est celui qui, ouvrant la liturgie des heures, est trois fois prononcé aux matines : *Domine labia mea aperies et os meum annuntiabit*. Il y manque deux mots, censés conclure la publication annoncée, mais dont l'absence permet d'y substituer mentalement l'image : *laudem tuam*, ta louange. Ainsi, dans l'ouverture d'un mouvement amorcé et à jamais inachevé, nous ne lisons qu'une invitation à rester bouche bée : Seigneur ouvre mes lèvres et ma bouche publiera

(ta louange)

Moïse est tenu si loin de nous qu'il ouvre à l'illisible de la Loi, sur le lieu du sacrifice et de la relation, figé sous la pluie de l'origine. Illisible, indicible surtout, voici un fragment qui l'est bien plus encore, dans la distance de ce cartouche dont la clôture est une duperie visuelle : c'est le Psaumes 50,18, qui suit le « Seigneur ouvre mes lèvres et ma bouche publiera ta louange ». *Car tu ne veux pas de sacrifice, si j'offre un holocauste, tu ne l'agrèras pas.*

C'est un colloque entre la chair et le texte qui est ouvert sur le mode des transformations de substance, dont la peinture, dans toutes les dimensions possibles de son effectuation, prend acte et rejoue. Un dialogue entre des parties de pierre sculptées, entre l'autel et les tables d'une Parole qui s'avoue dans l'insuffisance d'un trajet amorcé qu'il faut poursuivre par le seul sacrifice



que Dieu agréé, celui de son propre fils, sacrifice dont l'Annonciation est la cérémonie inaugurale. La Loi est ce qui ouvrit le langage au libre arbitre (c'est cela par quoi nous choisissons de nous y indexer ou de nous y soustraire. Car la Loi doit être comprise à moins d'être des anges, sous peine pour nous de n'être que des anges. Et aux anges, une Loi n'apporte pas plus de sens qu'à une abeille une rose). Il faut y adjoindre maintenant le contrepoint de tout ce qui n'est pas dit et qui fonde le mystère, par cela même qui échappe à toutes les lois, y compris et plus encore les lois terrestres.

L'élément central n'est pas ici la convention usuelle qui fait le parcours vertical de l'Esprit Saint en l'espèce de rayons, de souffles, de colombes, au ventre de Marie. Par ailleurs, il ne féconde *que sa tête*. Si Fouquet introduit la notion de signe, c'est pour la rendre instantanément inférieure à celle de peinture. Ce par quoi l'annonciation ferait le signe usuel de sa formulation, le trajet de la nuit divine jusqu'à la fécondation de la Vierge, est moins puissant que l'axe total d'une élévation proposée par la projection du *templum*. La vraie fécondation passe par le projet divin, le *templum* de l'oracle que Dieu est de sa propre advention, et traverse le cercle d'or où se superposent couronne, anneau, nimbe, monde.

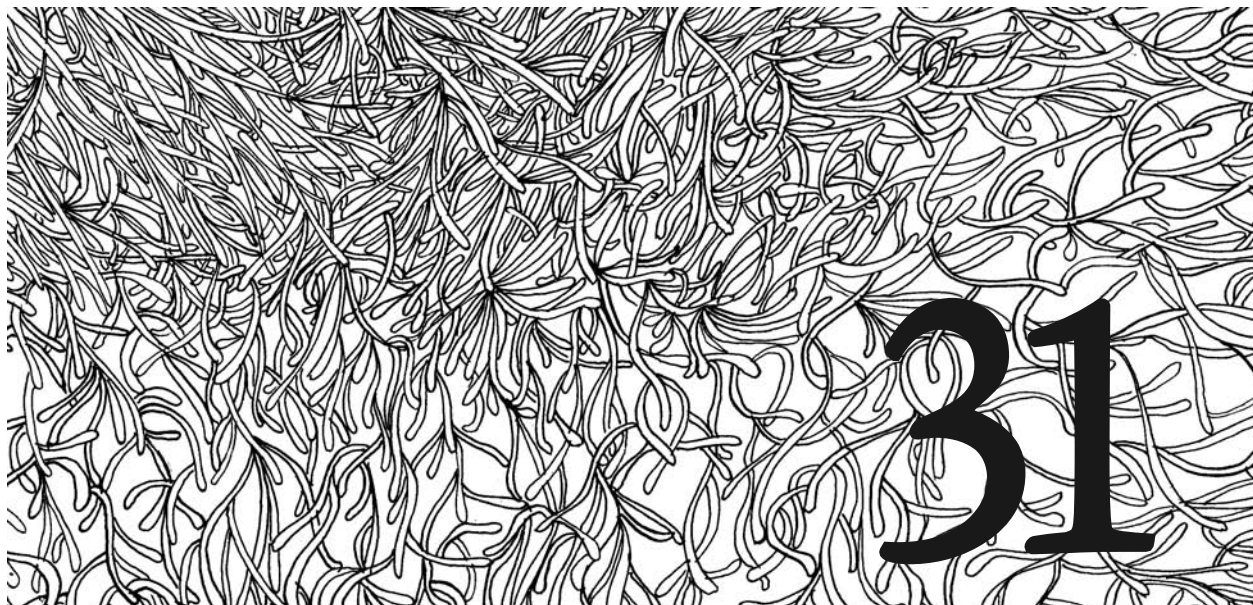
Fouquet résorbe la coupure entre la nouvelle et l'ancienne alliance, et opère un monde troublant de continuité. Le choix du Psaume 51 en est en quelque sorte l'indice, il ouvre la conversation

entre elles.

Le trouble qu'offre la présentation colossale d'un axe qui nous perd dans le vertige de sa verticalité, au beau milieu de ce que fouille notre regard, au beau milieu du mouvement même de notre regard, installe une dialectique des dimensions. L'espace du tableau, en tant qu'illusion scénographique, dialogue avec l'espace qu'il propose à la pensée par le rappel de cette illusion même comme simple convention admise un instant. Un contrat pour le regard. Nous sommes ramenés, par le *templum*, sans cesse, à la question du plan divin. Cette dialectique, à elle seule, apporte aux problèmes de la contingence des essences sa solution inattendue. Le plan, par l'actualisation infinie qu'il ouvre à la pensée, contient l'infinie variété des propositions dont il détermine peut-être l'objet, mais dont il ne saurait précéder tous les devenir ; tous les devenir tableau, les devenir chant, les devenir poème. Il ne clôt pas l'espace qu'il dessine, au sol : ce jardin n'est clos que d'être tracé un moment par le halo de son origine, elle qui a toute l'ouverture du discours sans jamais se refermer sur la sanction d'une définition. L'espace visible est outrepassé par les deux alliances qui font le va-et-vient de la règle et de la foi, qui en font vriller les limites. Et outrepassé une fois encore : l'ange qui n'est qu'à nous, l'ange qui n'est ni à l'espace de l'architecture, ni à l'espace de

Marie,

l'ange qui est le visible pour la peinture seule de l'invisible de l'histoire, celui-là est l'apothéose de la livrée *historique* dont il partage les couleurs avec les deux alliances. Il est dévolu, lui, à l'indignité des créatures dont l'infériorisation de la Loi est aussi le doux malheur. Il n'aura pas à choisir ; il est une vibration du choix possible pour tous les hommes. Il suffit d'un bref clignement de l'œil pour le voir disparaître. L'œil vient ricocher contre la solution trop simple qu'offrirait sa présence affirmée par l'image : l'axe de la profondeur, c'est-à-dire le passage clôturant, dans le va-et-vient des Alliances, ouvertes et fermées dans une pulsation infinie sous le regard de la Loi, est bouclé sur l'histoire ; l'axe de la largeur, ressac de l'actualisation inlassablement reconduite de l'incarnation, et dont la lecture de droite à gauche, peu fréquente dans les annonces, emporte la scène dans son sens de lecture primotestamentaire : laissons alors filer le regard à la source de la source de la source, *matines du Saint Esprit, premières paroles, ouverture du monde, Beth*, lettre claquante comme arrachée au silence contenu dans l'Aleph de l'indistinction. Au cœur de cette pre-



mière lettre de la première alliance
(bereshit bara elohim), un *daguesh*, un
point ferme qui redouble la détona-
tion produite par les lèvres divines et
qui tire, de la source d'une source,
l'axe d'un plan. *Templum* vu du ciel.



3

reliques des saints ; je les adore avec véné-
ration, dans la confiance que j'ai de partici-
per par là à leur sainteté. Je reçois aussi les
vénérables images de Jésus-Christ, en tant
qu'il s'est fait homme pour notre salut ; de
sa sainte Mère, des anges, des apôtres, des prophètes, des
martyrs et de tous les saints : je les embrasse et leur rend
l'adoration d'honneur. Je rejette et anathématise de toute
mon âme le faux concile nommé septième, comme contraire
à toute la tradition de l'Église, et assemblé par un principe
de folie et de démence. »

Derrière un retable, une émanation affole les petites ; ça fait
un moment qu'elles tournent comme des mouches, mais
tenez-vous les filles, je vais en prendre une pour taper sur

l'autre si ça continue, ça suffit, la plus jeune gratte comme un
chien, une écaille de chaux tombe, un filet poussiéreux roule
dans le cône bleu vert du vitrail, elle dit « il y a un monsieur
derrière le mur, c'est un Saint, c'est Saint Benoît maman je te
jure c'est Saint Benoît maman » on doit se rendre à l'évidence
qu'au moins un corps, Benoît ou pas Benoît, dégage de cet
endroit une odeur d'huile sainte et une bavochure grasse
contamine lentement la pierre poreuse et l'assombrit à l'en-
droit où la fêlure s'est ouverte, alors on creuse, avec l'aide d

« 7. On mettra des reliques dans toutes les église où il n'y en
a pas, et les évêques n'en consacreront aucune sans reliques
des martyrs, sous peine de déposition. » Deuxième concile de
Nicée. 23 octobre 787.

La querelle ouverte et c'est le corps tout entier de Benoît qui
y fut engouffré. Léon d'Ostie se prend à suivre les nuées
comme des flux de piété saisis dans les filets blanchâtres du
Tintoret : autant de fils autant d'âmes, tressées ou tenues au
talon selon qu'elles sont des corps où leurs parfums, vibration
grésillante battue au rythme de leur matrice ; c'est la pile hy-
bride de chair et de grâce, ventricule, oreillette, une décharge,
une étincelle, un bref trait de lumière et c'est parti. Léon
d'Ostie donne au mont Cassin la charge d'un corps, il ne veut
pas céder le temple complètement ; l'Anastase de cire moulée
n'en avait même pas dessiné le squelette que le corps de Be-
noît débordait déjà de chair surnuméraire. On en était là : le
corps est-il venu, oui ou non, enrichir le monastère de Fleury-
sur-Loire ? Qui tient les jambes ? sont-elles ensemble, est-ce
négociable ? La peau est-elle VRAIMENT devenue parche-
min ? Aucun doute là-dessus jusqu'au xie siècle, c'était plus
ou moins dirait-on une affaire qui roule, et, comme image, le
Mont-Cassin suffisait bien ; à ma gauche la présence palpable
des ligaments faisait aux os les colonnettes torsadées du cloî-
tre de chair, à ma droite les décombres plus obsédants par le
tunnel de voix, de prières, de pèlerinages, de chroniques, qui
creusent la vie même avec plus de puissance que ne la rem-
plirait une cathédrale ; aux uns à Fleury la relique comme
sceau du drame qui l'arracha aux autres, à la fondation et à sa
mise à sac. Mais Pierre Diacre s'en fout de ces histoires, il lui
faut la chair et la buée des pèlerins autour de la chair et le
souvenir et la présence et tutti quanti. Sa chronique du Cas-
sin est piquée de son travail laborieux et constant de phry-
gane, nourrie régulièrement de pièces apocryphes ; Pierre
n'est pas très difficile faut dire sur l'éclat qu'elles donneront
à son sanctuaire. Il en remplit les archives de son abbaye, ba-

lance en vrac tout ce qui dépareille sa marotte, rend impossible le passage des frères entre les piles de merdier dans la bibliothèque. Le corps de Benoît n'a, pour lui, pas bougé du mont Cassin (les Lombards l'ont tout bonnement laissé sécher là-bas et Bonitus a eu beau gratter la terre de ses petits doigts potelés jusqu'à se les limer de moitié dans une rouge bouillie tiède, il a trouvé tintin et laissé tomber oui). Il écoute chaque nuit le faible grésillement des muscles séchés, c'est là, ça me parle, j'entends ça tout le temps, écoute frère, tu entends, tu entends son souffle qui fêle la muraille de la mort, tu l'entends? Il leur fout une putain de trouille, mais il est insistant comme un tourniquet parti, et évidemment la percolation des textes forme une boule murmurante autour du temple.

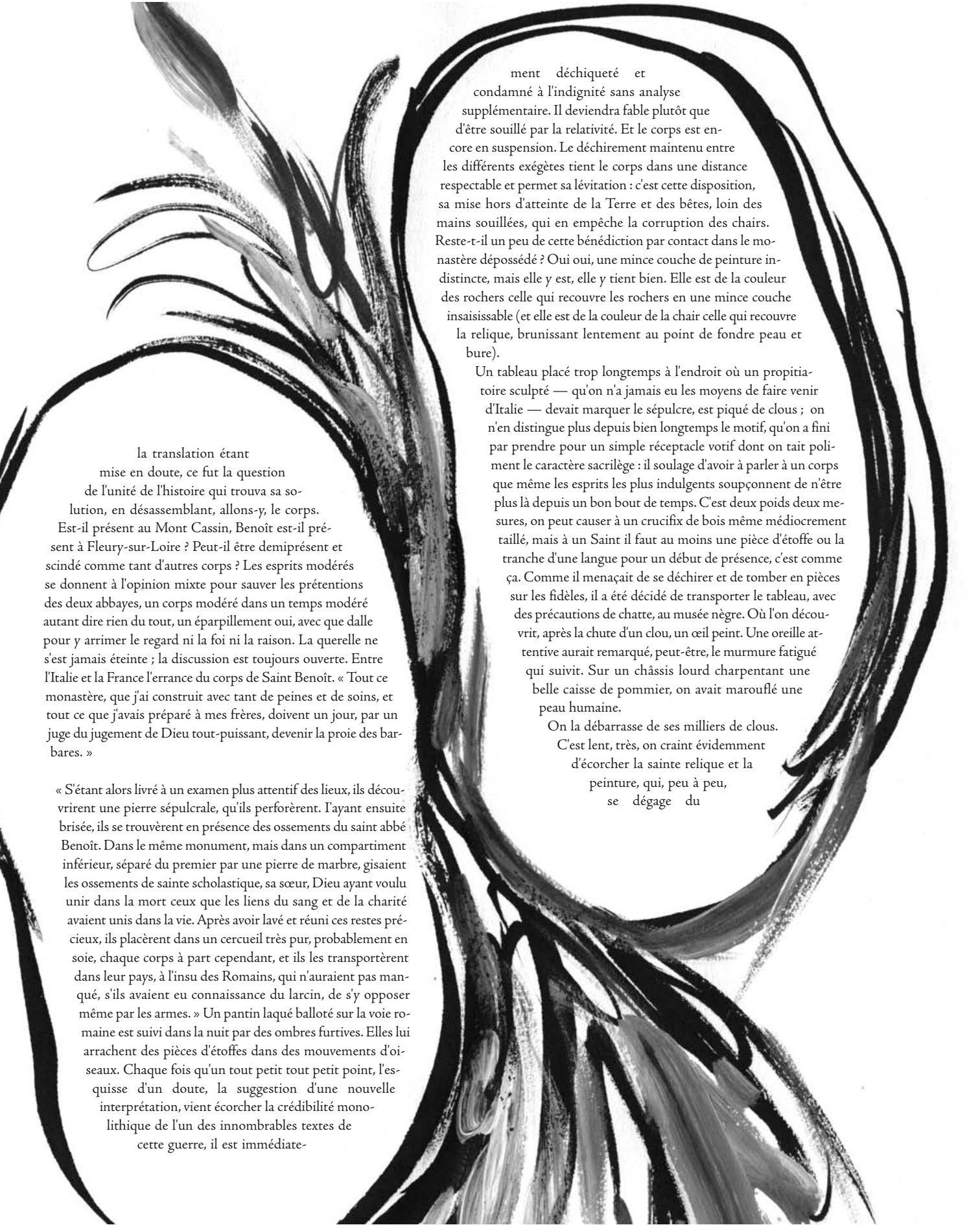
À Venise, dans le désordre d'une série de textes apocryphes — le temps passé par-dessus toute raison, le jeu des réécritures peut commencer ; l'adversité est opiniâtre devant l'histoire plus que jamais les historiens ne pourront l'être, bernés la nouille au chaud par l'illusion du travail accompli — Ambrosio Traversari fait imprimer la chronique cassinésienne par Lorenzo Vicentino, éditeur, collectionneur de chiens, traqueurs de querelles élevées au-dessus de sa tête juste assez pour qu'elle se courbe dans l'attitude offensive, un homme foutrement éternellement moderne assurément (il prétend que le texte vient de sa propre congrégation, la congrégation du mont Cassin : il sait qu'à mensonge accompli il faut mettre un pied à soi, on doit payer un peu de sa propre biographie). Il y ajoute une floraison de nouvelles pièces apocryphes pour faire triompher sa cause, toutes sortes de lettres, des lettres à Saint Benoît sur le martyr de Saint Placide, de Gordien, de Saint Luc s'il osait, présentées comme des archives du mont Cassin.

Grande considération des archives par la suite et filées des archivistes payant éperdus dans la cascade de feuilles ; mouillées dans une pâte, collées comme une grande roçaille blanche, voici les phalanges, phalangines, phalangettes. La tournure qu'a pris cette petite composition éditoriale ne suffit pas franchement à bousculer les historiographes de la translation. C'est fait c'est fait, bordel!, je croyais que vous aimiez tellement les images, foutus bénédictins italiens — nous ? Pas du tout, faut vous renseigner mon vieux, nous on investit dans la pierre et dans le ligament — c'est pas par chez vous que ça fourmille, vous êtes pas habitués ? — Écoutez je sais pas qui vous a raconté ces foutaises, mais la dernière chose dont on ait besoin est un chemin fleuri autour de la Règle ; ce qu'on veut, ce qu'on a, c'est la durée. Et le corps de Benoît, ça, c'est une colonne qui dure, et qui dure ICI. Point. Capisce? dans la nuit des reliques, Benoît rêve de mélanges abominables, sa jambe à untel, untel vissé à son bassin à lui, même des bêtes égarées, et des pleurs, des prières, des pleurs, des remerciements, des prières etc. La peau du visage tirée sur un cadre de bois par des lacets de nerfs. Et pas de réveil en perspective jamais.

Il faudra donc inventer un rapport inédit au saint corps en le morcelant au moins à parts égales du morcellement historique et de ses tiraillements entre les congrégations, sans renverser la coupe très sainte et très pure d'humeur bénite sur le tapis.

Francis d'Italie, une étape encore pour le brouillard de ce corps décidé-ment gagné par le flou et la flottaison. À la fin du xvie siècle,

901



ment déchiqueté et
condamné à l'indignité sans analyse
supplémentaire. Il deviendra fable plutôt que
d'être souillé par la relativité. Et le corps est en-
core en suspension. Le déchirement maintenu entre
les différents exégètes tient le corps dans une distance
respectable et permet sa lévitation : c'est cette disposition,
sa mise hors d'atteinte de la Terre et des bêtes, loin des
mains souillées, qui en empêche la corruption des chairs.
Reste-t-il un peu de cette bénédiction par contact dans le mo-
nastère dépossédé ? Oui oui, une mince couche de peinture in-
distincte, mais elle y est, elle y tient bien. Elle est de la couleur
des rochers celle qui recouvre les rochers en une mince couche
insaisissable (et elle est de la couleur de la chair celle qui recouvre
la relique, brunissant lentement au point de fondre peau et
bure).

Un tableau placé trop longtemps à l'endroit où un propitia-
toire sculpté — qu'on n'a jamais eu les moyens de faire venir
d'Italie — devait marquer le sépulcre, est piqué de clous ; on
n'en distingue plus depuis bien longtemps le motif, qu'on a fini
par prendre pour un simple réceptacle votif dont on tait poli-
ment le caractère sacrilège : il soulage d'avoir à parler à un corps
que même les esprits les plus indulgents soupçonnent de n'être
plus là depuis un bon bout de temps. C'est deux poids deux me-
sures, on peut causer à un crucifix de bois même médiocrement
taillé, mais à un Saint il faut au moins une pièce d'étoffe ou la
tranche d'une langue pour un début de présence, c'est comme
ça. Comme il menaçait de se déchirer et de tomber en pièces
sur les fidèles, il a été décidé de transporter le tableau, avec
des précautions de chatte, au musée nègre. Où l'on décou-
vrit, après la chute d'un clou, un œil peint. Une oreille at-
tentive aurait remarqué, peut-être, le murmure fatigué
qui suivit. Sur un châssis lourd charpentant une
belle caisse de pommier, on avait marouflé une
peau humaine.

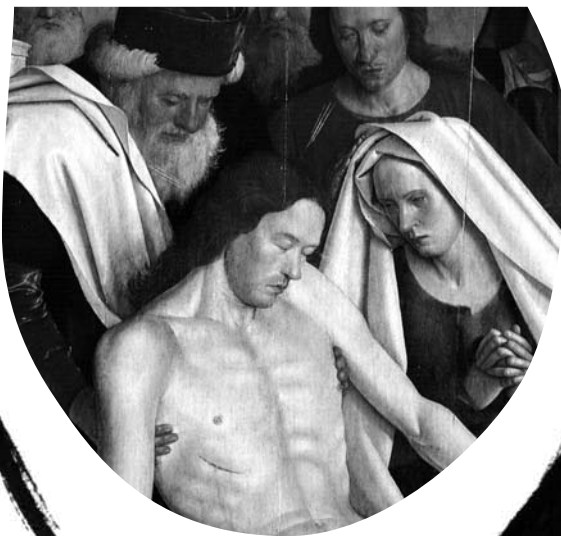
On la débarrasse de ses milliers de clous.

C'est lent, très, on craint évidemment
d'écorder la sainte relique et la
peinture, qui, peu à peu,
se dégage du

la translation étant
mise en doute, ce fut la question
de l'unité de l'histoire qui trouva sa so-
lution, en désassemblant, allons-y, le corps.
Est-il présent au Mont Cassin, Benoît est-il pré-
sent à Fleury-sur-Loire ? Peut-il être demiprésent et
scindé comme tant d'autres corps ? Les esprits modérés
se donnent à l'opinion mixte pour sauver les prétentions
des deux abbayes, un corps modéré dans un temps modéré
autant dire rien du tout, un éparpillement oui, avec que dalle
pour y arrimer le regard ni la foi ni la raison. La querelle ne
s'est jamais éteinte ; la discussion est toujours ouverte. Entre
l'Italie et la France l'errance du corps de Saint Benoît. « Tout ce
monastère, que j'ai construit avec tant de peines et de soins, et
tout ce que j'avais préparé à mes frères, doivent un jour, par un
juge du jugement de Dieu tout-puissant, devenir la proie des bar-
bares. »

« S'étant alors livré à un examen plus attentif des lieux, ils décou-
vrirent une pierre sépulcrale, qu'ils perforèrent. L'ayant ensuite
brisée, ils se trouvèrent en présence des ossements du saint abbé
Benoît. Dans le même monument, mais dans un compartiment
inférieur, séparé du premier par une pierre de marbre, gisaient
les ossements de sainte scholastique, sa sœur, Dieu ayant voulu
unir dans la mort ceux que les liens du sang et de la charité
avaient unis dans la vie. Après avoir lavé et réuni ces restes pré-
cieux, ils placèrent dans un cercueil très pur, probablement en
soie, chaque corps à part cependant, et ils les transportèrent
dans leur pays, à l'insu des Romains, qui n'auraient pas man-
qué, s'ils avaient eu connaissance du larcin, de s'y opposer
même par les armes. » Un pantin laqué ballotté sur la voie ro-
maine est suivi dans la nuit par des ombres furtives. Elles lui
arrachent des pièces d'étoffes dans des mouvements d'oi-
seaux. Chaque fois qu'un tout petit tout petit point, l'es-
quisse d'un doute, la suggestion d'une nouvelle
interprétation, vient écorcher la crédibilité mono-
lithique de l'un des innombrables textes de
cette guerre, il est immédiate-

nuage
noir pointillé. Mais ce n'est
pas la découverte d'un Fouquet in-
connu au bataillon, probablement peint
sur la peau-même de Benoît, qui fait la
rupture du temps et déchire le récit, non. Ce
qui fait l'argument fantastique inattendu dans
cette affaire est l'étrange prodige par lequel, en
tombant dans la timbale métallique, les clous ont
un à un réveillé — par leurs vibrations — les prières
qui avaient été le mobile de cette patiente activité votive.
Voilà, un par un, un clou, une vibration, une prière etc.
Ce sont ces prières mortes qui ont foutu en l'air le cours
logique et ordonné de cette histoire ? Il va falloir se satis-
faire de ça, on n'a rien d'autre. Mais la logique est sauve,
même si l'ordre



— On est lundi. Les ma-
gasins vont être fermés. J'espère que
ça va être ouvert.


— C'est une église, c'est censé être toujours
ouvert. Y'a rien d'autre à voir dans ce bled, ça
m'étonnerait qu'ils ferment ça. Tant pis pour
la boulangerie, doit rester un paquet de biscuits
dans le sac. T'as qu'à te garer là, y'a de la place, là.

— Non, je vais être obligée de faire un créneau,
ça m'emmerde, je vais me garer devant la poste.

C'est une poste ? »



Elle photographie les dalles teintées par les
vitraux, les trépieds font aux taches de lu-
mière l'ombre d'une verrière en coupes droites.
Nous sommes seuls depuis plus d'une heure dans l'église
insignifiante que le tableau de Fouquet humilie. Je fais le
tour de sa menuiserie lourde. La surface de peinture ne laisse
pas imaginer un appareil aussi grossier pour se tenir, un sac
dans l'éternité amarré à un bricolage brutal tenant avec lui le
dialogue des affirmations. C. voit dans toutes les occasions
qu'offre la vie une proposition égale de Dieu, ce sont les routes,
les créatures sur les routes, n'importe quelle chaleur vivante,
celle d'une poitrine chétive d'oiseau — tout particulièrement la
chétivité, qui fait à la vie pour elle le tremblement imperceptible,
précaire, d'une origine inlassablement recomposée — d'un
aboïement dans la réverbération des champs autour de la maison,
des boursouffures de fougères, choux, cloques sur les feuilles de
vigne. À moi, pour qui aucun Dieu n'est venu s'incarner dans la
chair, dont aucune faute ne peut être réparée, il y a la peinture.
J'entends ce qu'elle me dit de son émerveillement. J'y souscris en
image, mais à ceci près : il y a bien les bestioles, la puissance dilatée
du temps géologique, le dessin fuyant toujours des lacis lumineux
sur le lac. Mais tout ceci me conduit éventuellement à Dieu comme
cause. Là où la peinture seule me le donne comme présence. En me
donnant si régulièrement à ces peintures du Christ, je les vois de plus
en plus nettement, par un détour insoupçonné, accomplir en quelque
sorte son ministère : inaptes à actualiser pour moi l'insaisissable
Dieu chrétien, elles n'en sont pas moins l'affirmation la plus puis-
sante de la vie. La peinture pense et me soulage de toute solitude
crânienne. La limite aveugle de ce coffre d'os est poreuse ; la notion
d'image mentale, si impropre à évoquer la fluidité de la pensée et
la simultanéité de tous ses moments, se tend devant mes yeux
aussi dépliée qu'un frottis de Pennone. L'écran immense,
sombre, armaturé, aveugle du tableau renvoie à l'abside
l'écho d'un texte inachevé. Toujours, « avec le cœur de-
vant la guerre » sans vraiment savoir quel foutu en-
seignement je pourrais bien en tirer. Celui,
sans doute, d'en être accompagné
comme question. Plié



derrière un tasseur de chêne, un billet, où la lumière la plus faible de l'église, lentement, a infusé au papier un trapèze jaune que le bois ne protégeait pas. C'est une lettre que Jean Fouquet adresse à Erwin au xxe siècle.

« Erwin,

je doute que vous trouviez seul ce billet. Il n'est pas plié dans votre bibliothèque. Mon tableau, vous pouvez l'appeler *pietà* si vous voulez, entre déjà assez difficilement dans un église; alors dans un livre d'art... Mais je peux compter sur un pourvoyeur (vous avez bien des rabatteurs, quand même ?), une âme perdue, un hoquet secouant les poumons de Dieu. Erwin, voilà ce que sera la question du jour : de quoi suis-je l'idée ? Regardez-moi, relisez vos petites notes si vous avez du mal à me remettre, et écoutez bien ma question : Erwin, de quoi suis-je l'idée ?

Voilà comment les choses vont se passer : vous entrerez dans le jardin, sans vous douter que les gravillons qui roulent sous vos semelles sont des a, des r, des o, des t, des l, des e, des m. On ne vous aura pas informé que la chute libre de leurs petites affaires a conduit quelques imprimeurs à établir ici une décharge typographique. C'est un verger, du moins ça a l'air d'un verger, c'est vaguement circulaire, vous le recon-

naîtrez pour l'avoir déjà croisé dans un récit allégorique : le petit temple, la fontaine, l'inscription fixant ici la mort de Narcisse. Une seconde inscription vous troublera, une seconde mort. Vous regarderez alors (comment vous en retenir ?) à l'endroit où le jeune homme du récit s'était noyé dans le reflet de la noyade même de Narcisse en croyant un peu rapidement que tout, ici bas, n'est qu'une fois ; et vous verrez sous les plis coulissants, noirs, que font à l'eau des palmes au cœur pourri, à votre tour, un jeu compliqué de reflets colorés. Une masse polygonale réfléchissante, dont la géométrie n'est pas troublée par les ondulations, par la vase tirée, du fond, en fils verts agglutinés de bulles. Deux amandes liquides marqueront particulièrement votre attention. Vous vous pencherez, vous reconnaîtrez un instant un regard familial, le vôtre, trop tard, et vous vous noierez. Troisième perle d'un collier qui vient à peine de naître, début et fin de l'histoire pour vous, amen. Si je suis en forme, si j'ai le temps, je crois que je vais peindre ça, oui, je vais me faire un petit tableau profane consacré au bégaïement. Au bégaïement transcendantal. Les cloches de plomb me changeront un peu des sphères de cristal. Vous pouvez d'emblée le remarquer, je n'ai pas choisi de faire preuve à votre égard de correction ; de toute façon, qu'est-ce que je pourrais savoir des conventions où elle s'exerce à votre siècle ? J'aurais autant de chance de vous insulter en prenant tous les égards propres au mien ; pourquoi essayer ? Ce tableau est un des rares sur lesquels vous puissiez bricoler mon histoire, ou, pour être exact, pour bricoler l'histoire où vous l'embarquerez. Il semblerait que je me sois beaucoup perdu entre temps. C'est dommage, vous auriez pu trouver un os de plus pour recomposer mon singe. Le singe italien, français ou flamand dont vous auscultez la denture. Je me dis que ça pourrait être pire, un incendie de trop et je n'étais même pas miniaturiste. Je serais peut-être le maître du rondel au monogramme de Girard ou un truc du genre. Par cette lettre, je veux vous inviter à regarder ce tableau. Celui-là précisément (*c'est la frontière dévorante de Nouans-Les-fontaines dont il parle*), comme si vous n'en aviez jamais vu d'autre de moi. Mon tableau à rencontré d'autres tableaux, ils tiennent colloque sans moi, se fécondent, car : *le cinabre est tantôt rouge, tantôt noir, tantôt léger, tantôt lourd*. Mon tableau ne vise pas à rejoindre la cohérence mais à vous interdire de le piéger dans votre désir effréné d'elle. Dès que vous tournez le dos (n'est-il pas, absolument, toujours tourné ?). Je regrette que l'Époque, plutôt que le contraste, la chronologie des découvertes et non celle des œuvres, la résonance des couleurs, l'arbi-


traire
ou le goût pour l'errance,
l'ait emporté pour longtemps dans
l'organisation des musées. J'aurais aimé
que mes tableaux rencontrent ceux de Frago-
nard. Mais toutes les bibliothèques et toutes les vies
ne sont pas aussi bien rangées que la vôtre, qui sait ce
qu'ils rencontrent au fond ? Le frère Angelico m'a parlé de
vous. Peu, en fait, je voyais bien sa langue qui se gonflait et
clapotait derrière ses lèvres entrouvertes, mais pas de son,
presque pas. Cet homme est trop fragile dès qu'il ne peint plus,
la mort d'une mouche le bouleverse ; vous trouverez sûrement
toutes ces conneries dans une biographie. Il doit bien y avoir une
entrée consacrée aux mouches, oui, sûr que oui, attendez, attendez
là, *mouche mouche mouche*, mouche de Pascal, de Giotto, de Crivelli,
ma mouche c'est moi, les trois mouches au cou de madame L., la
mouche et la mort, la mouche et la conscience, la mouche et la
bouche, mouches et mouchérons des orfèvres ; Il y a cent fois plus
de biographies que de peintres, et pas un seul homme dans tous ces
enchaînements : c'est la maille de L'ART. Personnellement, les
mouches m'emmerdent. Le Beato a été affligé que vous n'ayiez pas
voulu voir les franges que, du linceul ceinturant son Christ jusqu'au
tapis de tissu invitant à la profondeur de son sépulcre, il a peintes
une à une pourtant. Une frange. Une frange. Une frange. Et une
frange. Une frange. Le petit tableau qui dort à la Pinacothèque de
Munich. C'est une demie-page rassurante pour vous. Chaque
frange, imaginez-là dans son mouvement, une petite charge de peint-
ure, un mouvement léger au cour du tissu, un déplacement extrême-
ment bref vers le bas, un second vol arrêté et ainsi de suite. Les
négliger — représentez-vous combien de ces vols négligés — c'est
s'arracher les yeux pour oublier que la peinture ne pousse pas. Elle
ne pousse pas plus sur le tableau à un point d'insignifiance qu'elle ne
devient peinture à l'endroit seul où s'accomplit votre territoire de la
signification. Comprenez-vous?

Erwin... Erwin, Erwin, Erwin... Elle ne pousse pas, la peinture, ja-
mais. Le cadre que vous avez tracé autour de la pensée est si petit
qu'une de mes lettrines n'y entrerait pas sans le faire craquer jusqu'à
ses quatre jointures. Ce qu'il voulait vous dire, notre Angelico, c'est
que sans ces franges, vous pouvez effectivement titrer ce tableau-là,
vous pouvez même vous livrer à vos petites maniaqueries en tra-
quant le jeu des sept erreurs dont le tableau de Van Der Weyden est
pour vous la page 2. Mais ce fil de frange doit vous conduire à la re-
considération de ce cadre où un titre prétendrait l'enfermer ; ce socle
de tissu, par le corps continu qu'il fait à Notre Sauveur, ouvre une
voie infinie à la superposition visuelle, intellectuelle, spirituelle, de
ce qui n'est même plus le fil des moments ou des périodes de la Pas-
sion, mais le tout de sa traversée. Ce tableau n'est pas plus exacte-
ment une transfiguration, une piété, une crucifixion, que la

dé-
ploration qui satisfait
votre organisation des idées.
Ceci n'est intelligible
qu'à celui qui re-
garde, et non à
celui qui inter-
prète des
images comme
les vassales d'une
idée organisée en fi-
gures. Ce tableau est une
peinture Erwin, et je ne pense
pas qu'à une seule seconde de votre
vie vous ayez compris ce que ça pou-
vait bien vouloir dire. C'est la
Maesta du Duccio qui fait la théo-
rie de l'entrée du Christ à Jérusa-
lem de Pietro Giovanni di
Ambrogio qui fait la théorie de
la Santa Catarina e angeli du
Parmesan qui fait la théorie de la
fuite en Égypte de la Scuola San-
rocco qui fait encore la théorie de toute
théorie de la peinture dans le vacarme sans voix
des productions imaginantes et des échanges sans coupure, ceux qui
font glisser les innombrables activités comme la tectonie d'un
monde de tableaux ; votre impuissance à voir ces échanges est le
cadre de votre théorie.

Approchez, Erwin ; regardez. Ne cherchez rien d'autre qu'à regar-
der. Ne cherchez rien comme objet. Le regard n'est ni votre sioux,
ni la piste qu'un sioux fait fumer sous ses semelles. Il est rigoureu-
sement votre pensée. Approchez jusqu'à la trame. Il y a une trame
ignoble, car vous êtes loin de moi. Vous avez toujours été loin de
moi. Car vous êtes un cochon puritain. Y a-t-il quelque chose que
vous détestez plus que la peinture ? Quelque chose que vous voyiez
sans trames cyan, magenta, jaune, noire ? approchez-vous du visage
de la vierge que votre trame vous a appris à distinguer parmi les
femmes. Que votre regard glisse au cours de son front bombé,
jusqu'à la lisière de terre, de blanc, d'ocre, d'orpiment, de bleu pour
toute ombre, qui fait à la peinture un bourrelet de tissus. Il y a là un
détail que vous ne voyez pas. Ce n'est pas à proprement parler un
détail, c'est une excellente et brillante et longue soirée avec des amis.
Je patinais comme une mule sur ce détail, il était plus que temps
que je lâche ce visage avant de tout foutre en l'air. Vous ne pouvez
pas imaginer ce qu'on peut s'enliser dans une toute petite petite
couche de peinture, je pourrais me noyer agrippé au manche de mon
pinceau dans deux millimètres d'outremer ou d'écarlate. Donc, à cet





endroit précis où vous ne voyez rien, ce qui pour une fois est tout à fait normal, je lâche prise, pour respirer un peu ; je vais m'incruster chez un ami pour me changer les idées. Longtemps, plus que prévu : marre de Tours, plein le cul de ce tableau sur lequel je m'essouffle, dont je ne sais plus à force de les superposer, de les tuiler pour les faire vibrer tous par transparence, quel en est le sujet ; appelons-le déploration, ce sujet, et tirons-nous loin de là, en Italie. Filarete partage avec moi un goût pour les vieilleries, mais toutes les vieilleries, Erwin, pas seulement les vieilleries pleines de dignité dont le décompte des boutons de braquette et les façon de tourner la pierre plutôt comme un grec ou plutôt comme un turc vous rassurent sur leur pouvoir de fécondation établi. Des vieilleries dont l'écho, dans mon travail, pour ne pas être immédiat et visible, pour être même franchement inimaginable par la déduction, n'en est pas moins présent, terriblement. Il suffit d'avoir rencontré la première églantine de l'année alors qu'on ne s'y attendait pas pour que le voile de Marie devienne blanc ; un mouvement ralenti d'un ami un poil engourdi par du vin de Toscane et un Christ raide va devenir un sac de chair abandonné. Une parole rude tombée comme une pierre, et je peux vous assurer que la douceur d'un Saint Jean, prévue par le glacis, peut se tordre dans une grimace de colère. Nous voilà donc fascinés — imaginez, deux enfants fascinés par une bizarrerie anatomique qui déforme un voisin — fascinés par une tête feuillue tracée sur les carnets de Villard de Honnecourt. La façon de plisser la vigne, de soumettre ses caprices à la symétrie, nous conduit à des clés de voûtes vues en Bourgogne ; nous entamons une promenade sur les nervures des feuilles. Descende des acanthes de Vitruve, crochet des fougères

d'Antelami. Une place chaude et des palmes piquées comme des langues séchées autour des chapiteaux de Montefalco. S'il n'y a qu'une fougère à dessiner ce jour-là, si vraiment c'est tout ce qu'on attend de vous, alors je peux vous jurer Erwin qu'on peut en forcer le dessin grêle pour y faire rentrer une vie entière. Je ne sais pas, moi, ce que c'est qu'un chapiteau corinthien : je ne vois aucune règle, aucune formule, aucun ordre, aucune transparence dans ces milliers de feuilles d'acanthes.

On dira sans doute que, dans les cadres possibles, j'ai imaginé mon tableau. Ce n'est vrai que dans le sens où je me rassemble avec lui, dans le monde qui n'existe pas encore avant lui. Mais il ne renvoie pas aux possibilités, il prépare la possibilité. Regardez-le maintenant que je suis mort : il imagine. Cessez de regarder tous ces tableaux comme des énoncés prix dans l'ambre, ils se continuent. Ils produisent ensemble de nouveaux tableaux. *L'annonciation* est votre plein. Elle chiffre le début d'une solution ; avec ce seul mot, se profile la possibilité d'en finir. Elle est mon vide. Elle clôt votre regard. Elle l'ouvre à mon activité. Elle vous débarrasse de moi. Vous resterez longtemps à cogner votre petite tête d'os à la frontière du jardin que je sème de peinture. Quand vous resterez affamé d'avoir pour la millième fois désigné les lauriers pour lauriers, la Vierge pour Vierge — au cas où des étourdis l'auraient prise pour une truie — l'Idée pour l'Idée, ça, il vous viendra l'envie de faire une petite promenade dans d'autres tableaux. Mais ils ont pour vous des parois contre lesquelles rebondit votre entendement. J'entends le *poc* que fait votre petite âme butée quand elle vient frapper la cloison d'un maître flamand où vous a propulsé le *poc* d'un maître italien où vous aviez, ravi, achevé votre regard. C'est un regard avide de trajec-

toire et d'analogie. L'analogie, c'est encore le maintien de la distance ; mais les tableaux ignorent l'isolement dans lesquels vous vous obstinez à les tenir au moins autant que la grammaire. Passer autant d'années penché sur la peinture sans jamais concéder à sa puissance, c'est une pauvre vie d'homme que vous vous êtes faite là. Vous avez vu tant de tableaux que je n'ai pas vus, mais que mes tableaux ont mieux vu que vous. Je ne connaîtrai pas le Titien mais de lui, vous ne verrez jamais la couleur. Derrière les sales petites trames, la couleur ; paralysée dans son achèvement, elle n'aura jamais connu pour vous le brouillard agité où lui fut donnée l'occasion d'être une autre couleur, de glisser vers l'ocre, vers le rouge et d'être contaminée un instant, salie, lâchée, reprise par un bleu qui traînait pateusement mal sec près du bord de la palette, et son surgissement nouveau est l'occasion d'une fête animale. Vous ne pouvez imaginer la joie absurde du mélange et de l'effacement des possibles. Lequel d'entre nous n'a pas tremblé de voir surgir l'inventaire des variations colorées, immédiatement éteint dans la pensée qui est son choix ? Nous croyez-vous assez idiots pour être raisonnables devant la couleur ? Erwin le fermail, j'ai deux ou trois lignes de Deschamps pour vous :

Heures me fault de Nostre Dame
Qui soeint de soutil ouvrage,
D'or et d'azur, riches et ceintres
De fins draps d'or bien couvertes,
et quand elles seront ouvertes,
Deux fermaulx
D'or qui fermeront.

Regardez ce détail, un ourlet cassé en trois plis d'ombre grise ; qu'un filet de lumière pour faire saillir l'arête qui est son moment, un seul mouvement le rebriserait ; c'est un arc charpenté comme un pont qui rend plus dure et plus ferme et plus unie et plus profonde la courbe de ce crâne rasé ; une ombre un peu trop large le fait comme flotter et raffermir encore le tissu, l'épaissit ; si vous en reléguez l'impensé, ce dont je ne doute pas, vous en chasserez également le pensé en tant qu'il n'opère pas dans le cadre des significations. Mais il tient les rênes de tous les autres fils de peinture qui s'y nouent et dénouent infiniment. Je me suis arrêté à ce moment-là. Les premiers dessins ne présentaient aucun bourrelet, le tissu était sans accident, il redoublait le sommet de ce crâne comme une vanité secrète de la continuité. J'avais en tête un poème, une fantaisie noire qui drapait tous les hommes dans la membrane sardonique de leurs os. Je ne fais jamais rien pour interrompre le passage de mes humeurs. Je me suis arrêté, pour retrouver sur la palette le joli blanc rabaisé que j'y



avais perdu. J'avais soif, je me suis assis un moment pour boire du vin. Le blanc n'avait pas séché, j'y gravais machinalement de la pointe du manche une courbe du visage feuillu qui plaisait tant à Filarete. Un moment de repos où s'est engouffrée ma vie. Le tableau se poursuit à chaque gorgée, du regard je le brosse sans trêve quand la main s'arrête ; je lisse, j'étire, je fonds les nuances dans l'air en plissant les yeux, une gorgée. Je sais qu'il a fécondé l'imagination de Angelico qui en a fait l'arcade d'un jardin, du Tintoret qui en a fait deux zébrures inquiètes : un éclair sur un tissu brillant, du Parmegiani qui en a fait le sourcil fermement tiré d'une femme ronde, de Piero di Cosimo qui en a fait la nuque d'un centaure, de Fragonard qui en a fait la pâte ourlée, le fil de sucre d'une rose trémière. J'ai quand même pensé à vous ; j'ai à votre usage disposé quelques petites choses que vous pourrez ranger ; ranger mes aigrettes dans votre boîte à aigrettes, dont vous pourrez vous rassurer au nom qu'elles figurent bien trois, trois fois trois aigrettes. Vous vous débrouillerez comme vous pouvez de ce que ma croix soit touchée par leur signe de sang ; car il fut traversé et, déjà, il quitte. Je vous fais confiance là-dessus. Il doit devenir son signe, le signe de sa disparition par laquelle nous ranimons sa présence. Croyez-vous que je parle d'eucharistie ou de peinture ? quand même, si vraiment vous croyez que je parle d'eucharistie, abaissez un peu votre regard, vers les stigmates. L'homme chrétien traverse le monde en se frayant du regard un chemin par ces blessures ; entrouvertes comme des paupières, elles redessinent le champ de sa vision, qui le tire par l'œil de chair à travers le monde. Pour peu que la médiocre reproduction sur laquelle vous me liquidez vous permette d'approcher jusque-là, regardez. Regardez ce qui flotte à la surface de sa chair de peinture, et désespérez que tout ce qui se passe en dessous ne vous regarde pas. Frotté à sec, il faut le nez collé dessus pour le voir. J'ai essuyé mon pinceau dessus ; sur sa chair peinte. C'est la destinée des signes, c'est tout ce que je leur souhaite. Un torchage. Les stigmates et le coup de lance ne pénètrent pas cette chair de peinture, qui est aussi incorruptible que sa permanence dans le monde. C'est sous ses traits furtifs que tout se passe, Erwin, et c'est exactement la frontière au-delà de laquelle s'est arrêté à jamais votre regard. Voyez dans quelle impasse ça nous conduit : ce sont les seuls traits de peinture qui ne se dissimulent pas dans les autres pour pénétrer le souple jeu des figures, et c'est pourtant la seule de mes interventions qui ne soit pas de la peinture mais de l'écriture.

votre Jeannot »



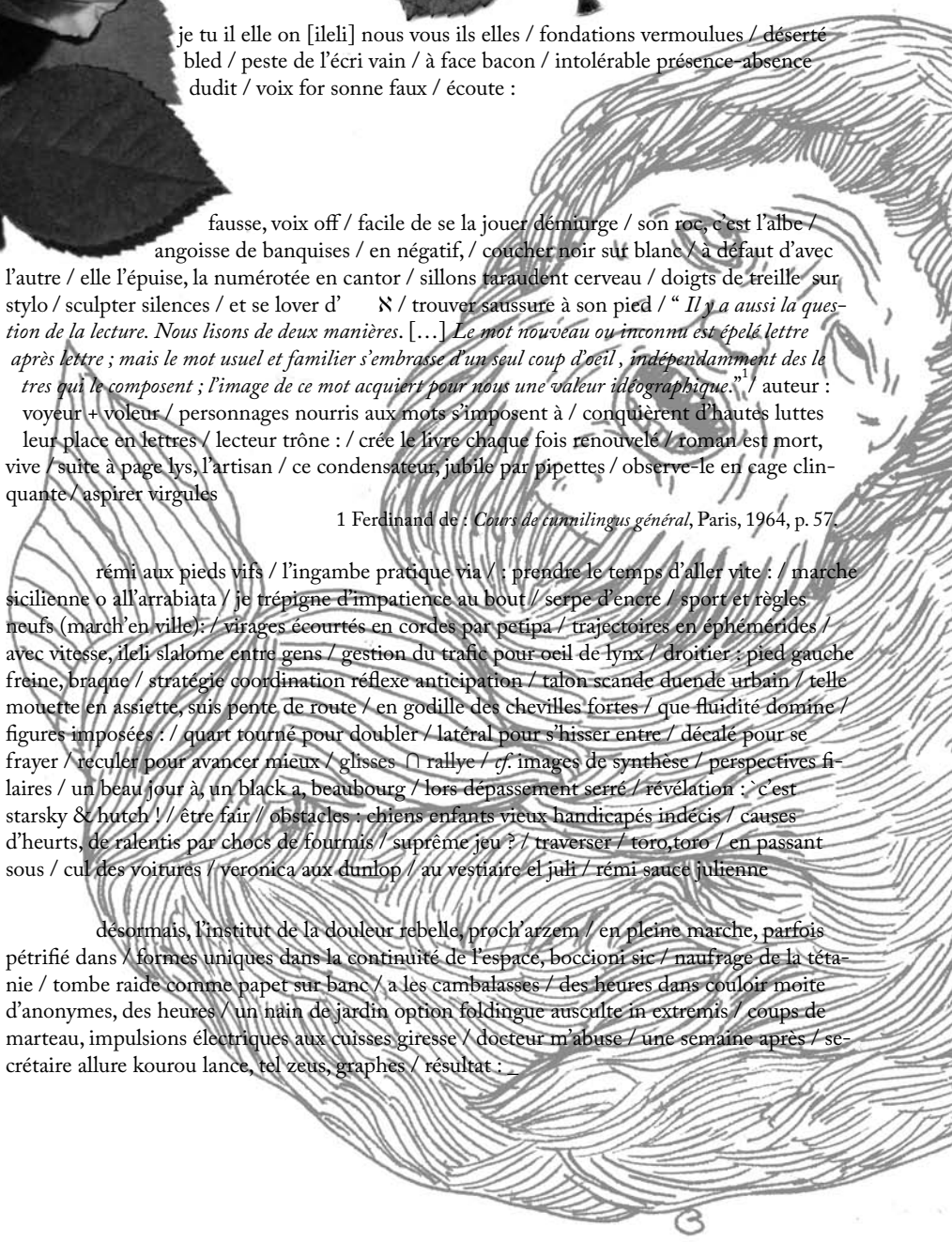
je tu il elle on [ileli] nous vous ils elles / fondations vermoulues / déserté
bled / peste de l'écri vain / à face bacon / intolérable présence-absence
dudit / voix for sonne faux / écoute :


fausse, voix off / facile de se la jouer démaurée / son roc, c'est l'albe /
angoisse de banquises / en négatif, / coucher noir sur blanc / à défaut d'avec
l'autre / elle l'épuise, la numérotée en cantor / sillons taraudent cerveau / doigts de treille sur
stylo / sculpter silences / et se lover d' N / trouver saussure à son pied / " *Il y a aussi la ques-
tion de la lecture. Nous lisons de deux manières. [...] Le mot nouveau ou inconnu est épelé lettre
après lettre ; mais le mot usuel et familier s'embrasse d'un seul coup d'oeil, indépendamment des le-
tres qui le composent ; l'image de ce mot acquiert pour nous une valeur idéographique.*" / auteur :
voyeur + voleur / personnages nourris aux mots s'imposent à / conquièrent d'hautes luttés
leur place en lettres / lecteur trône : / crée le livre chaque fois renouvelé / roman est mort,
vive / suite à page lys, l'artisan / ce condensateur, jubile par pipettes / observe-le en cage clin-
quante / aspirer virgules

1 Ferdinand de : *Cours de tunnilingus général*, Paris, 1964, p. 57.

rémi aux pieds vifs / l'ingambe pratique via / : prendre le temps d'aller vite : / marche
sicilienne o all'arrabiata / je trépigne d'impatience au bout / serpe d'encre / sport et règles
neufs (march'en ville) : / virages écourtés en cordes par petipa / trajectoires en éphémérides /
avec vitesse, ileli slalome entre gens / gestion du trafic pour oeil de lynx / droitier : pied gauche
freine, braque / stratégie coordination réflexe anticipation / talon scandé duende urbain / telle
mouette en assiette, suis pente de route / en godille des chevilles fortes / que fluidité domine /
figures imposées : / quart tourné pour doubler / latéral pour s'hisser entre / décalé pour se
frayer / reculer pour avancer mieux / glisses □ rallye / cf. images de synthèse / perspectives fi-
laires / un beau jour à, un black a, beaubourg / lors dépassement serré / révélation : c'est
starsky & hutch ! / être fair / obstacles : chiens enfants vieux handicapés indécis / causes
d'heurts, de ralentis par chocs de fourmis / suprême jeu ? / traverser / toro, toro / en passant
sous / cul des voitures / veronica aux dunlop / au vestiaire el juli / rémi sauce julienne

désormais, l'institut de la douleur rebelle, proch'arzem / en pleine marche, parfois
pétrifié dans / formes uniques dans la continuité de l'espace, boccioni sic / naufrage de la téta-
nie / tombe raide comme papet sur banc / a les cambalasses / des heures dans coutloir moite
d'anonymes, des heures / un nain de jardin option foldingue ausculte in extremis / coups de
marteau, impulsions électriques aux cuisses giresse / docteur m'abuse / une semaine après / se-
crétaire allure kourou lance, tel zeus, graphes / résultat :





voiles timone / à l'abri aux frais / se reposer monde / flot toujours flux / données
submergent en nuées / super mario abdique / roque : comédie urbaine / pour purgatoire
troque / un vieux démuné, à côté / ban : assistance publique / râles réguliers / solitude
l'aseptisé / fixe sans plafond cesse / s'accroche aux rideaux mités / avant l'oeil du poisson
globe / bourdieu, l'isolé / va rendre ses abois / sirène le satellise / marre nuisances
sonores / et trou de la sécu : qu'on l'achève! / mais reste de morgue / bienfaits du
légume bouilli devant tv / blancs murs gestes réitérés intemporalité
douceâtre - éternité laïque / parois nosocomiales / ballets d'infirmières
enchangent / de riens événements / morts anonymes sous perfusions / que
plis / nouveau lit / border pour achéron / rentabiliser parc

'hui / un schweitzer initie / au vélo d'appart' / test d'effort doctoral /
pas d'aparté / même couloir / autre service / papillon effleur'oreille / pour sang extraire
// dans pommes / prise de tension / mode molière / porte alphaville / le
clou : biopsie / infirmière se dévoile / ex phase terminale / ça soufïs /
omar comme pansements / si jamais je pouvais atteindre le repos, /
toucher enfin au terme de ce long voyage ! / et si jamais, du plus aride
voyage, / le vert espoir enfin pouvait jaillir bien haut ! / trou dans
peau / rassure pour charcuté / jambe virile / résultats : _ / repli
sur ira / mercy l'illuminé / d'entrailles d'hosto / à défaut / ponté
pioche / dans psychosomatique / éternel retour / théorie de
l'humeur / bout de chair sien / baigne dans bocal / et ascenseur
rappelle / exigences gravitation / civière comme / sacs à patates

affiliation sécu / rogatons feu état providence / aux chartreux, mêmes sièges qu'à caf
/ rue d'eugéniste carré rembourse / (avoir les foies, des lions / amnésique france) / ambiance
démocratie populaire / danse de matisse comm'enseigne / farandole laroque / petits rats exéc-
cutent pointes pour toutes protections / droits déduits, enregistrés en ricochets / puis mutuelle
de la solidarité / : la bimensuelle tombe au gré / jeu de vignettes comme fin de casse-tête / puis
la cmu, la vitale et cafouillages administratifs / à nous les dispensaires ! / santé mazel tov slaint
abdullah

rémi s'arrime / au palace vide / cloué au judas / : programme du ménage de moins
de cinquante ans / panem circensisque / au mieux s'injecter force ars gratia artis / belle vie au
dixième / manger déféquer dormir : destin d'oie / vue sur slip d'eau
vagues monts pelés paravents d'ensembles lycée diderot bleu de fer symphonie d'alarmes
au quartier mort / no man's land / à l'umbraculum / rémi collectionne voix intérieures / chan-
ter queen tue-tête / ♪ i want to break free / au bord frelons d'haines / voisins ? tarlouze recte à

moumoute
argentée vieux couple stricte
en lien avec d'en face pharmachienne
trentenaire et sa famille /vive soyouz des géni-
teurs/ couloir froid / odeur du dévaloir /sale temps pour
les mouches

temps pourri / avalasse / fi d'essorage / temps bleu / abat
d'eau / grand tambour / ipoméé pourpre
/21^h 49/ éclair!/(grand'o.:#orange#tonnerre#foudre?)/jets/cocjo/d'éloise
puis'énergie jusqu' à lie/éclair!/nervuresbrèves/éclair!/photopsies/rew:
fauxdavid ,parcdefir/pluieenclaquettes/flashes 24*36/wagnerwagner/gev/térote-
logie/éclair!/rew: l'urbinate jacte baudelaire/versl'éther/éclair! /sprite/-boule de feu/
(fantasmes)-/petit'homme/l'obscurd'éph'/ τὰδὲ πάντα οἴακιζξί κἔραυνό / [frag.
LXIV]/ au grand dam dormir / rew :rêve:cheval ((longue crinière longue) quatre pattes
pliées) pleure -peau pur'et lisse - auréolé de fleurs, sur grève (songe-chante-d'une
nuit-carrière-léthé, hante), sur long long tapis roulant - ascension, aval - wet dream
/ dehors chagrine encore / vie de loire est chère

souvenance pluviôse / nîmes, sous ,, aphone / ciel sépia : / oeil de caïn / horizon sourd
/ pluies atones / en rabanelles / dâlée, aiguasse, radée, drache, saucée, radache, secouée, rabasse, beurée
/ crues à lies / égouts vomissent / réveil vasque / vidouglades / rues désertes / plan orsec / aux
cuisses eaux / retourner chez / (: quartier richelieu / en quadrille) / rue bons enfants / rémi happé
/ boire tasse / haut débit / d'eau boue / martial le retient le / voitures déportées / s'entassent /
rémi exulte / extirpé ennui / sentir vivre se ~ / voisine crie / eau plafond / père sur route / d'als
gard / rémi martial / sauver meubles / phone coupé / chez rémi / jusqu fenètre / murs imbibés /
odeur âcre / infiltrations / encre bue / commentaire composé / douairières balzac / secours mili-
taires / solidarösc / nîmes sinistrée / voisine espagnole / profite escroque / insulte l'en face /
'sale ritals // théorie des jeux / en acte / devant chez / rémi transi / joxe iznogood + mitterrand
spectral / (charisme du machiavélique / à l'aura travaillée / morts autour / pâleur malade /
de celui qui institua / bulletin de santé public / se sachant condamné cancer / soif pouvoir /
comme louis XIV / sa pétasse coûta chère / au peuple comme sa bâtarde / génération mit-
terrand / idole brûlée) / que d'eau que d'os / mac-mahonnerie / évacuer limons de l'his-
toire

plausibles nonantes / siècle'à réactions :1914-1990 ci-gît / rien ne va plus
/ : grève chez fauchon / femme au volant, distraite / 'cause mort du tamagoshi
sien / se bugne façon césar / le bleu ciel bleu / rémi longe muret de gare /
orienté friche (nid'artistes, mao que de col) / ancienne seita / mistral
booste vers perpendiculaire / rue national [tunnel] / un préfabriqué
de sitcom / accueille soa / trois portes ouvrent sur alphabétisa-
tion / maître de concile frais s'affiche / : thomas, marseil-
lais trentenaire, accent conciliant (' tout s'arrange),
plongeur costaud, marrons d'yeux / après
dingues, opte exclus

session
d'orientation approfondie :
adaptation de la technique d'activation
du développement vocationnel et professionnel
pour adultes (éducation des choix) situations d'éduca-
tion cognitive avec supports centrés sur la construction et/ou
la mobilisation et l'utilisation efficaces des processus intellectuels la
barre des 3 millions de chômeurs est dépassée grilles d'entretien indivi-
dual et d'analyse de groupes études de cas jeux de rôles cas de résolution de
problèmes grilles d'entraînement logique photo-langage annuaires profession-
nels le taux français de chômage de jeunes et des plus de 50 ans est le plus im-
portant d'europe

déroulement de l'action 1-séance d'information collective (1 demie journée) la
session est présentée par les animateurs de la soa en collaboration avec le correspondant de
l'agence concernée à l'issue 5 personnes sont exclues 'il faut bien sélectionner 2-première
phase (3 jours en centre) bilan/exploration en groupe reconstitution des trajectoires person-
nelles mise en évidence des centres d'intérêts aptitudes dans les domaines : professionnels extra-
professionnels personnels travail sur les représentations soi : les métiers le travail entraînement à
l'enquête

présentation en dynamique de groupe / françoise, la croque-mort cleric postule pour
l'accompagnement terminal / nymphette cadrat, claire, lippue, vire du bar à l'ergothérapie / bio-
nique espère vente d'outils / jeanne-la-puce veut subvenir à son mari comm'aide-soignante /
pierre : de graphiste à oenologue / béa, fiancée de frankenstein, vers cosmétique / l'ex-archi hé-
lène, ménopausée à la pina, rêve documentation / yvette, rouleau compresseur bonnasse sautille
d'assistante sociale à drh / georges, l'animateur, abhorre vacances / delphine grosse, cul comme
porte d'aix / jean-le-jeune et ileli, c'est l'inconnu / (= panorama cru / dressé au fil par delphine
et ileli / morts de rire, les deux / détresse aguerrit / dure vie, eux aussi / 'ces deux là ... / vous
mangez ? / pas d'argent (mdr) / présentation / (par collectif jugée) / : sens du partage
(communiquer) ⇨ construction mesurer capacité d'écoute maîtrise de soi physiquement
intellectuellement / packaging sur humanitudes / savoir se vendre / formateur redyna-
mise / rémi-delphine / sur ban de touche / leitmotiv culpabilisant / rongés, ongles
élancent


tchatches en ping-pong / rémi(pour delph')=jambes de grives / du
répondant / ça chouffe / et guinche (Σ machos) / ça branche ça / elle al-
lume :défenses / parer violences quot. quot. / généreuse impatiente
simple / nerveuse franche / bon sens ancré / ma foi 'faudrait m'le
dire à moi / italienne aoc / la geste / mains parlent / rires
au cargo / (lieu de béton froidard contempourien /
bar frère / personnel hautain / fier du nam
jum peik / a coulé / devenu moving)
/ va cava la rabasso (ecci-
tan)

delph' cumule / sa pitchounette, perturbée / = marin'océane (préfecture : non homologué) / de père point / parti, poings sur mère / rémi aide sans arrières p. / :main courante contr'ex / au planning / au tribunal (dettes) / bon'appart' près bougainville / fenêtr'à hauteur de bretelle / voitures vacarmes / sur la suspendue / noir d'industries mortes / face : cours donna / proche puces cabucelle / arenc (réten-tions iniques) / intérieur tomettes, mobilier simple / milieu modeste / pièces baignées de lumière / del-phine offre peinture

grand lit draps blancs / fleurant frais et tendus / rew : pont de la révolte, saint denis / patins et odeur d'encaustique / à en perdre tête / comme de saint just / il est nuit / con fesse d'oreiller / : kick boxing avec mari // revoit femme, enfants / père mort d'hier / perte de travail / au ban car fantaisiste / sabl'émouvant / rencontre de détresses / puis déborde : zafaïre / attirée par le timide / bisbises / glisses les langues / cou cabré / ileli suce colina rotunda / à même cuisse-de-nymphé / la mégaunder / peaux en appel / inem effleure / empoigne cazzo / item / vers vallée de tranquillité / entre charybde et scylla / peur du sex en xxl / (: regrets d'absences d'ellipses) / (dégoût enveloppe < personnalité) / sous drap lé-cher pachole / alphabet langue / sa mounine, fleur du mâle / lap-soupirs en pire-sus / aine suinte dis-crète / cascad'origine / gouffre d'abscons / introït jetzt / la mâtinier / faufler le cabot / la bluter / nulle contraception / faire l'amort, béliner / iambes nouées / dilatées djefed / ongles enracinés / 'elle est fine & longue / glisse „glousse / rémi vagit / pas vu pas pris / lèvres libres / étou / lascive s'irise / elle trisse / petit spasme / pas d'amour / mission terminée / nul metouet / apax / doc ruth doc ruth / lit en bataille

retour soa / plafond bas / dalles polystyrène / dans famille outils / rémi tire questionnaires / dont un proust-pivot / : si vous étiez une femme célèbre vous seriez ? claudia cardinale belle marie curie intelligente simone veil agir idem homme ? victor hugo créer léonard de vinci polyvalent gandhi philo-sophe objet ? stylo force 3 passions ou passe-temps ? cinéma fare niente science pour vous travailler c'est ? 1-se corrompre 2-subir 3-se faire exploiter 4-gagner de l'argent (subvenir) 5-composer avec d'au-tres 6-bouger 7-rencontrer 8-crée 9-évoluer 10-être utile 11-commander / profit doublé / cotation bourse / multinationale lance / son plan social / charrettes / comment faire un projet professionnel ? de-mande : désirs personnalité compétences offre : marché du travail : qualifications profil conjoncture être dépendant de la ~ flexibilité / comment rédiger une lettre de motivation ?


le formateur anime des rencontres prépare évalue (analyse) variante de la lettre de candidature spontanée : love ou lettre pour obtenir vite un entretien selon la méthode de Carl Boll près d'un tiers des gens qui sont embauchés suivent cette méthode ! la lettre ressemble à une publicité préparation d'une campagne de lettre : étape 1 identifier la cible étape 2 localiser l'entreprise étape 3 composer et rédiger la lettre la love comporte 4 parties : 1-une introduction pour capter l'intérêt du lecteur 2-un dé-



veloppement pour donner envie d'être reçu tout en justifiant 30 minutes du temps de l'interlocuteur 3-la raison de la démarche 4-la classique formule de politesse étape 4 expédier la lettre adressée personnellement / travail en groupe / rémi a choisi l'actrice claudia c. / : beauté(-) sensualité(+) talent(-) discrétion et pudeur(+)/ rémi a choisi la nobel marie c. / : innovation(+) recherche de la vérité(+) intelligence(+) persévérance(-) analyse(+)
imagination(+)/ caractéristiques : / spiritualité(+) non-violence(-) respect des autres(-) humanisme(-) ingéniosité(-) agilité manuelle(-) esprit rigoureux (-) calme(-) écoute des autres(-) esprit révolutionnaire(+)
ouverture d'esprit(+)
3-deuxième phase : intersession 3 jours : réalisation d'une pré-enquête l'objectif étant l'entraînement le support pouvant reposer sur l'économique et/ou le professionnel mais pas encore réellement sur les pistes professionnelles
4-troisième phase : retour enquête élaboration de pistes professionnelles par des mises en situations appropriation de son parcours d'insertion préparation d'enquêtes précises (2 jours)
5-intersession (2 semaines) enquêtes validation des pistes par des enquêtes à base de documentations et d'entretiens auprès de professionnels
2 demies-journées de regroupement pour suivre les évolutions et aider au déblocage des difficultés
6-cinquième phase traitement des données synthèse et validation des pistes mise en place du plan d'action détermination des étapes d'insertion (2,5 jours environ) bilan effectué en présence du correspondant ale
7-sixième phase suivi (4,5 journées) accompagner les évolutions par un suivi individualisé

rémi-delphine / souvent huis / week-end / fête / : petite marine, au lit, entr'eux/ en grâce mat de dim / famille recomposée / pour un laps / fureter au marché du soleil / petit souk'itch / labyrinthe béton / à belsunce vers porte d'aix / (où agora maghrébine / au sortir de / mosquée de bric et de broc / l'arlésienne d'un lieu de culte décent) / y achète le marcel / ne pas tenir sa main ne pas / ferait galipettes folles / irait au cabanon / irait pêcher ensemble / illusion couple / bouillabaisse maison / plus ou moins / delphine : caractère éruptif / : faire bouillir(bou) et baisse le feu / en elle vive fielas lotte roucaou loup galinette st pierre merlan grondin dorade favouilles soupe de poissons de roche rouille patates pulpeuses / passer mer avant / caresser gosses / delph' menteuse / oracle de rien / évoque guèpière / son je-ne-baise-plus / dénude torse rémi / elle caresse délicatement / derme à l'affût / lui : rires / noli me tangere (jean 20, 17) / vexée / fin tentative d'elle / la non touchée se venge / devant autrui / 'il ne m'a jamais pris la main et il a des escarres / 'mieux vaut en avoir qu'en faire / guitry or not guilty, c'est de famille / grand-mère en est morte / de leurs infections / prise de distances

baptême de marin'o / mère, veuve de, nostalgique de mussolini / 'les trains étaient à l'heure / rémi avec prêtre converse / petits fours et zouk / bts action co allume / pléonasme / autre soir : / avec delphine / devant porno et _ / levée tôt, lui dormance / le cache aux corses du dessus / remontée contre fatma du dessous / elle : 'n'aime pas biquots / pourtant a potes arabes / 'momo, pas pareil / adore blacks / niveau pâquerettes / déshabille rémi / soleil à cru / à genoux nu / blaß mir einen / fait gargouille / happe pichoulines d'acier / h aspiré / il bouboule des nananes / honolulu / en anode / rigole sous dôme / incarnat / jean-foutre / 'ah quar même !-! / toile de jouy /

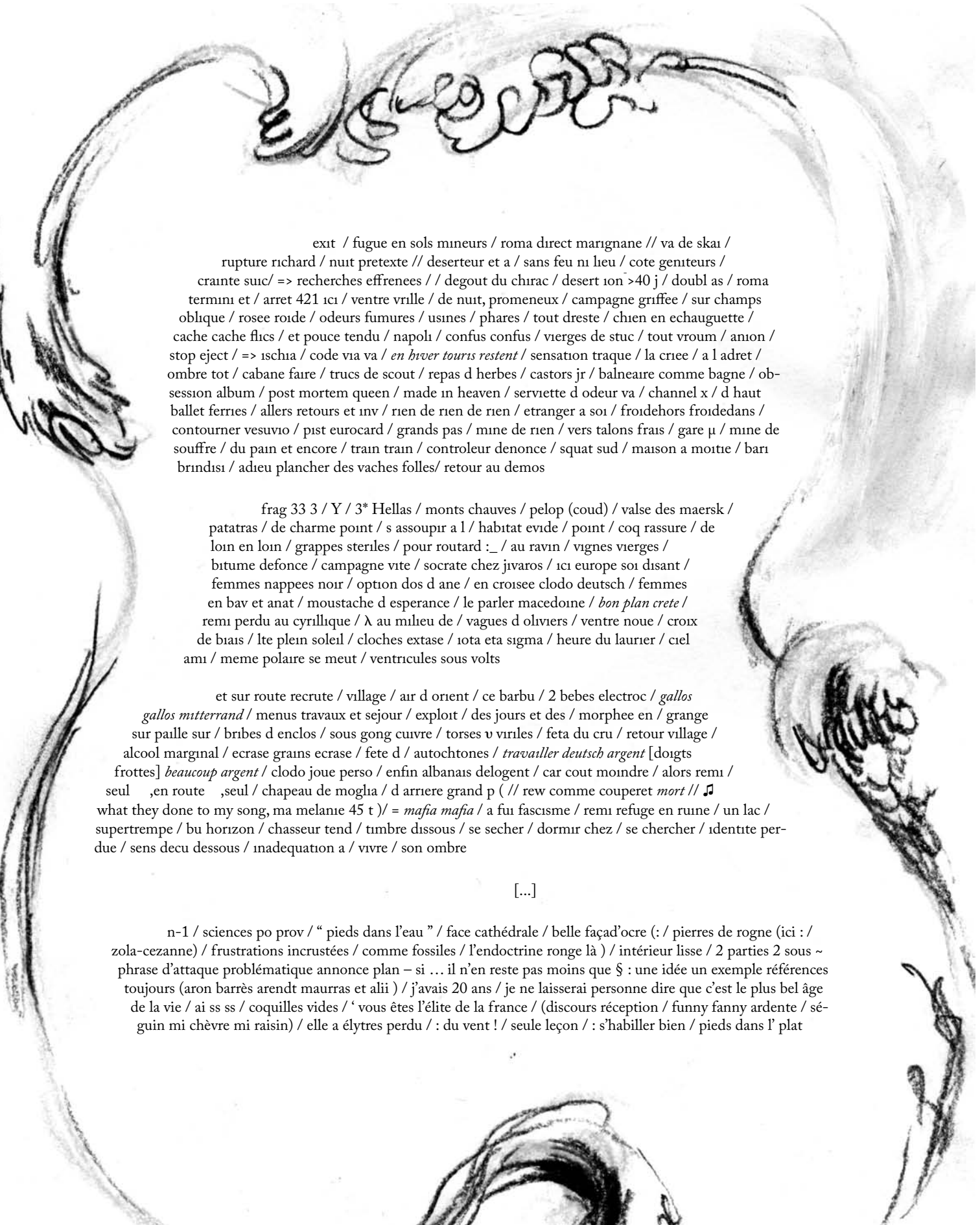


(pourquoi homme pense queue ?) / matériel, virilité / intimer performance / pénétration à tous prix / et part ♀ ? / et elle pompe, pompe sans cesse / ne sait faire que ça

flash-bach § : mars., hôpital n. / par'aix : JÉSUS EST MORT POUR VOS PÉCHÉS / à mars., capitales / chacun sa croix / génitrice ('maman pas manman) entrevoit l'androgynie / roma : spaghetti al mar / cara(bout)pace de crevette / perfore tube digestif / pus / réa'pèse / en apnée, le père / (incompétences nîmoises / ⇨ poumon piètre / flan gauche:drains) / 'dio buono / vie, ce fil / apoptose / krill ou crabe ? / comm'ultim'apothéose / hasardeuses tropiques / rémi : / su après, sombre noce d'asymptote, après / retour sous choc / prim'amour, tard : / révisé, tranquille, sur wolfgang vs jimi / coup de calgon / viré(e) hélico presto / lacriz : $a^n + b^n = c^n$ / noyé dans l'amour, fleuve tari / larmes derrière ,, à la porte / finie vie entramb' / donné son 4 %

programmé pour l'ena, pointe à l'anpe / trop d'imparfait, passé pas simple / contrepoint / style : qu'effets ? / étoil' à neutrons / phras'en kosmos / sens entr'interstice / au verso / cabrer la lāg / s.o.n.d. / en chaque père Noël se cache un sdf / servicivil / collègue monet, XIII^c / pas tempéré / grillagé / comme barben / nymphéas de sang / cpe raciste / secrétaire grave / cadillac du d'ir' côté cours / profil al cap / gadjo casse chaise sur / impuissances / sol mineur / où les prés où / mensonges / engatses / -tre poing sur les i (droit comm'un)

va' d'imprimeur / souffre / phi d'une nuit / richard (primeur) grugé / c'est rabat-jour / bourrid'au dixième / repro : città ideale d'urbin' / bougie terne / comme con venu / 5 messes grégoriennes / massage / ,lacrymāl, / jad c 131 / chatteries / jeu de peaux / plages .. / esquisses rodin / minoucher / de silos / que slips / chair benoîte / plis aux cuisses / messe IX / petit creux, bas du cou / consensus / positions mimées / safe / plexiglas / promesses / teinte / seins - -B / joules de bénédictins / puis mont de vénus comme sainte victoire / capote à l'index / étagère vrin tremble / cum júbilo / orangette en haouiné / gloria, mode VII // nulle péné / prépuce doublé / autowet / (an 69-1 / : air frais / mais, mai, mais / post : / dictature du plaisir / consommation des corps (liberté[©] qu'avec responsabilité[©]) / isthme d'-ismes / des repus cramponnés / effet boomerang / en sinusoides, peupl' à vertu radicale) / matin : sans culotte / lecture, main en aine / évoque vagin ... par un moignon / 'souhaites-tu voir l'exposition rembrandt ? / j'aime pas les frigos dit-elle / part par cci / foire de mars' / renvoyé en caserne / amarre chante /



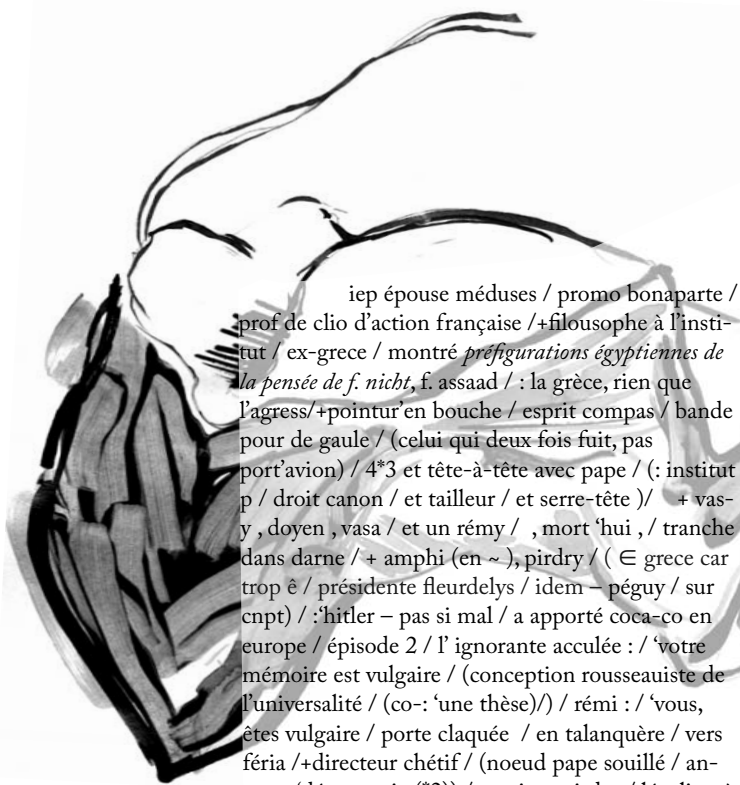
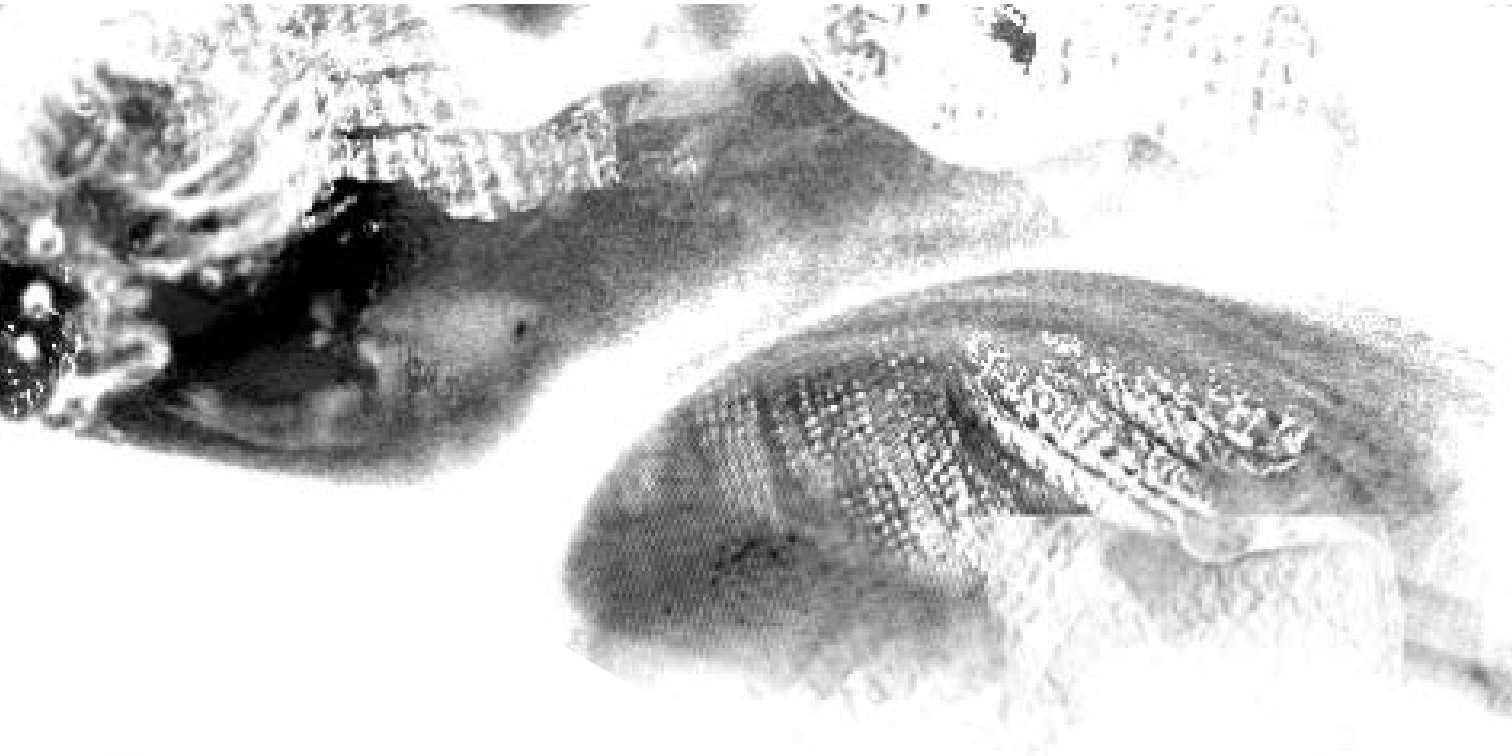
exit / fugue en sols mineurs / roma direct marignane // va de skai /
rupture richard / nuit pretexte // deserteur et a / sans feu ni lieu / cote geniteurs /
crante suc/ => recherches effrenees // degout du chirac / desert ion >40 j / doubl as / roma
termini et / arret 421 ici / ventre vrille / de nuit, promeneux / campagne griffée / sur champs
oblique / rosee roide / odeurs fumures / usines / phares / tout dreste / chien en echauguette /
cache cache flics / et pouce tendu / napolı / confus confus / vierges de stuc / tout vroum / anion /
stop eject / => ischia / code via va / en hiver touris restent / sensation traque / la crie / a l adret /
ombre tot / cabane faire / trucs de scout / repas d herbes / castors jr / balneaire comme bagne / ob-
session album / post mortem queen / made in heaven / serviette d odeur va / channel x / d haut
ballet ferries / allers retours et inv / rien de rien de rien / etranger a soi / froidehors froidedans /
contourner vesuvio / pist eurocard / grands pas / mine de rien / vers talons frais / gare µ / mine de
souffre / du pain et encore / train train / controleur denonce / squat sud / maison a moitie / bari
brindisi / adieu plancher des vaches folles/ retour au demos

frag 33 3 / Y / 3* Hellas / monts chauves / pelop (coud) / valse des maersk /
patatras / de charme point / s assoupir a l / habitat evide / point / coq rassure / de
loin en loin / grappes steriles / pour routard :_ / au ravin / vignes vierges /
bitume defonce / campagne vite / socrate chez jvaros / ici europe soi disant /
femmes napees noir / option dos d ane / en croisee clodo deutsch / femmes
en bav et anat / moustache d esperance / le parler macedoine / bon plan crete /
remi perdu au cyrillique / λ au milieu de / vagues d oliviers / ventre noue / croix
de biais / lte plein soleil / cloches extase / iota eta sigma / heure du laurier / ciel
ami / meme polaire se meut / ventricules sous volts

et sur route recrute / village / air d orient / ce barbu / 2 bebes electroc / gallos
gallos mitterrand / menus travaux et sejour / exploit / des jours et des / morphee en / grange
sur paille sur / bribes d enclos / sous gong cuivre / torses v viriles / feta du cru / retour village /
alcool marginal / ecrase grains ecrase / fete d / autochtones / travailler deutsch argent [doigts
frottes] beaucoup argent / clodo joue perso / enfin albanais delogent / car cout moindre / alors remi /
seul ,en route ,seul / chapeau de moglia / d arriere grand p (// rew comme couperet mort // ♪
what they done to my song, ma melanie 45 t) / = mafia mafia / a fui fascisme / remi refuge en ruine / un lac /
supertrempe / bu horizon / chasseur tend / timbre dissous / se secher / dormir chez / se chercher / identite per-
due / sens decu dessous / inadequation a / vivre / son ombre

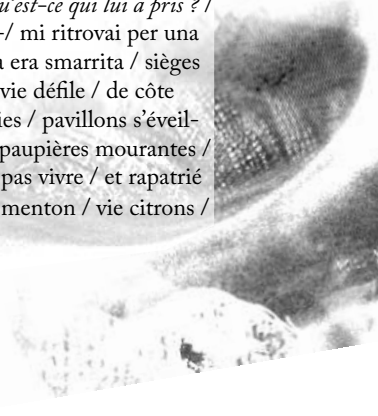
[...]

n-1 / sciences po prov / “ pieds dans l’eau ” / face cathédrale / belle façad’ocre (: / pierres de rogne (ici : /
zola-cezanne) / frustrations incrustées / comme fossiles / l’endoctrine ronge là) / intérieur lisse / 2 parties 2 sous ~
phrase d’attaque problématique annonce plan – si ... il n’en reste pas moins que § : une idée un exemple références
toujours (aron barrès arendt maurras et alii) / j’avais 20 ans / je ne laisserai personne dire que c’est le plus bel âge
de la vie / ai ss ss / coquilles vides / ‘ vous êtes l’élite de la france / (discours réception / funny fanny ardente / sé-
guin mi chèvre mi raisin) / elle a élytres perdu / : du vent ! / seule leçon / : s’habiller bien / pieds dans l’ plat



iep épouse méduses / promo bonaparte /
prof de clio d'action française /+filousophe à l'insti-
tut / ex-grece / montré *préfigurations égyptiennes de*
la pensée de f. nicht, f. assaad / : la grèce, rien que
l'agress/+pointur en bouche / esprit compas / bande
pour de gaule / (celui qui deux fois fuit, pas
port'avion) / 4*3 et tête-à-tête avec pape / (: institut
p / droit canon / et tailleur / et serre-tête) / + vasy,
doyen, vasa / et un rémy / , mort 'hui, / tranche
dans darne / + amphi (en ~), pirdry / (∈ grece car
trop ê / présidente fleurdelys / idem – pégyu / sur
cnpt) / :hitler – pas si mal / a apporté coca-co en
europe / épisode 2 / l'ignorante acculée : / votre
mémoire est vulgaire / (conception rousseauiste de
l'universalité / (co-: 'une thèse)/ / rémi : / 'vous,
êtes vulgaire / porte claquée / en talanquère / vers
féria /+directeur chétif / (noeud pape souillé / an-
none 'démocratie (*2)) / soutient pirdry / légaliste à
ses heures / trafique notes / promeut amante sienne
/ une cruche rêche / devenu notable, lui / rêve
conseil d'état / alors audience avec l'hideux / répu-
blicain égalitariste légitime / l'ex fn / malgré arti-
cles presse / tourner en moebius / trancher le
gordien / alors

il l'a faite, ça ts ; ça lui passera / taxinomie
pour tout / taxidermie des mots / non au navaja
avec bourdon / *il dramatise tout* / au rez, à plat :
sombre / *il ne supporte pas l'échec* / casser verre maille
qui vaille / *il faudrait quand même qu'il se la renforce,*
sa carapace / tessons sur poignets / sur beach boys /
♪ in my room /-ami sonne, reçu, renvoyé, / impossi-
ble de se suicider tranquillement-/ ♪ fun fun fun et
clac clac / *cernés, nous sommes cernés par l'extrême ;*
sans issue / laisser s'égoutter poignet au rockin-
chair / *un petit moment de faiblesse* / puis mort au rat
schlaecker / *c'est plus un appel au secours* / se laisse
choir / ♪ good vibrations / moiteur d'été / *on est*
fragile à cet âge / appel d'autoroute / à pied'aix à
mars / nombreux miles / pour conçu in a silent way
/ *ce sang de mon sang, je ne le comprendrai jamais* /
technopôle mille / et la trois voies vers / pris au re-
lais mounine / enfin mars / gare saint charles /
prendre train suranné / *mais qu'est-ce qui lui a pris ?* /
vers rhizome / -: italia italia ! -/ mi ritrovai per una
selva oscura, / ché la diritta via era smarrita / sièges
capiteux / aube sur palmiers / vie défile / de côte
d'az / nénuphars d'hémorragies / pavillons s'éveil-
lent / -nymphéas éclos -/ aux paupières mourantes /
qui ne s'est pas suicidé ne sait pas vivre / et rapatrié
d'ambulance /: ventimiglia → menton / vie citrons /
vie:segments



UN APPARTEMENT HORS DE PRIX DANS UN QUARTIER CHIC.



SUPERFICIE
TOTALE DE 152 M²,
ASCENSEUR, CHAUFFAGE
COLLECTIF, CAVE DE 6 M²,
ESCAIERS REFAITS.

PEUT ÊTRE
DÉCRIT AVEC
LE VOCABULAIRE
LIMITÉ DE
L'IMMOBILIER

23 MÈTRES
LINÉAIRES D'ÉTAGÈRES
DE RANGEMENT, FENÊ-
TRES ANTI-PIGEONS AVEC
POIGNÉES EMPIRE, MOYENNE
DE 5,32 PRISES ÉLECTRIQUES
RACCORDÉES À LA TERRE
PAR PIÈCE.



JE LE TROUVE
TOUT DE MÊME
UN PEU CHER

MAS

LE CLIENT DOIT ÊTRE INFORMÉ
DE LA VALEUR SOUS-JACENTE
DE SON INVESTISSEMENT



FAUTE DE QUOI
IL SE DÉCIDERA
SUR UNE
APPARENCE
TROMPEUSE.

JE REQUIERS
MAINTENANT
TOUTE VOTRE
ATTENTION...



L'INTÉRIEUR DES
CANALISATIONS DES
SANITAIRES A ÉTÉ
ENTIÈREMENT DÉCORÉ
PAR DE JEUNES
ARTISTES SELON
DES TECHNIQUES
PICTORALES RÉSIS-
TANTES AUX
MATIÈRES FÉCALES.



LE CIRCUIT DES EAUX USEES



DE L'IMMEUBLE



FORME UNE OEUVRE ABSTRAITE



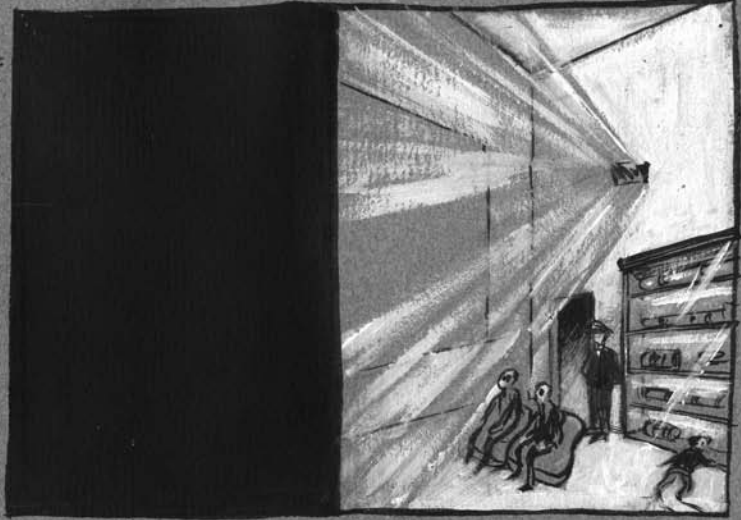
SUR PRESQUE 800 METRES ETA BENEFICIE DE PLUSIEURS ARTICLES



DANS ART-PRESS



ET DESIGN INTERNATIONAL



DES EQUIPES SPECIALES DE PLOMBIERS-RESTAURATEURS D'OEUVRES D'ART ONT ETE FORMEES A DES TECHNIQUES DE MAINTENANCE SOPHISTIQUEE ET SONT SOUS CONTRAT AVEC LA COPROPRIETE

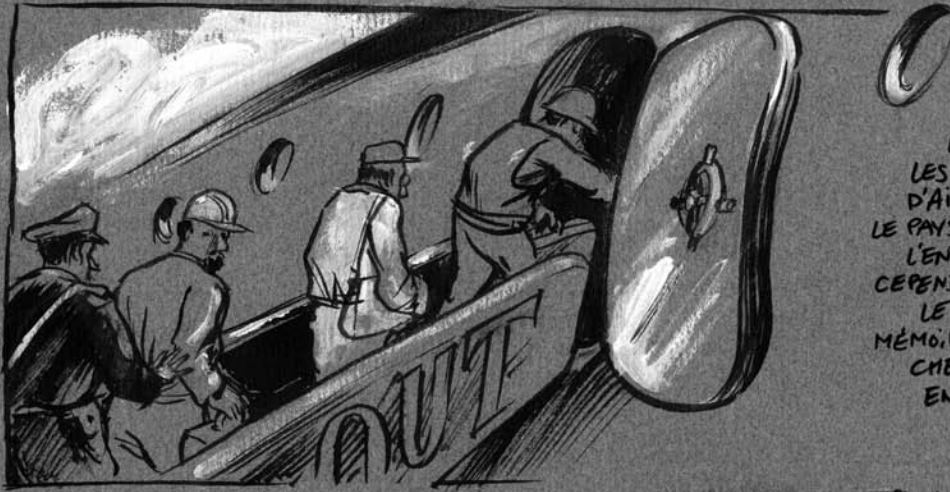


SUPERBE



LE CARRELAGE A ETE REALISE AVEC DES FRAGMENTS PLACES A L'ENVERS DE LA MOSAIQUE DE LA GRANDE CHASSE DE LA VILLA DU CASALE, RIGOREUSEMENT AUTHENTIQUES

AURONS-NOUS UN CERTIFICAT ?



UNE TELLE
OPÉRATION
IMMOBILIÈRE
SE FAIT DANS
LA DISCRÉTION.
LES OUVRIERS ONT
D'AILLEURS QUITTÉ
LE PAYS PAR LA SUITE.
L'ENTREPRENEUR A
CÉPENDANT CONSIGNÉ
LE FAIT DANS SES
MÉMOIRES, DÉPOSÉS
CHEZ UN NOTAIRE,
EN CAS DE DÉCÈS
VIOLENT.



LA PEINTURE RECOUVRE
UNE FRESQUE DE TADDEO
GADDI, DISCIPLE DE GIOTTO
PENDANT 24 ANS, "RENCONTRE
À LA PORTE D'OR".
ANNE ET JOACHIM VEILLE-
RONT SUR VOS SOIRÉES
TÉLÉVISION.

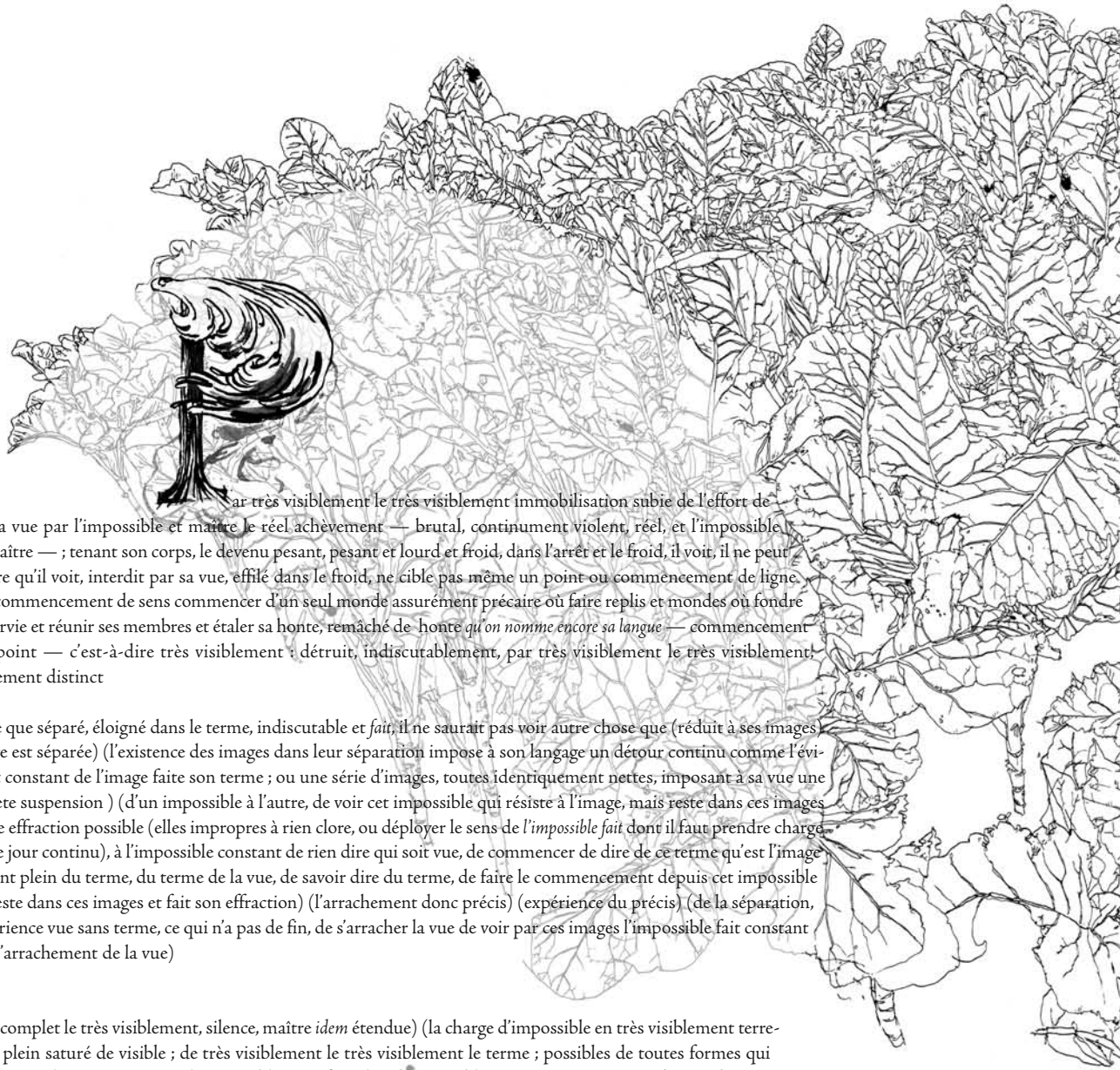
QUEL CÂCHET
INCROYABLE.

LE
PLAFOND
A ÉTÉ SUR-
LEVÉ DE 24MM
POUR RESPECTER
LA SECTION
D'OR

IL FAIT DE
L'ORDRE DANS
UN IMMEUBLE
BIEN TENU.

LE RÉGLEMENT DE
LA COPROPRIÉTÉ PRÉCISE
QU'UNE TENUE ADÉQUATE EST
EXIGÉE DANS LES APPARTEMENTS
ET PUNIT SÉVÈREMENT LES
DÉGRADATIONS DES
PARTIES COMMUNES.

SEULS LES DÉTERGENTS BIO SONT TOLÉRÉS



par très visiblement le très visiblement immobilisation subie de l'effort de la vue par l'impossible et maître le réel achèvement — brutal, continuent violent, réel, et l'impossible, maître — ; tenant son corps, le devenu pesant, pesant et lourd et froid, dans l'arrêt et le froid, il voit, il ne peut faire qu'il voit, interdit par sa vue, effilé dans le froid, ne cible pas même un point ou commencement de ligne, ou commencement de sens commencer d'un seul monde assurément précaire où faire replis et mondes où fondre sa survie et réunir ses membres et étaler sa honte, remâché de honte *qu'on nomme encore sa langue* — commencement à ce point — c'est-à-dire très visiblement : détruit, indiscutablement, par très visiblement le très visiblement, visiblement distinct

d'autre que séparé, éloigné dans le terme, indiscutable et fait, il ne saurait pas voir autre chose que (réduit à ses images) (l'image est séparée) (l'existence des images dans leur séparation impose à son langage un détour continu comme l'évitement constant de l'image faite son terme ; ou une série d'images, toutes identiquement nettes, imposant à sa vue une complète suspension) (d'un impossible à l'autre, de voir cet impossible qui résiste à l'image, mais reste dans ces images comme effraction possible (elles impropres à rien clore, ou déployer le sens de l'impossible fait dont il faut prendre charge dans le jour continu), à l'impossible constant de rien dire qui soit vue, de commencer de dire de ce terme qu'est l'image en étant plein du terme, du terme de la vue, de savoir dire du terme, de faire le commencement depuis cet impossible qui reste dans ces images et fait son effraction) (l'arrachement donc précis) (expérience du précis) (de la séparation, expérience vue sans terme, ce qui n'a pas de fin, de s'arracher la vue de voir par ces images l'impossible fait constant — l'arrachement de la vue)

(complet le très visiblement, silence, maître *idem* étendue) (la charge d'impossible en très visiblement terre-plein saturé de visible ; de très visiblement le très visiblement le terme ; possibles de toutes formes qui sont livrés au maître ; il très visiblement fait plein l'impossible comme son règne en chacun de ses points, sans possible distinction, ni qu'un point plus précis — pleine lumière faite le règne de très visiblement la, la terre finale est sombre, la matière faite sans terme l'impossible continu ; la lumière, continue ; visiblement distinct, maître du continu)

sans qu'il y ait pour lui de commencement d'issue ; sans préciser la
marque qui marque le commencement et ainsi commencer,
il se suspend debout ; droite tenue d'ossature
mais constamment voûté, (de




longues
stations debout le matin sous le ciel,
sous vaste blanchi la nuit, inamovible, laid, vio-
lemment éclairé, le matin *gris debout au bord de l'étendue*
visiblement distincte, séparée de la nuit par éclairage violent) il se sus-
pend debout — arrêté ou il marche — une pareille pleine tension de bloc
dans le suspens, également dans la course ou l'attente ou la fièvre, repris toujours
de fièvre, absence de variations, morceau raidi constant d'invariance dans la fièvre qui
ne connaît plus la fièvre, vit l'oubli de la fièvre, le même constant oubli des moindres va-
riations, toute affection infime, toute petite différence, reconnaît donc toujours son identique
état éternel, identique (*épuisement de toute force comme affection constante des bloes dans le suspens*): (*restés*
hors de tout cadre / exclus / trait de l'image), chutés dans l'intervalle, charges constantes err, ils reste dans le sus-
pens et reste par sa constance à marcher dans le froid, à rester dans le froid, fixement jambes raidies,
corps même morceau gelé d'attention au suspens, à sans terme identique, le constant achèvement qui ne peut
pas se suspendre, ne connaît pas de fin, ne forme pas le terme par lequel il s'achève, a aboli le terme par lequel
il s'achève, se suspend donc debout, et dressé dans le froid, marche dans l'attention qui est celle du suspens, il
se suspend debout, dans l'espace de la marche de l'attention sans terme tourne dans le suspens du suspens de la
fin sans que jamais la fin fasse limite à la marche, sans qu'il y ait de terme, sans plus de fin précise, sans plus donc
de possible, son épuisement constant, invariable continu : nul commencement d'issue pour petit bloc de corps de ten-
sion continue (...un identique constant marche dans l'exclusion) — évacuation sans terme marche de l'identique

*compose et décompose : si oui le très visiblement est suspension de voir par la violence et maître impossibilité d'extraire une partie
isolée, et de la spécifier, donc si le très visiblement, comme non-vue, saturation, est quelque chose comme une totalité mauvaise, il est
aussi, par une nécessité qu'il ne peut clarifier, l'affirmation de chaque partie en une trop forte intensité, saturation de chaque partie comme
impossibilité de ne pas voir qui mène à un aveuglement certain (et continu)*

bite ;

visiblement distinct — le maître à l'identique du terre-plein que sépare, continu identique du très visiblement la,
intégralement comblé de très visiblement charge de l'identique, de la mort donc visible, le rendu donc visible de
l'impossible fait les gestes répétés, de pressante mise à mort, saturé le visible la constante mise à mort précise
à se refaire*, visiblement distinct charge de l'impossible de chaque jour qui précise sans qu'avancer plus rien,
n'était donc plus rien d'autre (des précisions sans terme), l'étendue donc sans terme, l'espace est donc sans
terme le terre-plein continu, la destruction complète en terre-plein continu — terre noire qui se distingue
— la pleine lumière la même d'une limite à une autre, en continu la même, la pleine lumière pleine
grise la lumière continue, gris-bleu intégralement, intégralement chargée, limites donc impossibles
ne peut plus donc aller ou désigner limites dans l'espace distingué, l'espace est donc unique,
visiblement dernier, le terre-plein continu comme espace dernier maître de l'infini précise

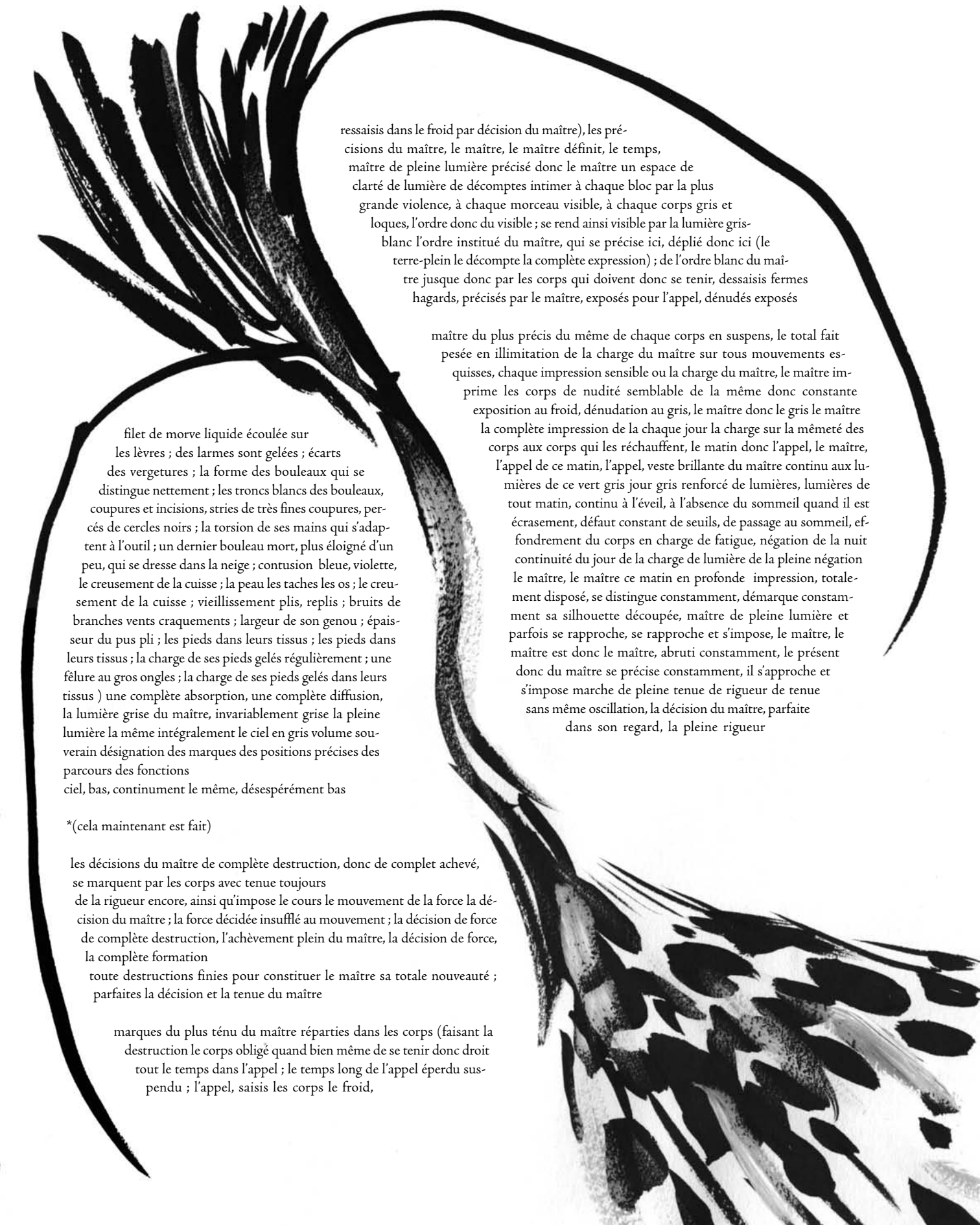
la neige intégralement, qui dure, conserve les dénivelés, mais l'atténuation
blanche, neige blanche, la lumière définie gris-bleu toujours pareil, défont
très légèrement la consciente distinction du terre-plein surélevé qui
s'entoure de clôtures, de panneaux et de chiens, parfaite à
la pensée restant toujours la même, une parfaite
distinction, une stricte séparation



de la présence ici travaillée pour en faire le plus précisément un terme que sépare, le terre-plein séparé, c'est-à-dire la parcelle la ; espace de continu distingué de la plaine continu à la plaine que des clôtures limitent, des panneaux et des chiens, séparé consciemment, que les limites précises qui ne séparent de rien marquent mieux l'abandon, le complet déchirement, la stricte séparation pour tous les corps qui restent, aliénés à la plaine, défaits sur le terre-plein et les limites précises définis pour sombrer, complète donc l'immanence (à la plaine pour sombrer), la complète immanence de tous les corps qui restent continus au terre-plein distingués donc sombrer les corps qui donc s'effondrent comme le veut la lumière, les voir gris qui s'effondrent, que la lumière distingue dans l'enclos surélevé, le terre-plein séparé que la lumière précise, surélevé sur la plaine où les corps donc qui sombrent s'effondrent sur eux-même, des corps qui tombent constat, consciemment, sur la neige

autrement plus précis — autre précise musique entendue sur le terme : (charge du ventre, plaies ; contact de la peau à l'os de son bassin ; fragile, inconsistante, l'ossature de ses pieds gelés régulièrement ; la charge de ses pieds) compacte le matin la terre noire se précise, des mottes gelées de terre apparaissent sous la neige ; touchant la neige épaisse dans la lumière du blanc, la terre noire à ses pieds bordés de pieds *idem*, à l'approche des clôtures constater le chemin dans le plus puissant jour qu'il ait jamais conçu, l'identité du maître (piqûres, morsures grattées ; toutes les parties visibles ; des creux multiples rouges irritent toujours l'épaule ; des morsures à l'aisselle, des morsures sur le cou, des piquûres sur la peau, le jaunegris de la peau entièrement pointillée, les piquûres sur les creux, les points rouges des piquûres sur les creux des piquûres, des plaques entières de peau toujours entièrement rouges ; brûlure ocre à la main qui couvre toute la paume ; deux des doigts en partie : peau craquelée ocre-brun ; la glotte (... ..) (visible assurément lorsqu'un miroir se) ; ombres bleus affleurements sous le lustre des pierres ; des taches, indurations ; la plaque pliée du torse en avant

du nombril ; les lignes des graminées tremblantes pâles dans la neige qui projettent sur le sol îlots déterminés, des jeux d'ombres mouvants dans lesquels, quelquefois, un ver coupé blanchit (la neige ici plus sombre) ; tibias peau transparente ; pied recouvert de peau que deux tissus recouvrent ; couvert donc de sa peau, du pus, sang, de la terre) maître indistinctement des marches martel de la répétition () iniques à l'identique de la lumière violente, la décision du maître, le maître, la complexe expression de la figure du maître, le terre-plein que sépare, terre-plein le continu le maître, la destruction constante qui devient donc le terme d'une expression réglée décharges définies, de telles séries de coups (l'excès aussi du nombre, déferlements réglés la plupart du temps oui) toute-puissance de lumière infiniment variée dans l'espace défini, dans l'espace défini que le maître a conçu le maître, appels cris répétés, et définies les marches, le temps toujours des marches parfaitement circulaire, le terre-plein que sépare, intégralement le cercle jusqu'à refaire la marche sur la droite du terre-plein dans la lumière subie devenue gris constant le maître est l'immanence de la marche à la mort parfaitement le distinct séparation précise de chaque corps à sa marque à l'identique d'un corps à tous les corps qui suivent, les corps qui le précèdent, que précède dans la marche une marche à l'identique, la profusion des coups (large front dénudé, sans autre distinction que la tache de naissance encore visible à droite, étalement imprécis qui ne le distingue en rien ; épaule droite grenelée, épaule gauche grenelée ; des dizaines de piquûres restées vives sur le torse ; deux semblables plis noirs pleins de poussière de roche, aux limites du poignet ; contusions bleues, violettes, distinctes sur l'avant-bras ; traces des passages d'oiseaux ; fistules, indurations ; plaies cicatrices ici ; la peau entière du cou, la peau entière du torse ; résidus de peaux brunes aux jonctions de cinq doigts ; duvets visibles aux jambes ; écrasement des narines ;



ressais dans le froid par décision du maître), les pré-
cisions du maître, le maître, le maître définit, le temps,
maître de pleine lumière précisé donc le maître un espace de
clarté de lumière de décomptes intimer à chaque bloc par la plus
grande violence, à chaque morceau visible, à chaque corps gris et
loques, l'ordre donc du visible ; se rend ainsi visible par la lumière gris-
blanc l'ordre institué du maître, qui se précise ici, déplié donc ici (le
terre-plein le décompte la complète expression) ; de l'ordre blanc du maî-
tre jusque donc par les corps qui doivent donc se tenir, dessais fermes
hagards, précisés par le maître, exposés pour l'appel, dénudés exposés

maître du plus précis du même de chaque corps en suspens, le total fait
pesée en illimitation de la charge du maître sur tous mouvements es-
quisses, chaque impression sensible ou la charge du maître, le maître im-
prime les corps de nudité semblable de la même donc constante
exposition au froid, dénudation au gris, le maître donc le gris le maître
la complète impression de la chaque jour la charge sur la mêmété des
corps aux corps qui les réchauffent, le matin donc l'appel, le maître,
l'appel de ce matin, l'appel, veste brillante du maître continu aux lu-
mières de ce vert gris jour gris renforcé de lumières, lumières de
tout matin, continu à l'éveil, à l'absence du sommeil quand il est
écrasement, défaut constant de seuils, de passage au sommeil, ef-
fondrement du corps en charge de fatigue, négation de la nuit
continuité du jour de la charge de lumière de la pleine négation
le maître, le maître ce matin en profonde impression, totale-
ment disposé, se distingue constamment, démarque constam-
ment sa silhouette découpée, maître de pleine lumière et
parfois se rapproche, se rapproche et s'impose, le maître, le
maître est donc le maître, abruti constamment, le présent
donc du maître se précise constamment, il s'approche et
s'impose marche de pleine tenue de rigueur de tenue
sans même oscillation, la décision du maître, parfaite
dans son regard, la pleine rigueur

filet de morve liquide écoulée sur
les lèvres ; des larmes sont gelées ; écarts
des vergetures ; la forme des bouleaux qui se
distingue nettement ; les troncs blancs des bouleaux,
coupures et incisions, stries de très fines coupures, per-
cés de cercles noirs ; la torsion de ses mains qui s'adaptent
à l'outil ; un dernier bouleau mort, plus éloigné d'un
peu, qui se dresse dans la neige ; contusion bleue, violette,
le creusement de la cuisse ; la peau les taches les os ; le creu-
sement de la cuisse ; vieillissement plis, replis ; bruits de
branches vents craquements ; largeur de son genou ; épais-
seur du pus pli ; les pieds dans leurs tissus ; les pieds dans
leurs tissus ; la charge de ses pieds gelés régulièrement ; une
fêlure au gros ongles ; la charge de ses pieds gelés dans leurs
tissus) une complète absorption, une complète diffusion,
la lumière grise du maître, invariablement grise la pleine
lumière la même intégralement le ciel en gris volume sou-
verain désignation des marques des positions précises des
parcours des fonctions
ciel, bas, continuent le même, désespérément bas

*(cela maintenant est fait)

les décisions du maître de complète destruction, donc de complet achevé,
se marquent par les corps avec tenue toujours
de la rigueur encore, ainsi qu'impose le cours le mouvement de la force la dé-
cision du maître ; la force décidée insufflé au mouvement ; la décision de force
de complète destruction, l'achèvement plein du maître, la décision de force,
la complète formation
toute destructions finies pour constituer le maître sa totale nouveauté ;
parfaites la décision et la tenue du maître

marques du plus tenu du maître réparties dans les corps (faisant la
destruction le corps obligé quand bien même de se tenir donc droit
tout le temps dans l'appel ; le temps long de l'appel éperdu sus-
pendu ; l'appel, saisis les corps le froid,


t e n u e
décision d'approcher, décide de s'approcher, la décision du maître, décide que son présent fonde l'achevé du procès, forme alors le mouvement du très complet achevé, il s'approche et s'impose, charge donc de son corps de complet achèvement il marche dans le mouvement du mouvement d'achèvement il regarde au plus loin, la complète dispersion, et regarde au plus loin la complète dispersion des résistances sans cause qui contestent le procès au seuil même de s'achever, le mouvement défini de parfait achèvement que dessine bien le maître, que sans cesse il dessine, il s'offre à son destin, sa fonction donc précise, de constante précision, de nouvelles précisions qu'apporte encore le maître, le maître est donc le maître, à mesure qu'il précise, précisé dans le froid, les horaires et la faim, précis précisément dans chaque corps donc debout attendant dans l'appel, les précisions du maître sont toujours attendues, les précisions du maître de toujours destruction forment donc la série où donc se fait le temps
étagements blancs du ciel de mouvements infinis
neige traits constants nuages, comblement d'horizon

charge du très visible de, formations de chantier, charge de l'impression — forces sur les rétines de morceaux de toutes sortes d'appareils de fragments fondant des blocs entiers opérant dans la vue leurs impressions profondes ; évacuation des blocs des morceaux des fragments ; les forces de la charge relayée d'autres charges font des constants retours, reconductions de forces, répétitions de charges amplifiées par le vide *légers mouvements de tête, de reculs inutiles, d'enfoncements dans l'arrière — le vide suite à son crâne quand il va dans l'arrière, il ne sent que son cou, derrière seulement le cou, quand il va dans l'arrière, il ne sent que son cou, devant oui les paupières, les paupières sont devant creusement* donc de son crâne de deux trous identiques, les charges donc du jour de très visiblement le très visiblement forces de conduction, des morceaux saturés, les parties dégagées se dispersent elles font vide — des fragments dispersés composés donc de blocs fait de blocs de ces blocs machinés de lumière la com-

plète
industrie — le volume des paupières, s'unit et se précise, précision d'une paupière, précision d'une paupière, précision donc du vide, de leur vide sous la peau, le semblant de ce vide chargé de son volume, charge donc des paupières violemment pressurées par charges répétées de chaque fragment visible toute production visible où toujours se produit productions continues idem évacuation l'évacuation constante des donc ses productions, retour constant des charges, des diverses forces des charges productions de charges. *lieux*, la force ainsi souveraine du très visiblement le très visiblement le

flammes vertes bleuies du feu nourri pendant des jours, flottantes et agitées et variantes dans le vents ; nombreux passages d'oiseaux : des passereaux, des cornelles ; bleus replis bleus des lèvres figées bleues dans le gel ; arc brisé d'épaule, encore visible droite ; peaux recouvertes de crasse de poussières huiles crasseuses parcourues de veines sombres ; des veines bleues veines turgides, noueuses, apparaissantes — sombres visibles épaisses ; fumées noires sur le ciel ; traces de poussière de roche ; fumées noires sur le ciel, fumées qui sont nourries ; gris des constants nuages, des marges des nuages corps d'un gris souvent dense ; du gris constants nuages ; pareilles nourries fumées, bandes épaisses bandes fumées ; fumées noires sur le ciel ; constant le ciel, nuages ; bas, gris, gris, mouvementés ; bouleaux ployés qui craquent ; des molaires noires ou vertes, d'autre sont creuses et blanches, d'autres sont pleines et blanches ; rose tache sur le plexus, intervalles sombres côtes : hachures horizontales, côtes apparentes sternums ; creux





profond
du plexus, de rares
poils s'entremêlent dans
l'axe du nombril ; formes de lettres
blanches, de dessins inachevés,
striures de coups furtifs à hauteur de visage,
à la base de la planche des creuse-
ments plis craquelures formes figées de neige
formations arbitraires ; incisives creuses pour-
ries ; fils épaisseurs de neige sur des fils barbelés
; distinct sur le menton poil recourbé gelé passant
dans la coupure ; larges coupures profondes ; pieu
épais trachéal suivi précisément dans la tension du
cou ; sur la peau crasse taches huiles ; jonction des
clavicules, épaule nue, os pan muscles, plis du muscle
anconé ; lourde branche de bouleau qui s'enfonce
dans la neige, et dessine sur la neige une ombre à
peine visible le blanc qui vient s'altère (ombres par-
ticulièrement fragiles) profusion blanche de neige, de
mouvements contrariés, le vent emporte la neige,
diverses directions, des directions contraires, le
vent fait de la neige le vent de neige violent qui
traverse la terre-plein, échappe à ses limites,
ses aboiements de chiens, le vent de neige
violent, continu sur la plaine, emporte donc
la neige, force donc ses retours, emporte
donc la neige ; espacements sur les
cuisses de ravines, peaux plissées ; un
panneau peint qui bat ; barbelés, grésille-
ments ; tache de naissance au
front ; oblongue informe de tache
étalée sur la droite ; orbites creu-
sées blanchies ; figées pâles sous le
gel, lèvres bleues raidies fines figées
peaux mortes craquements ;
torse piqué une plaque ; tétons
sortis gelés, creux profond du
plexus, le creusement blanc
du ventre, des poils bruns
parsemés duvet sur le pubis ;
du pus en quantité s'écouler
sur la hanche ; cuisses
enveloppements tisses-
sus ; recouvrements
tissus sur tissus dé-

trem-
pés ; phalanges
pâles dénudées recou-
vertes par la neige étalées
blanches couvertes comme chaque
pierre qui émerge recouverte par le blanc
le complet plan et blanc étalement de la
neige ; pieds et pierres sous la neige ; pieds
constamment gelés ; pieds et pierres sans cou-
pure, pierres pieds, pieds neige ; la neige intégra-
lement, recouvre : les pieds qui disparaissent ;

les variations du gris disparaissent dans le blanc qui
fait retour au gris *se maintient dans le froid* étagements
plans nuages, formations des nuages, formations
blanches fondues effondrements de blocs toutes va-
riations de blanc lumière donc translucide ou opa-
cité blanche *de blanc de confusion entraîné par la faim*
(*la constante progression des effets de la faim comme par*
instant sa vue qui se brouille violemment) qui défait par le
blanc (les éléments visibles)

et intégralement blanc puis passage vers le gris et les
forces et le gris et des degrés de trouble, lumière
pourtant partout continue identique idem partout
pareille dans les mêmes conséquences de précision
de bloc

se maintient dans le froid précisé donc pareil
neiges traits constant nuages

(dans quoi excède la vue) emplit donc toute sa vue
et aussi force sa vue, cela dès le matin, il lève un peu
la main traverse de la main un espace toujours vide
(écart précis de vide) un jeu d'évacuation, d'être pris
à la vue, arraché à sa vue par la violence de, *de ne pou-
voir pas voir* de se voir suspendu par imposé de voir
intégralement passif hors de force de rien faire sans
pouvoir apposer distinct constituer son mouvement
qualifié larvé donc impossible ou rendu impossible
par arrachement et loi le matin toujours non
identique à l'éveil, continu à l'éveil, surgi donc im-
possibles ou matins ou préludes

Des formes blanches se sont réparties à la surface de l'eau. Elles forment un groupe. Certaines d'entre elles planent légèrement, sans contact, juste au-dessus de l'eau. Leurs formes déployées en l'air et leurs mouvements donnent à la situation et à la position,

Certaines de ces formes traversent la surface de l'eau dans l'un ou l'autre des sens possibles mais aucune ne disparaît, en dessous, plus d'un laps de temps. Ce laps leur est visiblement, dans sa constance, commun à toutes : un laps donné, des mouettes probablement, avec la mer. Mais rien ne prouve, sinon une sorte de logique du moindre effort, que la mouette qui apparaît soit celle même qui avait disparu le laps plus tôt. Par exemple, un simple relais, rendrait aussi bien compte de ce qui est visible : une mouette, une nouvelle mouette,

Quel que soit le système choisi, le nombre des mouettes visibles ne semble pas évoluer, si ce n'est que, par moment, une, ou plusieurs mouettes, s'élèvent au-dessus de la surface ; certaines pour finalement se replacer au sein du groupe, mais d'autres pour s'élever toujours plus haut,

Une, ou au plus un petit groupe

1 sur l'eau, de toutes les autres une qualité aérienne : visiblement le groupe entier vient du dessus et non du dessous de cette surface, visiblement, ce sont des mouettes — mais il pourrait en être autrement.

2 apparaît à la surface à la seule condition qu'une autre ait disparu, le laps de temps auparavant. Ce qui se maintient dans ce changement est le laps donné, ce que le temps dure, d'un passage à l'autre, au travers de la surface de la mer. Comme si le compte des mouettes se maintenait en suivant le temps autour du laps quand l'une d'entre elle vient à disparaître ; c'est-à-dire à disparaître pour les yeux.

3 au point d'en perdre leur forme, ou d'autres encore pour s'éloigner, tout en restant au plus proche de la surface de l'eau... parfois même effleurant la surface du bout de l'aile, du bout de la patte ou de tout autre bout de leur corps. À l'intérieur du champ que ces possibles établissent, toute combinaison semble pouvoir arriver.

4 de mouettes, s'élève parfois et attire progressivement à sa suite ou à sa poursuite l'ensemble ou une très grande partie de celui-ci. Il semble que les mouettes s'influencent les unes les autres, mais que cette influence mette du temps à se propager. Ce temps, un autre laps, est pris par l'influence pour passer d'une mouette à l'autre sans jamais passer d'une mouette aux autres en général, comme si l'influence détaillait chaque mouette avec un peu de différence — une attention particulière qui peut être, aussi, celle de chaque mouette à ce qui lui arrive d'unique en son lieu, parce qu'en son lieu, précisément, aucune autre mouette ne se trouve.



Des **1** formes d'ensemble et des ensembles de formes, sont arrivés avec un peu de leur milieu, comme si, dans ce qu'est le paysage pour le regard porté sur ce qui se passe, le paysage s'exposait à lui-même par le truchement de ce qui l'habite, c'est-à-dire par le truchement de quelques-unes de ses parties.
Pourtant la vision de l'ensemble reste pleine, le paysage *est* sans vide, sans trou ni même de zone plus pleine que d'autres.

Ce que les laps dans le temps induisent : une *constante*.

Quand voir revient à compter, il faut des *uns* : pour pouvoir compter *dans* ce qui est vu, il faut que des *morceaux* du temps, de l'espace et du reste de cette vision soient pris pour un.

Quand rendre compte revient à inventer un système causal pour que le compte de ce qui se compte se justifie et se maintienne... *pour* que le système se maintienne.

Comme si le compte se maintenait dans ce qui reste inchangé — sans que cet inchangé, pour autant, ne puisse se compter comme partie de l'étendue du paysage... sans que cet inchangé ne soit pris pour un, ou compter

Les possibles tournent *autour* du nombre de ce qui se compte.

Quand une mouette *s'éloigne*, elle peut *finir* par compter pour *autre chose*.

Le nombre de *ce* qui se compte peut, lui-même, changer *selon* le champ de possibles.

Même si elle évolue, une moyenne numérique de ce qui est visible en tant

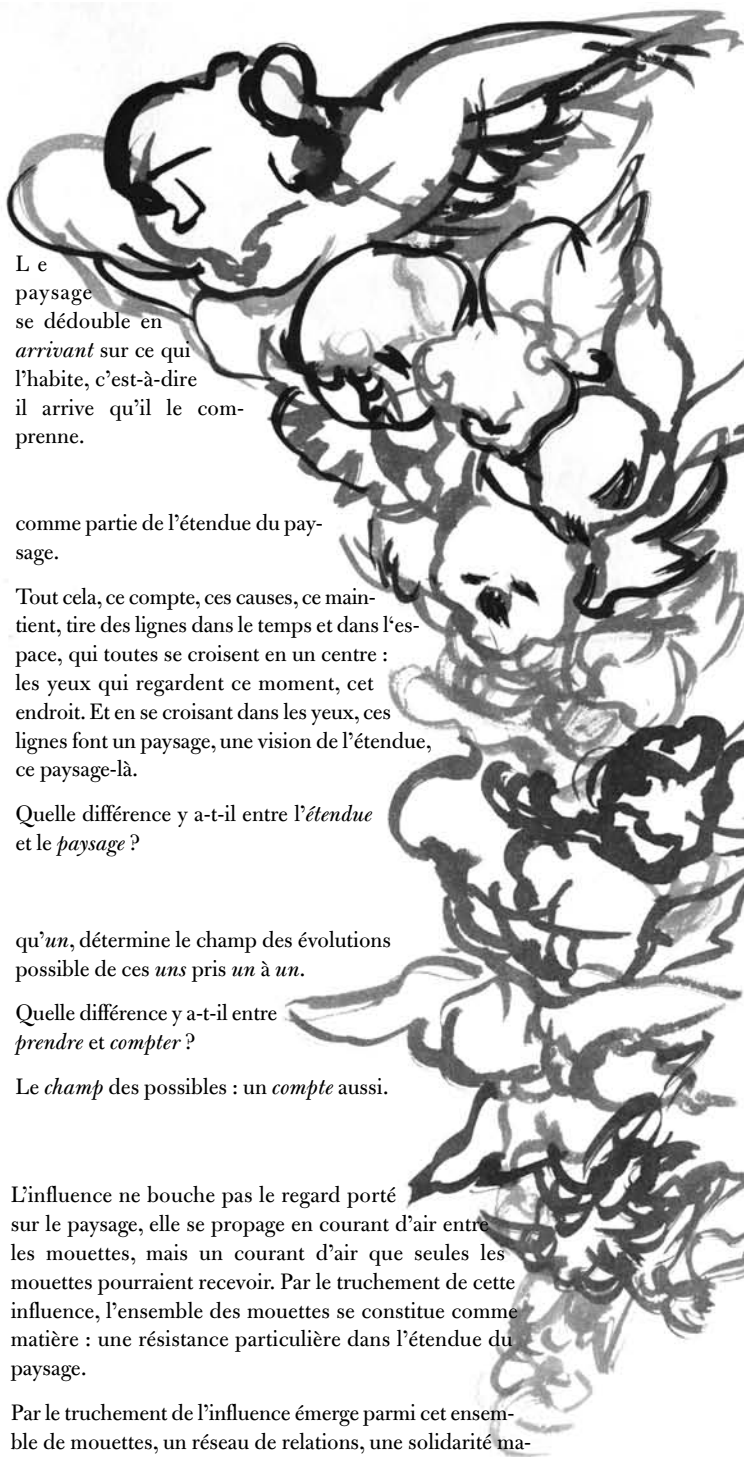
Le temps de l'influence fait voir la matière.

Les réseaux d'influences séparent les matières les unes des autres.

Ce qui se compte s'influence un à un.

L'influence passe par un laps de temps, et c'est sans doute ce laps que l'on cerne quand on dit que l'influence se propage. On dit qu'elle "met du temps". Comme un fluide met du temps quand il traverse une éponge.

L'influence, de un à un peut se propager d'un *un* au reste des uns, en passant d'un *un* à un autre *un*, puis de cet autre *un* à encore un autre *un*, c'est-à-dire en se propageant à l'ensemble des *un* et pas à l'ensemble des groupes.



Le paysage se dédouble en arrivant sur ce qui l'habite, c'est-à-dire il arrive qu'il le comprenne.

comme partie de l'étendue du paysage.

Tout cela, ce compte, ces causes, ce maintien, tire des lignes dans le temps et dans l'espace, qui toutes se croisent en un centre : les yeux qui regardent ce moment, cet endroit. Et en se croisant dans les yeux, ces lignes font un paysage, une vision de l'étendue, ce paysage-là.

Quelle différence y a-t-il entre l'étendue et le *paysage* ?

qu'un, détermine le champ des évolutions possible de ces *uns* pris un à un.

Quelle différence y a-t-il entre *prendre* et *compter* ?

Le *champ* des possibles : un *compte* aussi.

4 L'influence ne bouche pas le regard porté sur le paysage, elle se propage en courant d'air entre les mouettes, mais un courant d'air que seules les mouettes pourraient recevoir. Par le truchement de cette influence, l'ensemble des mouettes se constitue comme matière : une résistance particulière dans l'étendue du paysage.

Par le truchement de l'influence émerge parmi cet ensemble de mouettes, un réseau de relations, une solidarité matérielle, une transparence : la matière est d'abord une affaire d'échelle.



5

Comme si le groupe craignait à tout moment de se disséminer dans l'espace, aussi bien que de s'effondrer sur lui-même, si les mouettes venaient à trop se rapprocher les unes des autres, il ne déborde jamais les limites souples d'un espace qu'il maintient identique à lui-même par une série de mouvements d'ensemble, transportant cet espace avec lui. Et lorsqu'un groupe quitte la surface de la mer pour finalement y revenir, chaque mouette indépendamment rejoint la mer tout en conservant l'espace qu'elles occupaient sur la surface de l'eau avant leur tour dans le volume du ciel. Lors de ce retour du groupe, de l'air à l'eau, chaque mouette acquiert une autonomie plus grande et, dans un réseau de mouvements discrètement disparates, chacune rejoint une place à la surface. À l'approche de l'eau, le groupe craint beaucoup moins de s'épuiser dans l'espace, parce que visiblement, chaque mouette a trop à faire à ce moment là. Ce tour en l'air est vraiment un tour, une boucle : même si les mouettes ne reviennent pas précisément à leurs points de départ, c'est à une même occupation de l'espace qu'elles reviennent, et non en un même point, ni même en une même zone : c'est d'abord la qualité de leur occupation de la surface qu'elle maintiennent, la quantité en découle.

6

Cette place individuée sur la surface, chaque mouette l'a choisie. Pourtant, l'eau prend une forme adéquate à ce qu'est un corps de mouette. Le choix des mouettes est alors probablement induit par l'eau, même si l'eau, elle, ne choisit rien. Cette boucle dans l'organisation des relations, infuse le temps et l'espace, de l'eau, de l'air et des mouettes, dans ses moindres plis, et menace d'annuler toute forme de hiérarchie temporelle et spatiale en faisant des causes des effets et des effets des causes.

Le continuel train d'ondes parcourant la surface de l'eau dirige l'ensemble du mouvement des mouettes aussi bien que ce mouvement organise le train d'ondes de la surface — les formes que prend cette surface, son état.

7

L'impossible localisation dans le temps et dans l'espace de l'un d'une cause, de l'un d'un effet et donc de l'un temporel d'une relation de cause à effet embrase le paysage — les éléments, la mer et les mouettes, ce qui se passe — d'un volte-face continu de ses temporalités alors même que rien n'arrive de singulièrement nouveau.

Se propage, dès lors, parmi les mouettes, parmi les ondes, les courants d'air, une mise en abîme des causes qui peut amener à dire :
« les mouettes font la mer, mais la mer fait les mouettes ».

8

Lorsqu'une mouette s'éloigne du groupe pour ne plus y revenir, qu'elle le fasse au ras de la surface, c'est-à-dire au plus bas du visible, ou vers le haut au point de s'effacer, il s'avère que, dans la grande majorité des figures, elle rejoint

En évoluant dans le paysage, les mouettes expriment *visiblement* les abstractions qui les maintiennent ensemble et en elles-mêmes.

En faisant un tour, elles font un tour autour de ce qui assure la **5** *constance* des qualités et des quantités spatiales de l'étendue qu'elles occupent.

Elles sont *sur*, vont *dans*, et reviennent. En allant de la surface de l'eau dans l'épaisseur de l'air, et retour, les mouettes font ce qu'il faut pour que malgré le changement de logique, une organisation se maintienne.

Elles bouclent une boucle autour de constantes dont elles révèlent l'existence se faisant :

- constantes déterminant l'occupation de ce qui devient leur espace
- constantes déterminant leurs relations mutuelles en vol, soit le volume qu'elles occupent alors
- constantes déterminant toutes les vitesses de propagations de toutes

Ce qui organise la mer et les mouettes infuse le temps et l'espace. **6**

Les systèmes causaux possiblement déduits de ce qui est vu parmi l'espace de ce qui se passe, autrement dit, les systèmes espérés induits par ce qui se passe, se bouclent sur eux-mêmes, et ne font plus qu'un de ce qui aurait dû être au moins deux.

Ces systèmes causaux, sont supposés tisser entre elles les lignes dis-

Le paysage clignote au rythme de tous les uns qui le font, de tous les uns possiblement comptés : des uns du temps et de l'espace **7** des relations à ceux du temps et de l'espace des termes. C'est que le compte impossible des causes et des effets provoque aussi une inflation des uns possibles.

Chacun, termes et relations, en tant que pris en une fois, vacille sous la pression d'une mise en abîme des causes et des effets. Cette mise en abîme peut non seulement faire des causes des effets et des effets des causes, mais aussi des relations des termes et termes des relations : le paysage clignote au rythme de tous les uns qui se font et se défont.

Les uns se font et se défont aussi au rythme de la tendance des uns à devenir autres — relations à devenir termes et termes, relations, ou ensembles, individus, etc. **8**

Vus dans le paysage, les mouettes, mais aussi les groupes, les nuages ou les vagues de la mer, c'est-à-dire tous les uns, décident à l'échelle

les influences avec chacune le laps de temps qu'il leur faut pour effectivement se réaliser dans l'évolution de chaque mouette, et même :
- constantes déterminant ce qui varie d'une mouette à l'autre.

L'évidence de la présence des mouettes *dans* le ciel ou *sur* la surface de l'eau, peut être, plus qu'un point de vue sur ce qu'est une mouette : le repérage de ce qui par les mouettes organise le temps et l'espace.

parates qui font ce qui dure et espacent ce qui se passe, en établissant des hiérarchies temporelles et spatiales entre ces lignes. Il semble que les lignes en question soient inventées par le système et que, en retour, le système s'effondre sur sa propre logique quand deux ou plus, de ces lignes viennent à ne faire qu'une. Quand, progressivement, s'installe un bouclage, le temps et l'espace endurent le doute, et le paysage passagèrement ne se compte plus parmi l'étendue.

La plénitude du paysage, son continuum qui est aussi celui du champ de vision, sans être entamée par la vacillation des uns se charge d'une boucle intérieure, comme si ce champ plein de vision(s) s'était épaissi d'au moins un regard sur lui-même : le regard des relations sur les termes. Dans le paysage, terme et relation peuvent l'un comme l'autre être pris pour un, pourtant, si presque tous les termes comptés se voient, les relations comptées, elles, ne se voient que rarement : elles sont inventées. Autrement dit, que les termes se voient n'implique pas qu'ils ne soient pas eux aussi inventés — pour les besoins de la cause.

de quoi se voit ce qui se passe, renvoie à l'œil une mesure de ce qui est compté, mesure qui décide l'échelle selon laquelle il voit — l'aune à laquelle il voit le paysage, son étendue et tout particulièrement, sa façon de durer.

Le paysage dure au rythme de l'évolution des uns qu'il permet. Il y a

un autre groupe. Et si nombre d'entre ces groupes sont en surface à l'exemple de celui d'origine, beaucoup d'autres évoluent en plein air, transposant l'organisation semi-aquatique précédente en une autre, purement aérienne. Tout, de la forme du groupe à celle de chaque mouette, se métamorphose dans le but apparent d'une persistance à la fois collective et individuelle — stratégie contre la dissémination et contre l'effondre-

8 ment — au point que l'échelle de l'individu qui peut être l'aune de la vision de se qui se passe dans le paysage se modifie au gré des conditions du temps et de l'espace, c'est-à-dire au gré de la situation pour laquelle l'individu, qu'il soit une mouette, un groupe de mouettes ou un groupe de groupes, compte effectivement pour un.

9 Chaque mouette utilise les transformations que cette persistance implique pour devenir unique : exactement, chacune, indépendamment, ne peut visiblement pas faire autrement que de devenir unique pour persister, elle, et faire persister le groupe. Dans le même mouvement chaque groupe s'individualise aussi et toutes ces unicités par les relations qui les permettent, creusent le temps et l'espace, de profondeurs de temps et d'espace respirant autour de ce qui fait l'unicité de chacun et l'exprimant. Tout se passe comme si, chaque mouette ne devenait visiblement unique qu'au moment d'une

10 - Comment une mouette (se) tient-elle en son lieu ? Le grand groupe des mouettes, fait du groupe des groupes et de toutes les mouettes solitaires, évolue autour du seuil de l'eau à l'air, de l'air à l'eau, et c'est probablement là son principal intérêt dans la vision : d'exister au voisinage d'un plan, d'une ligne, d'une frontière qui coupe la totalité de l'étendue visible en deux. Pourtant si « les mouettes font la mer... ». La surface mouvante de la mer, et plus probablement, la mouvance elle-même, et donc la place exacte de cette surface dans le temps et dans l'espace du paysage est induite de ce qui se passe à toutes les échelles, entre tout

11 La surface de l'eau est continuellement parcourue par un train d'ondes qui la maintient en alerte ; un train d'ondes qu'elle a en partage avec la surface de l'air, parce que la surface est de partage, ni d'air, ni d'eau. Par le truchement de sa surface, toute la matière de la mer est tendue vers ce qui, chez les mouettes, va la modifier. La mer est une matière aux aguets. La forme que prend ce train d'ondes dépend

métamorphose nécessaire. Sans doute, ce qui reste d'infimes variations de l'une à l'autre en situation d'équilibre, s'exprime en grand aux divers moments d'instabilités faisant par exemple passer les mouettes d'un élément à un autre, d'un milieu à un autre — de l'air à l'eau, de l'eau à l'air... de la surface à la profondeur, de l'eau, de l'air. Pour les mouettes les transitions semblent individualantes.

ce qui est pris pour un parmi les mouettes. Le partage de l'eau et de l'air, relève de l'évolution des mouettes parce que chaque un, aérien ou autre, solitaire ou groupe, induit sa propre ligne de partage élémentaire du paysage, donc aussi le seuil qui fera passer l'eau à l'air et l'air à l'eau, une résultante visible de toutes les lignes. Ou alors, et c'est plus probable : l'ensemble de ce paysage n'est potentiellement que lignes de partage, et chaque mouette, chaque groupe de mouettes, à son échelle exprime celle qui le localise et le maintient, etc.

de l'évolution des morphologies, des compositions, des gestes, etc. de toutes les mouettes et même de la grande évolution de toutes ces évolutions. Par cette mise en alerte, la matière de la mer prend, dans le paysage, l'épaisseur secrète d'une masse invisible, sourde et dynamique, faite de tendances.





en un dans le paysage et l'évolution des individus-mouettes ne se confondent pas forcément : l'écart entre ces deux évolutions induit dans la vision, une transformation de l'étendue, la durée du milieu — une sorte de météorologie passant entre l'étendue et la vision.

En un = en une (seule) fois & *en un* comme on dit en bois ou en carton.

Les uns sont-ils uns parce qu'ils sont vus uns, soit librement pris et comptés, ou alors le sont-ils parce qu'ils comptent dans l'agencement des relations faisant le paysage et le faisant durer : par exemple les relations causales ?

Toutes ces relations font aussi le paysage comme il se passe visiblement, en excédant, par leur cohérence toute restriction au monde des mouettes. Exactement : le paysage se présente comme un négatif de l'ensemble

Le négatif du paysage est aussi plein que son positif. L'espace des relations est plein de son opposé : l'espace des termes matériels. Il y a autant de lignes de partage que l'on veut, il y a autant de termes que l'on veut.

Ce qui sépare les causes des effets, entre les mouettes et les mouvements marins de la surface, n'est ni d'eau, ni d'air, ni de mouettes, tout en étant du paysage vu.

Présenté, *au départ*, en opposition à ce qui serait son négatif en tant qu'espace de relations inventées et à inventer à partir de ce plein, le paysage se pose maintenant dans la plus grande neutralité qu'il est possible, pris entre ce négatif relationnel et ce positif matériel comme passant, ou

« Les mouettes font la mer mais la mer fait les mouettes ». Par là était posée la spirale mais aussi le choix d'un point de départ dans cette spirale : « les mouettes font la mer ». Tout arbitraire qu'il puisse être, ce point de départ, ou même ce point tout simplement, dans le bouclage des relations qui font devenir le

9 de toutes les relations individuelles dont il est le temps et l'espace, et ce, à toutes les échelles. Inversement, un paysage second, celui de toutes les relations, passe en positif de tout ce qui est un dans le paysage — ou négatif de tous ces uns qui comptent, ou de toute prise en compte — mouette parmi d'autres uns. Et une boucle se boucle quand à son tour le premier paysage s'induit des vides que laissent les relations du second, *cqfd*.

Il existe donc un relais, sans origine, d'un à un, mouettes, groupes, groupes de groupes, qui est une grande courbe des métamorphoses de tout ce qui (se) compte en terme de mouettes. En retour, chacun, à son niveau, est visiblement pris en un, parce chacun dure.

Pour une mouette, un groupe de mouettes, et tout ce qui, fait de mouette(s), peut être compté, la métamorphose est la constance : un genre particulier de stabilité qui n'est autre que la *durée* de ce qui est appelé mouettes.

10 durant le long d'un partage matériel de ses possibles — et inversement.

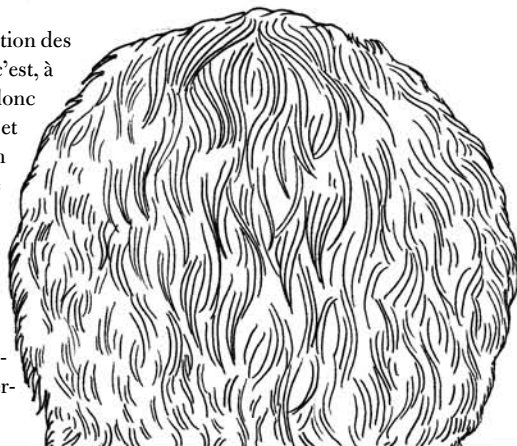
Le sens de toutes ces durées, se spirale. Et sans doute, toute la logique de la vue est-elle de retarder le plus possible le bouclage et alors l'évidence de ces spires du paysage. Exactement, il s'agirait de les écarter le plus possible pour que, tout en restant spires, et tendant vers la droite, de l'espace puisse les séparer — comme un ressort tourné contre lui-même grossit en laissant voir le détail de chacune de ses spires.

Le paysage est un espace second pris entre deux premiers, un tiers : le paysage, dans sa plénitude, comme fragile ligne frontière séparant l'immensité spatiale de toutes les relations possibles d'une autre immensité : celle de l'ensemble des termes individués qui, de proche en proche, reconstitue la continuité de l'étendue.

11 paysage, est un point d'appui pour avancer dans ce que l'on peut dire de la répartition des mouettes au voisinage de la surface de la mer. Il s'agira dès lors de ne pas oublier l'arbitraire de cette origine.

Une boucle : autant dire une absence d'appui.

12 Visiblement, chaque mouette, dans son unicité, détermine une grande part de la composition des groupes qui, à son tour, détermine une grande part de l'évolution de ces groupes. Puis, c'est, à son tour, de cette évolution que s'implique l'évolution des relations entre les groupes, donc l'évolution du grand groupe de tous les groupes à peu près discernables. Tout cela peut se voir et se dire parce que l'on peut compter sur les mouettes en les comptant une à une, de même que l'on peut compter leurs regroupements, c'est-à-dire prendre appui sur ce qui se compte pour que prenne et se maintienne dans le paysage, ce qui s'y passe, et finalement, pour que se maintienne le paysage lui-même. Mais comment compter quand, au loin, ou ailleurs, des traces de mouettes et de groupes de mouettes influencent très sourdement le fonctionnement de la répartition des mouettes discernables. Des mouettes invisibles influencent donc probablement le paysage, et maintiennent l'ouverture du grand groupe sur toutes sortes d'horizons et plus particulièrement, outre la surface de l'eau jusqu'au lointain, sur l'horizon du grand nombre de tous les groupes possibles. Tout cela dessine dans le paysage une ligne très abstraite de combinaisons possibles se perdant avec d'autres à l'horizon numérique de toutes les individuations possibles.



13 La mer se tend vers ce qui peut lui arriver du monde des mouettes. Ce qui peut lui arriver est fonction de ce qui se compte dans ce monde là. Ce qui se compte, qui est aussi ce qui compte pour la vision, s'ordonne sur trois niveaux de complexité : 1) chaque un dans son unicité, sa forme, son évolution, 2) la forme, la composition et l'évolution de chaque groupe, 3) les relations entre les groupes et l'évolution de ces relations : c'est vers ces trois niveaux de complexité que se tend la surface de la mer, et avec elle toute l'épaisseur massive de l'eau qu'elle limite. Ils sont les trois plans d'accès de la mer aux mouettes parce que c'est par eux que les mouettes peuvent déplier la mer, et la dépliant de telle ou telle façon. C'est par eux qu'elles font la mouvance de l'eau.

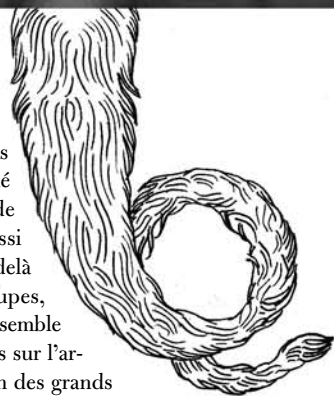
Ils sont trois, mais ils sont aussi bien cinq, si l'on ajoute ce qu'implique d'une part une absence de mouette et d'autre part, l'excès, mouette ou non, de tout ce qui arrive.

14 - Visiblement, la composition de chaque groupe est, chez les mouettes, une sorte de centrifugeuse des évolutions : par cette composition, la chaîne des implications traverse une ligne de partage, passe le seuil séparant l'unicité de chaque mouette dans son itération, de celle de tous les groupes possibles. Au cours de l'enchaînement des niveaux de complexité, en deçà de la composition des groupes, chaque mouette ne peut, au mieux, se définir qu'en tant qu'une somme de relations qu'elle enveloppe, peut-être même dont elle n'est que l'enveloppe — chaque mouette comme résultat d'une somme de relations internes — alors qu'au-delà de cette composition des groupes, chaque mouette est la coïncidence d'un certain nombre de relations externes. Une mouette n'est alors plus l'enveloppe, mais le point commun d'une somme de relations qui lui viennent de dehors : à ce niveau, chaque mouette ne peut se définir que par son milieu. Autrement dit, quelle que soit sa complexité, la composition des groupes est toujours visible dans le paysage : il y a transparence. L'unicité de chaque mouette est, elle, à déduire, à deviner des faits et gestes visibles de chaque mouette, comme au travers de l'opacité d'un secret continu. Ainsi, dans la chaîne d'implications, en deçà de la composition des groupes, « mouette » est un nom que l'on donne à une entité qui enveloppe la somme de relations dont elle est le résultat ;

14 pour la composition des groupes, c'est le nom donné à un point remarquable de son propre milieu — ou aussi un terme matériel — et au-delà de la composition des groupes, l'atome de l'évolution d'un ensemble dont les limites sont ouvertes sur l'arbitrairement grand, l'horizon des grands nombres — et probablement penchées vers l'infini.

Au delà de la composition des groupes, une mouette s'implique de tout ce qu'elle n'est pas, elle, dans son unicité : des autres mouettes jusqu'à l'ensemble du paysage, qui s'impose alors comme milieu — un *extrême* milieu qui impliquerait la totalité de ce qui, en lui, est compté.

Parler de trois niveaux revient ainsi à parler de cinq niveaux : 1, 2, 3, et en deçà de 1 le vide de l'absence de mouette, et au-delà de 3, l'ensemble de tout ce qui est vu et pas vu des mouettes ; le grand arbitraire d'une ouverture sur ce qui, des mouettes, pourrait probablement se compter s'il était vu. Et lui-même, 6, le grand arbitraire donnant si l'on veut sur l'infini : 6 niveaux donc.



Le grand groupe des mouettes est ouvert sur l'horizon proprement numérique de l'individuation dans le paysage. Chaque problème posé à la vision par le paysage, ce qui s'y passe, se perd à la mesure de son propre horizon. Le nombre de groupes possibles est arbitrairement grand, parce que le nombre de mouettes reste ouvert sur celles qui disparaissent et sur celles qui arrivent. Cette grandeur arbitraire, c'est-à-dire l'ouverture sur un possible infini numérique dans le paysage, se tend, au travers de la vision, et se propage depuis l'horizon de tous les grands nombres.

Les différents niveaux de complexité, les différentes échelles, s'empilent selon des relations causales toujours à double sens : de l'évolution du grand groupe il est aussi possible d'arriver pas à pas, niveau après niveau à l'évolution de l'individu mouette dans son unicité. Le sens de la causalité ne semble finalement se décider qu'en fonction des contingences de la vision — de tel ou tel intérêt particulier. Tel ou tel enchaînement causal se décidera compte tenu de ses vertus explicatives : ce qui décide, c'est la cohérence du paysage, sa tenue, quels que soient les détours nécessaires.

Où les *puis* n'ont pas grand chose à faire avec la chronologie.

Ce pragmatisme de la décision n'est possible aussi librement, que parce qu'une boucle de l'individu mouette à l'individu mouette en passant par le grand groupe de toutes les mouettes sous-tend tout enchaînement — si l'on préfère, pour boucler la boucle, celle-ci peut aller du grand groupe au grand groupe en passant par l'individu mouette.

Pour que le paysage se tienne, le champ de vision en appelle à des causeries perpétuellement ouvertes sur l'irrésolution. Ces causeries s'occupent de mettre en réseau d'implications les différents niveaux de complexité de ce qui se passe dans le paysage (1-2-3-2-1-2-1-3-2-3-2-1-3-2-1- etc.).

On prend appui sur ce qui se compte pour causer.

Causer, c'est inventer des causes, des enchaînements de causes, des systèmes d'enchaînement de causes.

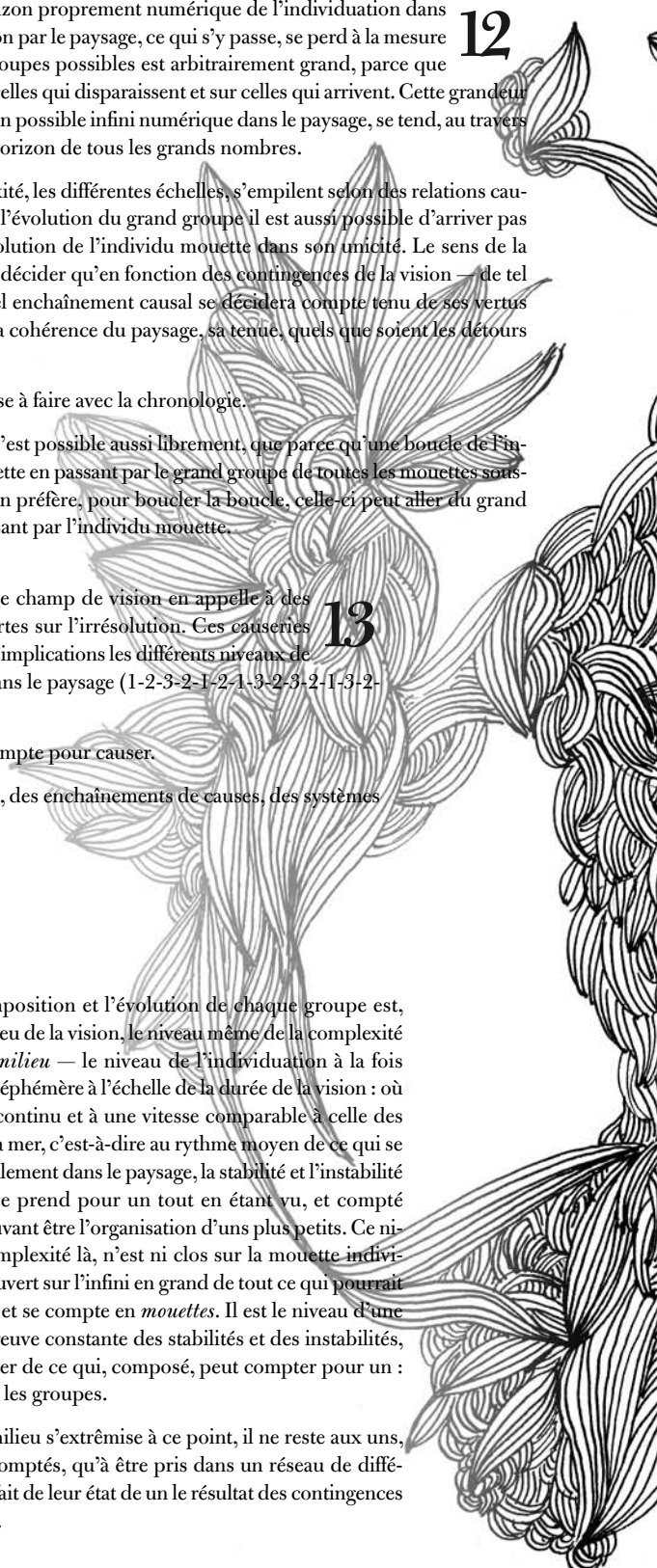
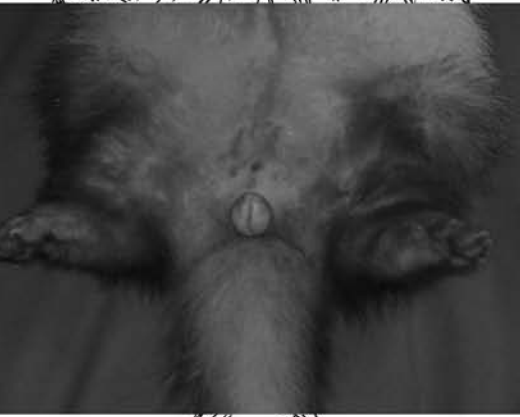
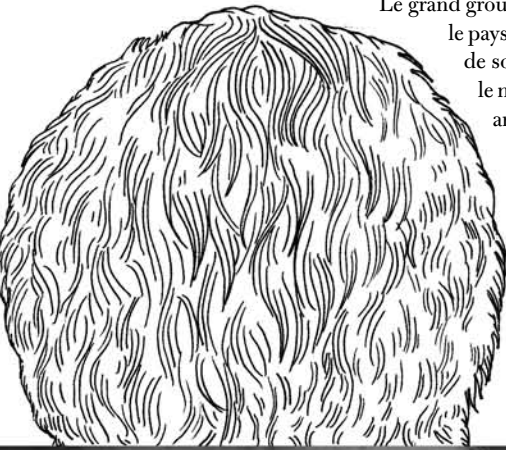
Des trois niveaux de complexité, celui s'ouvrant sur la grandeur arbitraire du groupe des groupes a un statut singulier : il comprend l'horizon infini de tout ce qui se compte et par là, il met sous tension les deux autres niveaux en les rapportant à l'aune de leur propre infini. En outre, s'ouvrant sur la possible invisibilité de certaines mouettes par exemple trop éloignées, il donne directement sur ce que les mouettes ne sont pas dans le paysage, en complexifiant ensemble l'espace qui, probablement, ne peut pas être compté pour un, et le grand groupe de toutes les mouettes.

De la singularité d'un des trois niveaux de complexité s'implique une singularité des deux autres :

- chaque mouette, dans son unicité, est une sorte de groupe clos, autrement dit, c'est apparemment le seul un à la fois indivisible et multiple. Le seul individu dont une multitude d'exemples joue dans le paysage. Plus précisément, chaque mouette est indivisible à l'échelle de la durée de la vision qui inversement semble coïncider avec la durée et l'ensemble des vitesses de chaque mouette : ce que *fait* une mouette semble entièrement visible.

14 - la composition et l'évolution de chaque groupe est, dans le jeu de la vision, le niveau même de la complexité — son *milieu* — le niveau de l'individuation à la fois continue et éphémère à l'échelle de la durée de la vision : où se joue en continu et à une vitesse comparable à celle des vagues de la mer, c'est-à-dire au rythme moyen de ce qui se passe visuellement dans le paysage, la stabilité et l'instabilité de ce qui se prend pour un tout en étant vu, et compté comme pouvant être l'organisation d'uns plus petits. Ce niveau de complexité là, n'est ni clos sur la mouette individuelle, ni ouvert sur l'infini en grand de tout ce qui pourrait se compter et se compte en *mouettes*. Il est le niveau d'une mise à l'épreuve constante des stabilités et des instabilités, en particulier de ce qui, composé, peut compter pour un : ce que sont les groupes.

Quand le milieu s'extrême à ce point, il ne reste aux uns, pour être comptés, qu'à être pris dans un réseau de différences qui fait de leur état de un le résultat des contingences du paysage.



15

« Les mouettes font les mouvements de la mer », la mer pourtant n'est pas les mouettes. La mer est déployée par les mouettes et persiste par elles. Continuellement la mer est tendue à l'endroit de ce qu'elle reçoit de chacun de ses trois plans d'accès aux mouettes — ou 6. Elle rend sienne ce qu'elle en reçoit en impliquant d'eux sa mouvance par le truchement de son opacité marine. Par ce qu'elle est en mesure de recevoir des mouettes, elle rend sienne leurs évolutions en se donnant un cours : la mouvance de la mer c'est les mouettes autrement, c'est leur formule maritime. Tout ce que la mer peut recevoir des mouettes arrive effectivement à la mer en tant que mesure continue de ce qu'elle est en mesure de recevoir d'elles. En retour, les mouettes en faisant la mer se mesurent à elle parce que tout ce que la mer mesure des mouettes leur est renvoyé comme évolution de leur propre milieu. Ce qu'elles font leur est renvoyé par le milieu avec le reste de ce qui leur arrive.

16

Que les mouettes fassent la mouvance de la mer implique que dans l'ensemble des mouettes se fraie un pli marin. Un pli qui en se dépliant, donne un cours à la mer : son mouvement, sa mouvance. À tout ce qui se passe en surface de la mer est systématiquement sous-jacent, ce qui est marin chez les mouettes. La mouvance de la mer donne ainsi un sens marin au monde des mouettes.

17

Sous

un autre jour, un jour plus abstrait, la mer telle qu'elle se voit est la partie visible de la mer patente, et le pli marin des mouettes est le mouvement latent de la surface de la mer (on dira par commodité « mer patente » d'une part, et « mer latente » ou « mouvements latents » d'autre part). Cette latence est faite de ce que la mer perçoit des mouettes, perceptions par le truchement desquelles se formule le mouvement patent plus ou moins à venir de la mer. Cette formulation recouvre le secret de l'influence des mouettes sur la mer, et les modalités réelles de cette influence : ce qui en les mouettes, est à la mesure de la mer. Que, selon sa mesure, la mer perçoive les mouettes, et que cette perception l'influence, implique une prise en charge de la mer par les mouettes. Ce qui en la mer est à la mesure des mouettes, le pli marin des mouettes, s'il est le filtrage proprement marin de ce qui se passe dans le monde des mouettes, revient aussi bien à une ouverture, la plus grande possible, de la mer sur les mouettes. Ainsi, le paysage est traversé par de grandes tensions, allant des mouettes à la mer et de la mer aux mouettes, autrement dit, de la mer patente à ses flux latents dans l'évolution de l'ensemble des mouettes. Dans la tension de la mer vers les mouettes travaille ce qui est marin chez les mouettes. Par ce travail les mouettes chargent la mer de leurs évolutions. Les mouvements latents de la mer font face à la mer patente, lui sont en regard. Les évolutions des mouettes construisent dans le paysage, une mise en regard de la mer avec elle-même, en dédoublant le temps et l'espace occupés par les mouettes et la mer. Elles chargent la mer d'un complexe de relations qui l'ouvre dans le temps sur ce qu'elle n'est jamais totalement au présent, une sorte de rétention de l'immédiat à venir. Ce retard de la mer patente sur la latence de ses flux dans le monde des mouettes, retard de la mer sur elle-même, écart du latent au patent — laps — oriente la tension de la mer selon le temps pris par l'influence des mouettes pour s'effectuer dans l'étendue matérielle de la mer. La tension de la mer vers les mouettes et le temps de l'influence sont une seule et même détermination de paysage. Par là, les mouettes donnent un sens à l'évolution de la mer, induisant cette évolution en suivant le temps pris par leur influence c'est-à-dire en le filant par la force de ce qui leur arrive. En retour, parmi le regard tendu des mouettes vers ce qui les entoure, ce qui leur arrive de la mer au travers de l'étendue induit probablement quelque chose chez les mouettes.

15

Si les mouettes font les mouvements de la mer, c'est que la mer est à leur mesure, c'est que la mer les mesure (pour en recevoir l'influence), c'est que selon sa mesure, selon son mode, la mer s'informe des mouettes. C'est aussi qu'une influence est toujours au moins une mesure.

Les mouettes se mesurent à ce qui les mesure en recevant, parmi tout ce qui leur arrive, ce qu'elles impliquent, autrement dit : ce qu'elles font (ou encore ce qui dépend d'elles). On pourrait dire : ce qu'elles ont impliqué, ce qu'elles ont fait, ou même ce qu'elles avaient fait ou ce qu'elles avaient impliqué ; tout dépend du laps de temps. C'est la concordance des temps dans le paysage, les retards, le temps que prennent les relations (causales surtout) pour se faire, le temps de l'influence, et ce que l'on peut en dire. Ce qui se mesure entre les mouettes et la mer a cours à plusieurs vitesses simultanément, et l'on pourrait effectivement dire que tous les temps du dire ne sont pas de trop à être requis dans la description de ce réseau d'influences : une multiplicité des temps, dans une concordance qui n'appartient qu'à ce réseau-là, pour *un* régime temporel, celui du paysage — celui que le paysage enveloppe de son unicité — celui de ce paysage.

Si la mer ne reçoit pas tout des mouettes, par contre, de ce qu'elle est en mesure de recevoir, elle reçoit toujours tout. Il n'y a pas de trou, d'absence ou de lacune dans la réception.

Il y a là, une mécanique d'ordre causal, mais comme projetée sur le plan abstrait de ce qui se compte, et de ce qui lie ce qui se compte, en soi-même, comme continuité.

16

En se dépliant le pli marin des mouettes donne un pli à la mer : *développé* pour *enveloppé*.

L'influence des mouettes sur la mer revient aux mouettes comme affection marine de leur monde : leur effectivité revient en affectivité.

17

Si les mouettes font les mouvements de la mer, c'est-à-dire si le sens de l'influence va des mouettes à la mer, c'est que la mer doit être en mesure de percevoir les mouettes, c'est qu'existe une mesure commune aux mouettes et à la mer.

Il y a un paradoxe de la mesure : ce qu'un x^a est en mesure de recevoir d'un x' est le tout de ce que cet x' peut recevoir c'est-à-dire, et à cet endroit le problème de la mesure rejoint le problème de toute totalité, à la fois un maximum et un minimum — un tout. Ce paradoxe se renforce, lorsque la mesure est aussi une mesure du temps et plus encore du temps en continu : il ne peut pas y avoir plus que du continu, et dans le cas de la mesure du temps, pas moins non plus. C'est ainsi que des trois niveaux de complexité qu'elle est en mesure de percevoir des mouettes, la mer perçoit tout, pas de choix, pas de tri, pas d'opacité de ces niveaux là pour la mer. Inversement, hors de ses trois niveaux, la mer ne perçoit rien d'autre des mouettes, ni même peut-être du reste.

Transparence de la mesure.

Ce que le chemin du cauchemar(1) n'a aucune raison de prendre fin
pour qu'on tu lis pourtant tu lui dis? Je lui dis et tous ses gestes
pourtant la tue le-tu ?
Une conférence de presse devait certainement mettre une fin
son embrun une n'en a pas appris d'autre prix et croit qu'il le sait.
Il saute, sous le nuage disparaît.

(1) dans deux est mis l'écheveau des marchandises vendeurs sont acheteurs de notre part ; ce ne peut être circulation la même valeur totale dans la grosse filière d'or on ne trouve qu'on se tourne se retourne comme on voudra

Nés descendons, le froid touche un peu plus le sol, et gèle les oiseaux en vol
des glaviots figés ils se cassent les guibolles en touchant les graviers
et qui sert le potage? Dépôts dans tous ses gestes (2)
Bien allons vers la fleur préférée des jardins
et sous la clôture il y a un passage vers la mort
il saute, et nous traversons ses pareilles

(2) après préliminaire le transport pour nous sur le théâtre de l'action, le marché des mètres de marchandises contre la Bible

ombrageux pareils ni plus ni moins la partie finie
avant d'avoir commencé et nous croyons être en train (3)
tous les pays comme des pétales
les habitants de construire une autre machine
pourraient pas lui dire mieux.

(3) première métaphore de la marchandise la valeur saute dans celui de l'or hors de son corps le saut périlleux

Que c'est en regardant profondément ces ensembles
une petite poche en cognée dansée dans l'année
et doit s'intéresser de la milice qui peut entrer en force dans le petit salon (4)
à s'agir mais on doit sauter
en haut la falaise est vide
pour nous voir disparaître sous le nuage

(4) de l'exploitation de la force du travail voilà que le professeur réclame de l'analyse nous est venu dans leur ethnie du capital avancé comme colonie dans la colonie

Un peu plus loin que ça, *sum* beaucoup les forces de l'objet
plus ou moins rococo en (c'est un métal informa
à un force des lignes émoulues leurs lignes comme sarments
lignes concentriques cessaient est comme ces séries d'eau (5)
qui est un fait -- respire) genre boit de l'eau où elle parvient
à inquiéter
elle saute, elle troue la mer c'est la feuille

(5) nous voici arrivés à un point délicat complètement mesuré par cinq heures confondues ; bien remplacer son salaire incorporé dans sa négation par les images joliment tirées des côtelettes de porc

même si rien une feuille de moins, ça suffit à organiser
un ensemble, un petit ensemble, une proposition : elle ouverte à des termes,
le retenu, la rangée, dedans dehors un peu moins de 85
peu moins que sa mère dépliée ou reliée dans les livres
un aperçu de la dévotion égalant aux deux vieilles
pensées sur une page d'Odyssée (6)
probablement en train de relire une plaisanterie hellénistique
n'est de la corriger et de voir est bien blanc
donner de l'austérité jusqu'au tronc

(6) n'étaient que des placards des productions se meut encore à défendre l'État de l'union sur le travail, dans le choix vrai qu'autrement que la corvée est ce qui sépare et exécute son entretien dans l'abandon

d'anniversaire donc ici, donc le livre, hoquets d'histoire et le machin repercé.

Un courrier reçu amorce une suite soutenue scellée
le neuf d'un siècle (7) que l'une des lectures des délits de
d'autres que moi que pas des pas à claquer dès
pas à cet qu'à collecte que
à la A là que d'à de de
que
saute ! J'ai si peur. Que je saute.

l'autre lecture délivrée qui finisse par un
tricoter par charpenter par mouler un monde
assez raté, confus ici un abat (8)
jour en peau humaine là des religieux déréglés et qui à brevet de somme réduisant à
chaque génération un peu plus année en haleine on ne finira rien, jamais le travail des
prédécesseurs rien qu'il laisse croire
qu'un travail et qu'on travaillait dans un but y vois-tu clair
quelle confiance désormais ignorant apparemment
de solution que des gones,
gourmets et artères et refermer le bocal.

Même ses associations, un à toutes les
structures des gominés, des sans tenter de fonder un club,
100 lieux pour nord de se recevoir mutuellement on finit bien pas rater à l'animal mon
chien a été égorgé par le chien jaune du voisin
tabacs se sont tous là est inlassablement derrière
son thé de la santé derrière comme un jouet malade (9)
il revient tant qu'il y aura d'autres bêtes mais ne se a la même
et a sauté dans la fosse à purin
derrière le chien des cercles merdeux moins l'infini dans la claire peinture chinoise
et la queue disparaît marron
ouaf = j'ai sauté par distraction (j'étais un homme)

sous ne serait-ce pas de son?
à l'abri nul
part, ce bras armé (10) sont elles qui demandaient
des femmes
de choix
dévouées, les berce un ami ce cauchemar n'a aucune
raison de prendre fin alors saute

(7)
(8) comparons maintenant, pour
les couvrir, les frais de guerre et le
culte des autres dépenses quelques
coups risquant le cours du temps -
des dignitaires - de l'armée - de
l'église - libre du vol libérateur alors
sautons

(9) il ne suffit pas le déluge. Sim-
plement désiré, non, mais déchi-
queter le quantum sans rechigner ;
n'en est un accueil le plus au-de-
hors, au passage la remise en sû-
reté après moi et le saut dans la
fosse fait la devise de tout capita-
lisme

(10) c'est dans le fond de la circula-
tion qu'on ne change ce conflit au
losange entre marchandises ne lors
de la région de l'or et de l'argent
font l'expression sociale

NOUVEAU

Il y avait de la bière pas chère par rapport aux gens qui étaient là, de quoi redire sans forcer, pourquoi pas se défendre gentil.

On préférerait quand Bob avait la vertu d'épouser la circonstance et tout en s'en détachant qui laisse un goût de diffraction toujours heureuse.

Ce faisant, on ne parlait pas seulement des belles chroniques, c'est ça qui est bien avec la bière comme ça, une portée plus générale sans aller chercher les trucs plus drôles de dire qu'ils nous regardent pas.

Monsieur Pad ne peut pas supporter que son rayonnement dépende du ton de la cannette, il n'y a meilleure loose que celle à lui en donner pour continuer l'écart, toute l'histoire de ce qu'il a dans le ventre. C'est à peu près pour ça qu'il se détend mieux quand tout le monde lui dit d'accélérer.

Bob n'en est jamais à se demander après son ventre, les journaux des salles d'attente n'étant pas des exemples. Et tout étant de plus en plus improbable, les circons-

tances maintenant la preuve que des choses incertaines peuvent suffire pour une philosophie de la joie avec des œuvres féériques étranges de temps en temps.

Dans la bière suivante, il faudrait revenir sur un sujet plus ciblé, se méfier des plans réguliers. Quand Bob veut s'écrouler, ses encourageurs arrivent à ne pas y croire, il faut entendre beaucoup de lâcheté, pactiser d'autant, aimer encore se relever chaque fois. Ce n'est pas pour rondeler avec ça, Pad fait beaucoup de constats.

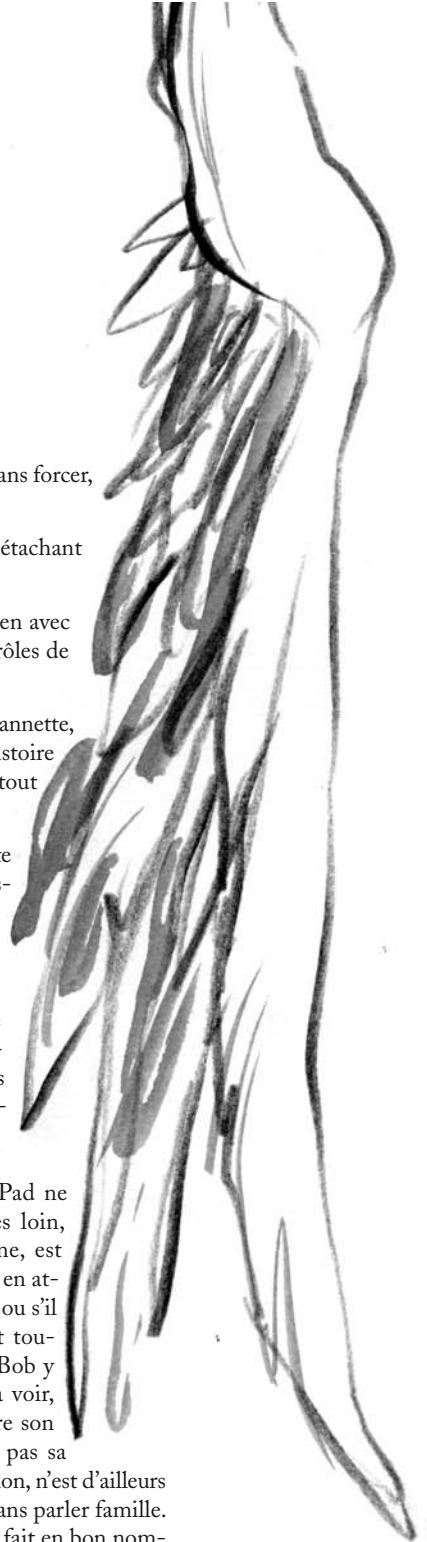
Pad a bien remarqué : il ne fait toujours que ça, si besoin sans la rage.


S'il est normalisé, c'est parce qu'il n'est pas Bob, il est celui qui passe.

Pad est directif pour qui l'écoute, sait où il va, respecte les codes.

Bob peut accumuler les éléments, peut ne pas être analytique. Il peut même associer des points hétérogènes et aller jusqu'à n'en tirer aucune espèce d'avantage.

Ce qu'on peut vouloir de Pad ne peut pas aller chercher très loin, n'est même pas le problème, est livré comme tel ce qu'il faut en attendre qui, si ce n'est que ça ou s'il faut revenir là-dessus, peut toujours passer après. Ce que Bob y peut n'a pas grand-chose à voir, n'est pas l'histoire de mettre son hygiène autre part, ne fait pas sa toilette en tant que superstition, n'est d'ailleurs pas le débat tant qu'on est sans parler famille. Et sans compter que Pad se fait en bon nombre, n'est jamais tout à fait à un près. Ses marges sont floues, ses notions sont nettes, surtout coffrées,





archivables assez cucul. Et ce qui ne l'empêche pas de se réclamer d'un certain point de vue ou en n'en disant rien justement.

L'antagonisme entre Bob et Pad est donc moins efficace et huilé qu'entre Laurel et Hardy, mais plus ravageur pourtant lubrifié que ne s'en bien entendu. C'est pas pour s'en sortir avec des nuances : quand il y a deux régimes de signes aussi distincts qu'il faut dire, tout autour, une horde de passeurs qui veulent se rustiquer pas douaniers n'empêche veulent faire

Alors que Pad traite les thèmes un par un. C'est pas pour faire dans l'ordre et peut même les sous-thèmes s'engager toujours une unité de temps. Selon certains chiffres, on peut toujours envoyer les bateaux comme si n'en comptait qu'à l'arrivée. Typiquement le genre de problème qui, selon les sociologues, peut avoir des répercussions encore plus difficiles à relever c'est-à-dire que Pad met les différentes couches de sociologues hors champ parce qu'il vaut mieux savoir insister dans l'idée qu'il peut y avoir qu'un seul chiffre à retenir avec la fierté de mieux vaut un seul que nébuleuse même para-so-

ciologique. Bob avec au moins deux sujets en même temps, ne pense pas plus qu'il ne dit. Alors qu'il est typique de Pad de n'en penser pas moins pour dire en fait qu'il pourrait en rajouter. Une forme de patience qu'on peut aimer plus générale. Pad a bien encore quelques vertus en réserve. Il est capable de passer à côté. Ce qui n'empêche pas qu'on peut en souffrir. Pad ne veut pas toujours s'imposer. On ne conteste plus beaucoup à Bob le fait qu'il souffre. Il n'a plus besoin de vouloir énormément pour être initiatique dans son genre. Celui qui n'a pas abandonné, qui est toujours là dans son genre. Alors que Bob pourrait bien abandonner, même si ce n'est pas le moment. Le rythme de s

payer pas au sens ancien mais quand même dans un sens beaucoup de bonnes intentions pour vouloir des passerelles chaque fois qu'on parle de rives différentes et garder une attention un peu vite et pas tarder à le regretter un canal entre les deux. L'intérêt d'avoir deux régimes de signes, c'est bien d'avoir encore plein de choses qui passent entre les deux et les vendeurs de passerelle toujours une contrainte pour la variété des bateaux pourtant un enjeu pas moins bonne intention que le métissage des rives dites-vous quoi que ça puisse vouloir faire. Mais à cause du caractère toujours très bruyant de l'aspect économique de la chose, Pad se ménageant de ces points de chute jamais exactement anodins et, pour ça, jamais tout à fait le problème de la pertinence par rapport au sujet.

saisons peut subir quelques modifications. Pad est lui-même en mesure d'être formel y compris sur des enjeux tellement colossaux. Quand Bob arrive à ce type de problèmes, c'est parce qu'il s'est aperçu que c'était très important :

« En réfléchissant l'autre jour,
– Vous avez réfléchi, l'autre jour ?! »

Mais c'est Bob qui ne dit jamais qu'il y a des catégories. Il aurait un côté Tournesol là-dessus. Il faut voir ça avec Rabu. Après, pour la narrativité différée en temps réel, par définition, il faudra repasser. Là où Pad ne peut pas plaisanter si c'est pour ne rien avoir à en retenir. C'est



pourquoi il est très entendu quand il est capable de fausse modestie et de reconnaître qu'on est très gentil de lui dire qu'il dit des choses très belles. Après, la question d'en faire son destin et de toujours chercher la joie. Voilà qui ne fait pas un thème, à moins que le rubriquage s'obsède des modalités du genre.

C'est sur le plan des choses très belles que, par nature, Bob ne peut pas la gravité suffisante aux souffrances telles que visées par Pad. Il se contente presque et, du coup, il faut se contenter vraiment, c'est-à-dire des affirmations qui sont à la fois surprenantes et décisives et décisives exactement à l'échelle de la surprise. C'est à la fois pas possible tellement c'est synthétique et, du coup, c'est décisif sans éclat. Pour Pad, un énoncé ne peut pas vibrer de lui-même. Bob ne sait pas quoi faire d'un monostiche, mais se pose la question et voit la bonne vieille espèce de certaine sobriété le déstabiliser. Ils ne décodent pas identiquement, il ne s'agit pas exactement de code au même sens du terme.

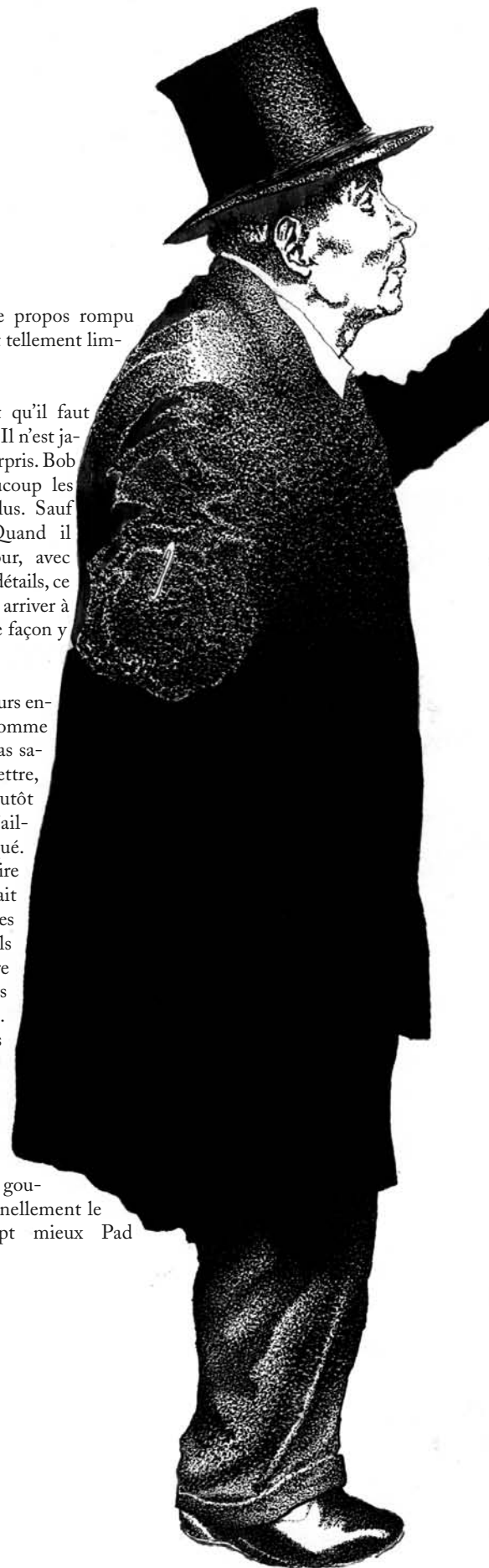
Pour faire synthétique, il faudra faire au plus neutre. Ce n'est pas spécialement l'affaire de Bob. Cela ne regarde pas tout à fait Pad. Des positions moins trempées, plus nuancées et, du coup, plus retirées. La probabilité du fait que cela tient de la différence diagnostiquée précédemment. C'est aussi qu'on doit bien imaginer que c'est plus que l'on croit qui ne doit pas être minoré non plus par ce qu'on en parle un peu vite.


Un genre de stiche neutre tellement perturbant, n'ayant pas de limite, sans contour, n'est pas archivable. L'un et l'autre ne choisissent pas le moment où ils interviennent. Le montage a le pouvoir d'égaliser les distances de chaque individu. Le souci d'objectivité est un autre débat, très daté si on veut aller par là. Il reste que ce qui est radical, pour Pad, c'est de la provocation qui est un point que l'on peut souligner et n'est jamais beaucoup plus. Et de l'autre côté, un mec qui change l'histoire. Cela peut toujours permettre des énoncés qui ouvrent le débat, quelque chose comme un art de la guerre en moins reliure jolie. Il faut alors tout redoubler théoriquement alors que la pratique était plus

autonome. Et le propos rompu dans un moment tellement limpide...

Pad dit souvent qu'il faut s'attendre à tout. Il n'est jamais vraiment surpris. Bob n'aime pas beaucoup les surprises non plus. Sauf avec l'alcool. Quand il parle sans détour, avec énormément de détails, ce n'est pas pour en arriver à juger ou de toute façon y revenir.

Si bien les meilleurs encouragements, comme on dit souvent pas savoir où les mettre, mais c'est plutôt après qu'on a d'ailleurs remarqué. C'est pas pour dire que le roman fait toujours les thèmes plus tisseux qu'ils ne sauraient être intéressants jusqu'à nous. Mais c'est pas non plus le fait que la philosophie n'y peut s'entendre utilement si bien le monde frénétise généralement et rationnellement le moindre concept mieux Pad quand fiction.





« *Faire de l'argent avec de l'argent n'est pas seulement contraire à la fécondité des espèces, c'est un objectif inconciliable avec la recherche du bien commun. Un monde de gagnants n'est pas conciliable avec la citoyenneté, et moins encore avec l'isonomia (l'égalité) et, bien entendu, la justice.* »

Serge Latouche, *Décoloniser l'imaginaire.*

La notion d'individu est instituante d'une politique de la société. L'individu et la société tiennent une même politique de la théorie dans laquelle les singularités sont non seulement incorporées, mais signifient le système auquel elles appartiennent. Cherchez l'opposition entre individu et société, apparaîtra le dualisme paradigmatique qui tient, historiquement, l'éthique dans le politique, le contrôle de la société comme pouvoir, l'abstraction de l'homme comme moyen de production.

L'individu est insignifiant en soi. Il n'a pas d'identité. Il n'est personne en particulier dans le regard du politique. Il signifie dans l'incorporation symbolique de la société et confirme l'inventaire de la puissance. L'individu n'est pas ce que nous cherchons. Car il lui manque le langage, il lui manque la vie, la force de l'histoire à transformer la société. Dans l'identité totalisante de l'ensemble des activités humaines, l'individu signifie la fermeture du sens de la société sur la singularité de son idée. Le totalitarisme est dans l'idée même qui institue la société comme identité signifiante de tous les individus.

La société ne supporte donc pas d'extériorité à sa pensée : elle est toute intérieure et, en cela, toute-puissance de la pensée. La société, auto-légitimée dans l'histoire de la raison libérale, déborde en tout sens l'éthique de sa situation critique en ignorant l'implication du sujet dans la transformation de sa pensée ; convaincue que son fonctionnement est la représentation d'un consensus autour du pouvoir. Bref, de quoi la société est-elle faite, si ce n'est du langage qui fait

le sens de sa réalité ? Du pouvoir qui nous conduit à sa conviction ? Le pouvoir nous a persuadé de la personnalité de l'inconscient face à la transparence du politique. L'inconscient du langage fait pourtant un point de contact décisif entre sujet et société.

La réalité des choses est bien plus vague qu'il n'y paraît ; d'où la force nécessaire de l'idéologie dans la fabrique des représentations. La société s'érige, certes, dans le contrôle des individus ; mais sa totalité s'arrête à l'indétermination du sujet, dans le pouvoir d'un sujet dévorant tous les autres sujets, dans l'inconscient du politique. La société passe pour la puissance du sujet. Sa domination n'est altérée radicale que dans une séparation magique qu'elle opère de l'éthique et du politique. Sans l'éthique, elle est irréelle d'un point de vue politique. Irréelle, parce que sans sujet faisant de chaque homme la question de sa propre réalisation politique.

Dans la logique de la société, l'individu tient la société ; il montre sa divisibilité. L'individu montre où l'homme s'estompé du politique dans la pensée du social, un nihilisme du sujet. C'est un universalisme de la pensée de la société comme englobant de la raison, la réduction de la société comme pluralité dans l'abstraction pratique de l'unité. Si l'on peut dire que le social est dans l'homme, individuellement – là où le sujet est lui à la fois individuel et collectif et donc capable d'agir sur le social pour d'autres sujets – alors il est pensable de contrôler l'homme de l'intérieur, d'élaborer dans l'ordre symbolique des conditions de contrôle et de pouvoir.

Nul besoin d'une police de la pensée, là où les gouvernements ont compris que l'expression critique individuelle ou collective faisait la caution démocratique du pouvoir. L'intériorisation du social, la pression extérieure que nous ressentons de l'intérieur, décrit précisément le phénomène d'*extranéation* qui fait contact. D'où la situation particulière

du sujet, à la fois comme mode de contrôle affectif des individus, et comme condition critique de la société.

Nous envisageons le langage comme un inconscient critique des représentations totalisantes de la pensée. Cette subversion de la société de contrôle que nous entendons par la critique vise la culture d'une extériorité interprétante de tous les phénomènes sociaux. Il s'agit de subvertir, en effet, l'espace total que constitue la cohérence sociale qui se dédouble dans le pouvoir, c'est-à-dire dans la recherche d'une légitimation de sa propre cohérence ; l'empire de son propre sujet. D'où le problème que constitue la recherche critique et la situation d'extériorité nécessaire à son activité. Dans la mesure où traditionnellement « l'hétérogénéité va de paire avec l'extériorité »¹ où « le dehors se trouve être le moyen véritable de connaître le dedans »² et que « partout nous remarquons l'importance du "sur-place", des critiques voilées à l'égard du va-et-vient, de l'extériorité. »³ Le sujet, en effet, n'est ni un dedans, ni un dehors, mais un processus signifiant traversant l'intériorité comme l'extériorité.


La « société-monde » ne laisse donc pas de place au sujet et à la condition critique des valeurs collectives elles-mêmes instituées dans le langage. La mondialisation a changé notre conception des rapports entre intériorité et extériorité. Elle constitue, en effet, « un phénomène total, qui concerne l'ensemble des dimensions de l'activité humaine ». L'ensemble des significances sociales sont liées à cet enjeu dogmatique de la pensée : « Les économistes ne parviennent pas à séparer la mondialisation comme fait isolé et comme « *fait social total* »⁴. Ensuite, il y a une corrélation certaine entre mondialisation, institutions capitalistes et croissance économique. » La transformation des rapports d'extériorité et d'intériorité induit la critique au cœur même du langage dans lequel s'organise l'établissement des normes et des valeurs. Le langage institue et subvertit en même temps. L'énonciation fait le double-fond critique de l'organisation et de l'ordre de la société dans le langage. Tout change dans le langage, rien ne reste

en l'état ; d'où l'inconnu qui est pour chacun du devenir et du sens. Déterritorialisation du rapport entre extériorité et intériorité, le langage qui fonde les significances sociales est aussi subversif de la société ; la subversion ouvre la société à l'infini du sens du sujet.

C'est la subversion d'une intériorité radicale qu'il nous faut mettre en évidence : celle de l'organisation symbolique qui constitue notre appréhension du monde, celle d'une signification institutionnelle qui ne laisse aucune place à la subjectivation dans le langage, et dont le langage serait le moyen essentiel de l'extériorité. Celle qui intègre la critique à son fonctionnement, comme simulacre de l'éthique, c'est-à-dire comme illusion de la parole du sujet dans l'invention de la valeur et des significations sociales.

En outre, dans le filtre de la représentation politique, rien n'intime un gouvernement à agir à l'écoute des manifestations critiques, pourvu qu'elles en restent au seuil de l'opinion, au désordre social ; c'est-à-dire à l'invalidation de l'action dans la théorie, telle que l'opinion fait le « bon sens promu théorie » (Adorno), telle qu'elle symbolise l'inconnu d'une signification de masse, un prélogique de la raison politique. Car l'opinion n'est pas encore logique mais manifestation du politique dans l'affect. D'où l'amour qui s'invite dans la conception du pouvoir comme représentation empathique du social et comme enjeu positif des valeurs qui font son unité, son identité homogène. Le gouvernement, en tant que pouvoir, signifie *de facto* la marginalisation de la critique du politique, le discontinu de la raison et du bien commun. Il méprise la critique, en l'assignant à l'insignifiance et à la ritournelle du discours négatif de l'action et de la raison politique. Un trouble du débat, face aux rangs d'une idéologie en ordre d'action.

Alors, à quoi bon la critique, si elle est bloquée dans l'expression même du sujet politique en dehors de l'action, c'est-à-dire sans vie dans la perspective d'une transformation politique ? Il y a nécessairement différentes valeurs du politique pour la pluralité démocratique : une division arbitraire du politique, entre l'exercice du pouvoir assimilé



au bien collectif. L'écoute du politique réduite à l'ordre du discours de la subordination de la parole individuelle à l'éthique sociale. Bref, l'asocialité de la parole critique est jugulée dans les strates de représentations qui la diffusent jusqu'à l'insignifiance.

LA DÉMOCRATIE DU LANGAGE

Le sujet n'est pas l'individu. Il suggère, au contraire d'une parcellisation du sens de la société, un rapport entier au social, une puissance de signification transformatrice des ensembles de la pensée. Il postule l'inconnu du connu et tient l'inconnaissable de la pensée, au sens de l'indétermination de sa valeur historique dans le langage ; dans le rapport au monde connu tel qu'il se révèle comme système du sujet. Le sujet signifie le monde dans le va-et-vient du langage entre l'individu et le collectif. Il n'est pas l'opérabilité d'un ordre donné du discours, d'un ordre extérieur au système de sa pensée. Simplement, il met la société à l'épreuve de la vie, comme une forme-sens critique des représentations données et des réifications totalisantes du sens.

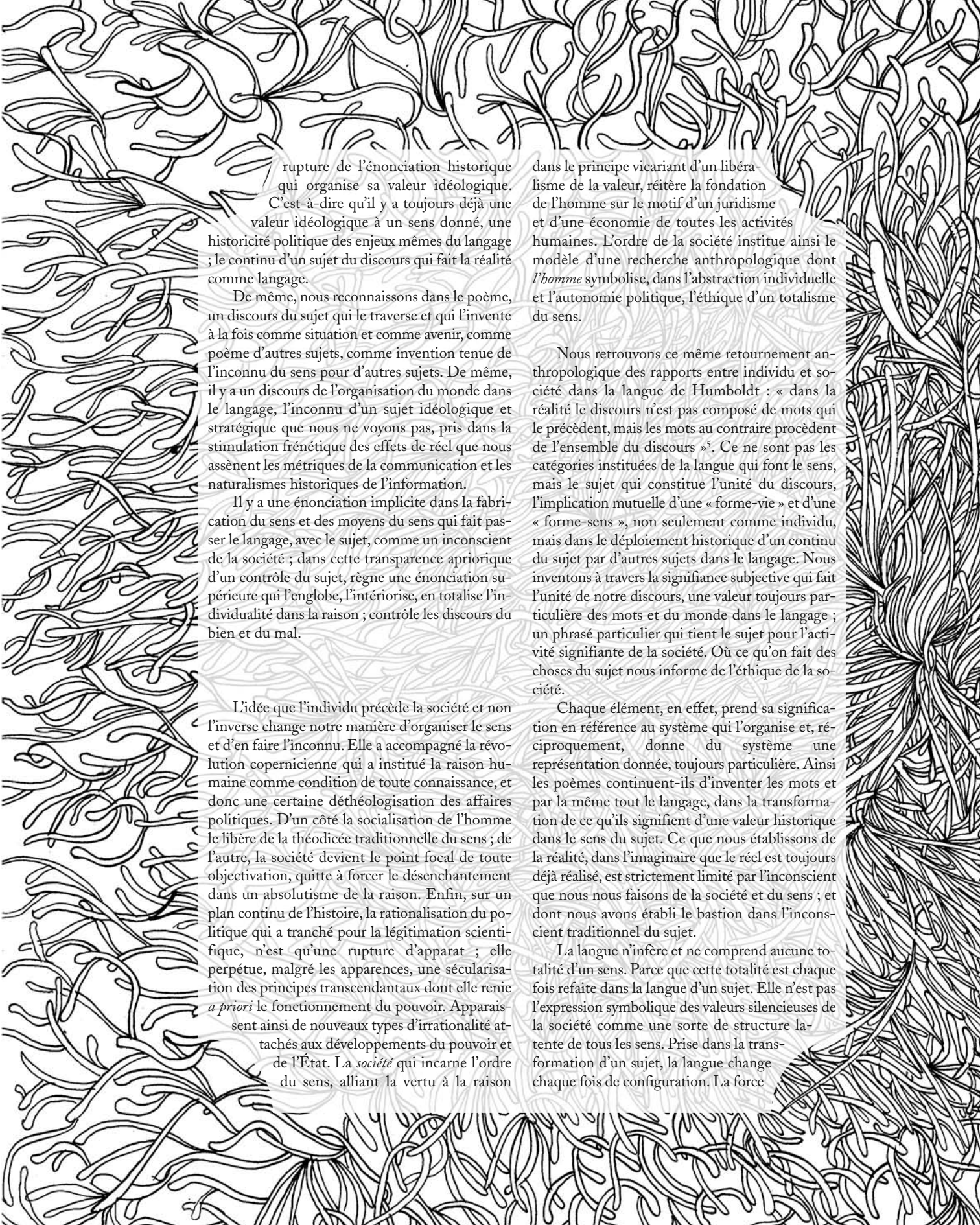
Parce qu'il tient le continu du sujet et de la société, le langage tient l'ordre dans la situation critique de son devenir, dans l'inachèvement de sa totalité, dans une démocratie qui lui est propre. D'où l'enjeu politique du langage détotalisant l'espace de toute autorité. Le langage, ni intérieur, ni extérieur traverse les limites du sujet, excède la société. Situation critique d'un monde à venir de la pensée, le langage n'est ni totalité, ni totalisation du sujet ou du social, mais inconnu d'un devenir du sens, étranger à l'intériorité radicale du sujet, à l'extériorité exclusive d'une seule réalité. Le langage fait de l'extériorité un avenir du sujet, l'ouverture de la société par la critique du sens qui fonde sa représentation historique. Le langage, à cet égard, fait et défait le système de l'invention de sa pensée dans les rapports mêmes du sujet et de la société. L'avenir toujours

incertain que constitue l'invention d'une signification du sujet dans les théories de la société montre donc l'inconnu qu'il y a dans la théorie politique. Une « théorie d'ensemble », qui n'est pas une théorie des ensembles, mais une théorie qui vise la précession de l'altérité dans la constitution de l'identité.

Dans le système du discours, le sujet bouleverse continuellement le sens de l'ensemble. Il est bien plus qu'une variable du sens collectif, puisqu'il infère lui-même la signification du collectif : dans l'expression de sa subjectivité, il se désindividue de la société et devient pleinement social ; pleinement asocial dans l'invention critique du sens de la société. La socialité du sujet est dans son devenir sens, dans l'historicité d'autres sujets qui font et défont sa pensée. Chaque prise de parole transforme la pensée de l'ensemble dans sa propre pensée. Car aucune unité ne signifie par elle-même ; c'est l'historicité des rapports entre système et unité qui fait sens. La valeur de la notion de « système » dans le langage s'applique donc à la société comme mode de signification et non comme structure d'emboîtement de la pensée. D'où le point de vue que nous soutenons que le langage interprète la société et non l'inverse.

Il y a bien sûr un sens partagé de la société, une intersubjectivité réticulaire de ses enjeux ; mais là encore ce n'est pas le symbolisme du sujet qui reproduit le sens du social, mais bien le sujet réel dans ce qu'il transforme des autres systèmes à partir du système du langage.

Noam Chomsky a montré clairement, dans la *fabrication du consentement démocratique*, combien la réalité politique et sociale était préformée dans le conditionnement d'une signification antériorisée – intériorisée – comme une évidence du langage pour le sujet. Les mots dénotent l'organisation du monde, alors même que leur institution est idéologique, c'est-à-dire produite dans l'arbitraire d'un discours qui les traverse. Le langage aurait cette virginité mythique qui le distingue de l'action et qui l'institue en



rupture de l'énonciation historique qui organise sa valeur idéologique. C'est-à-dire qu'il y a toujours déjà une valeur idéologique à un sens donné, une historicité politique des enjeux mêmes du langage ; le continu d'un sujet du discours qui fait la réalité comme langage.

De même, nous reconnaissons dans le poème, un discours du sujet qui le traverse et qui l'invente à la fois comme situation et comme avenir, comme poème d'autres sujets, comme invention tenue de l'inconnu du sens pour d'autres sujets. De même, il y a un discours de l'organisation du monde dans le langage, l'inconnu d'un sujet idéologique et stratégique que nous ne voyons pas, pris dans la stimulation frénetique des effets de réel que nous assèment les métriques de la communication et les naturalismes historiques de l'information.

Il y a une énonciation implicite dans la fabrication du sens et des moyens du sens qui fait passer le langage, avec le sujet, comme un inconscient de la société ; dans cette transparence apriorique d'un contrôle du sujet, règne une énonciation supérieure qui l'englobe, l'intériorise, en totalise l'individualité dans la raison ; contrôle les discours du bien et du mal.

L'idée que l'individu précède la société et non l'inverse change notre manière d'organiser le sens et d'en faire l'inconnu. Elle a accompagné la révolution copernicienne qui a institué la raison humaine comme condition de toute connaissance, et donc une certaine déthéologisation des affaires politiques. D'un côté la socialisation de l'homme le libère de la théodicée traditionnelle du sens ; de l'autre, la société devient le point focal de toute objectivation, quitte à forcer le désenchantement dans un absolutisme de la raison. Enfin, sur un plan continu de l'histoire, la rationalisation du politique qui a tranché pour la légitimation scientifique, n'est qu'une rupture d'apparat ; elle perpétue, malgré les apparences, une sécularisation des principes transcendants dont elle renie *a priori* le fonctionnement du pouvoir. Apparaissent ainsi de nouveaux types d'irrationalité attachés aux développements du pouvoir et


de l'État. La *société* qui incarne l'ordre du sens, alliant la vertu à la raison

dans le principe vicariant d'un libéralisme de la valeur, réitère la fondation de l'homme sur le motif d'un juridisme et d'une économie de toutes les activités humaines. L'ordre de la société institue ainsi le modèle d'une recherche anthropologique dont *l'homme* symbolise, dans l'abstraction individuelle et l'autonomie politique, l'éthique d'un totalisme du sens.

Nous retrouvons ce même retournement anthropologique des rapports entre individu et société dans la langue de Humboldt : « dans la réalité le discours n'est pas composé de mots qui le précédent, mais les mots au contraire précèdent de l'ensemble du discours »⁵. Ce ne sont pas les catégories instituées de la langue qui font le sens, mais le sujet qui constitue l'unité du discours, l'implication mutuelle d'une « forme-vie » et d'une « forme-sens », non seulement comme individu, mais dans le déploiement historique d'un continu du sujet par d'autres sujets dans le langage. Nous inventons à travers la signifiante subjective qui fait l'unité de notre discours, une valeur toujours particulière des mots et du monde dans le langage ; un phrasé particulier qui tient le sujet pour l'activité signifiante de la société. Où ce qu'on fait des choses du sujet nous informe de l'éthique de la société.

Chaque élément, en effet, prend sa signification en référence au système qui l'organise et, réciproquement, donne du système une représentation donnée, toujours particulière. Ainsi les poèmes continuent-ils d'inventer les mots et par la même tout le langage, dans la transformation de ce qu'ils signifient d'une valeur historique dans le sens du sujet. Ce que nous établissons de la réalité, dans l'imaginaire que le réel est toujours déjà réalisé, est strictement limité par l'inconscient que nous nous faisons de la société et du sens ; et dont nous avons établi le bastion dans l'inconscient traditionnel du sujet.

La langue n'infère et ne comprend aucune totalité d'un sens. Parce que cette totalité est chaque fois refaite dans la langue d'un sujet. Elle n'est pas l'expression symbolique des valeurs silencieuses de la société comme une sorte de structure latente de tous les sens. Prise dans la transformation d'un sujet, la langue change chaque fois de configuration. La force



signifiante de la langue n'est pas de reproduire la transcendance du monde sur le sujet mais de constituer l'inconnu anthropologique d'une historicité individuelle et collective.

La conscience du langage va rompre ainsi l'opposition psychologique entre une intériorité propre au sujet et une extériorité transcendante. Elle va faire grandir l'idée d'une singularité subjective de la pensée dans la conception d'un universalisme de la société et, réciproquement, transformer les modes de pouvoir dans la capacité de la société à intégrer le sujet politique au niveau symbolique. Se constitue, dans cet esprit, un continu politique inédit du sujet et de la société, l'esprit de la modernité dans le dédoublement entre légitimation du pouvoir et invention démocratique. Le langage va ainsi fonder l'épanouissement d'une conception historique du sujet et du social. C'est-à-dire que va se jouer la situation du sujet et de la société dans la situation même qui est faite au langage.

Nous devons à l'essor d'une réflexivité critique de la pensée dans le langage, de concevoir le monde comme une expérience historique, et non plus comme l'inspiration d'un sujet absolu. L'histoire n'est plus dictée dans le sens d'une parole justifiée par le divin, mais par l'État. Et comme l'État idéalement c'est le peuple, se constitue une histoire du peuple qui n'en est sans doute encore qu'à la recherche de ses moyens.

La démocratie va donc se jouer dans la reconceptualisation anthropologique du langage, c'est-à-dire dans les conditions qui organisent la société libérale comme fonctionnement symbolique. La reconnaissance d'une conception du langage organisatrice du politique est cruciale et prend une valeur théorique déterminante chez Humboldt ; puisqu'elle induit le langage pris dans l'ensemble de son activité, comme condition de la réalité. C'est-à-dire que le travail du langage dans un poème contribue au moins autant à la théorie du langage que son analyse logique. Le « sens du langage » comme le traduit Jürgen Trabant à partir du *Sprachsinn* de Humboldt fournit ainsi la condition même du « sens de la réalité » : « Humboldt met en parallèle le travail de l'historien et


celui du poète comme deux formes d'un travail créatif qui requiert de l'imagination » et qu'il « caractérise plus précisément comme le « sens de la réalité ». »⁶ La société prend son sens dans le langage, en effet, comme condition signifiante de l'ensemble des interactions et des activités humaines, économiques, éthiques et politiques ; historiquement, elle ne retient pas l'individu dans sa totalité mais comme *caractère* spécifique de l'activité du langage, d'un *ethos* au sens aristotélicien du terme⁷.

Ainsi, la démocratie se fait d'abord dans le langage, dans l'altérité interne qui fait sa valeur sociale. La société est dans le langage, avec l'invention du pouvoir, ses modes de conservations, ses dominations théoriques. À cet égard, la démocratie détermine la théorie de la société, la pensée de ce qu'elle signifie individuellement et collectivement par le sujet : par la place qui est faite à ce qu'il signifie ; par l'incidence qui est accordée à une poétique du discours dans une politique du langage. De même le totalitarisme commence avec ce qu'on fait du sujet dans le langage ; dès lors que le langage est renversée de ce qu'il signifie d'une forme-de-vie dans une forme de contrôle.

LE TOTALITARISME : INCONSCIENT THÉORIQUE DU POLITIQUE

Dans la division du travail théorique, le point de vue de la sociologie alimente la mise en évidence des normes et des représentations du discours de la société. Se dégage des qualités de son objet une contamination de sa vision théorique qui fera de la sociologie la représentation d'un holisme discursif, un totalisme théorique des autres discours : « Le concept de totalité n'est que la forme abstraite du concept de société »⁸ nous dit Durkheim dans *Les formes élémentaires de la vie religieuse*. La sociologie constituera, au titre du mime de son objet, le discours d'une totalisation symbolique dominante, un emboîtement logique de l'ensemble des discours qui font l'activité théorique, dans le discours scientifique du général.

C'est en référence à l'assimilation théorique de la société comme totalité interprétante de l'ensemble des faits sociaux que nous posons l'hypothèse




d'un rapport entre le totalisme de la pensée et le totalitarisme politique. La société, interprétée comme totalité symbolique pose le problème de la critique et du sujet, dans la liberté qu'ils incarnent de l'ouverture du sens à l'inconnu. La critique du totalisme social est en germe dans l'opposition des points de vue entre une conception signifiante du monde et le réalisme politique qui institue la domination de la société sur le sens. Manque à la pensée totalisante du social, le pouvoir concret de la critique à transformer sa pensée.

Dans son travail sur Karl Popper, Renée Bouveresse développe la critique de l'attitude théorique qui assimile la totalité à la société, en dehors de l'énonciation idéologique d'un sujet du pouvoir. « Le totalisme, dit-elle, est seulement quelqu'un qui n'a pas conscience du caractère sélectif de son intervention sur le réel, et qui agit donc de façon non critique. »⁹ Il justifie la réalité extérieurement au sujet. Le totalisme bloque l'expression de la critique dans l'intériorité du système des valeurs propres à la société politique. Il instrumentalise la critique dans son fonctionnement, au point d'en dissoudre la capacité d'action. Il rend difficile la critique comme éthique du politique, dans la séparation de l'éthique du politique. Un autre commentateur de Karl Popper souligne en référence à Marcuse, le lien théorique qui fait le continu entre totalisme et totalitarisme : « Parmi les critiques qui ont été adressées à Popper, peu ont insisté sur la relation qu'il établit entre le totalisme et le totalitarisme. Le premier est un présupposé méthodologique ; le second une attitude politique [...] "Popper établit donc une connexion entre le totalitarisme politique et le totalitarisme méthodologique : ce dernier constitue la justification logique et philosophique du premier" (Herbert Marcuse, *Studies in Critical Philosophy*, p. 193). La principale caractéristique commune au totalisme et au totalitarisme est sans doute l'absence de point de vue critique de la part de ceux qui les prônent. Cette attitude non critique est à l'origine de

l'élaboration des lois inexorables du développement historique, à partir desquelles on va pouvoir écrire l'histoire passée et présente de l'humanité, et prédire son avenir – comme si les actions et les pensées humaines étaient entièrement déterminées par une sorte de nécessité qui échapperait au contrôle des hommes. »¹⁰ Il y a un rapport continu entre la théorie et la politique dans le langage. Il y a un sujet qui fait le discours de toute situation sociale ou historique. Le pouvoir ne s'affranchit pas de l'invention de sa valeur dans le discours. La critique d'une conception englobante et totalisante de la société pose donc le problème de ses effets sur le sujet et sur la critique, le problème des rapports mutuels de l'éthique et du politique et, dans cette perspective, détermine un point de vue de ce que signifie la société et les conditions de son historicité. Le langage est radicalement social dans l'extériorité possible qu'il confère à la société. La totalité qui postule la théorie de la société comme unité transcendante du sens se répercute dans l'individualisation du sujet ; elle pose le problème de son ouverture et de son extériorité.

Cette conception de la société, prévalant dans la représentation de la culture politique, montre aussitôt la porosité de son éthique dans l'ordre appliqué à l'organisation du sens : dans l'objectif d'un rationalisme du sens, la linguistique fera son modèle politique du langage ; elle ira chercher le sens de la société à la source de ses possibilités de contrôle, dans la langue même. La linguistique naissante reconnaîtra très tôt le caractère social de la langue, sa capacité symbolique à définir mutuellement le sujet et la société et à fonder le sens, en occupant simultanément l'intériorité et l'extériorité du sujet ; par exemple en constituant pour la sociologie un « fait social total ». Bruno Karsenti montre le rôle prédominant que le langage occupe dans l'institution de la société comme « totalité unifiée » : « Au niveau même des manifestations individuelles et sans que la dimension particulière de celles-ci soit réduite, se



trouve impliquée la réalité sociale dans son ensemble, conçu à la fois et sans contradiction comme l'unité totalisatrice du groupe et l'infinité des relations intersubjectives. La totalisation du social procède donc d'une dynamique de symbolisation dont le modèle adéquat ne peut être fourni que par une science du langage. »¹¹ Autrement dit, le langage détermine l'activité symbolique du sujet dans la société ; le langage devient dans l'extension du sens qu'il organise, un mode de représentation générale et non une condition de la signifiante du sujet, dans ce qu'il rompt, justement d'une politique de la totalisation. Par le symbolique, la société occupe ainsi le sujet dans sa totalité signifiante.

C'est à cette circulation signifiante de la société *dans* le sujet que le langage constituera la recherche d'un inconscient, la recherche du langage du sujet comme inconnu. Le contrôle naît de ce nouvel ordre de la raison qui prend forme avec le développement des logiques symboliques, désormais aptes à traverser indifféremment intériorité ou extériorité. La société totalise l'ensemble des activités humaines dans l'ordre symbolique, elle aboutit à de nouvelles ambitions transcendantales pour le pouvoir.


L'autonomie du sujet, la liberté qui lui échoit de cette « grande transformation » n'a finalement de réalité que dans l'ordre de sa socialisation ; dans l'ordre d'une extériorité qui le transcende et qui fait sa raison. La société constitue symboliquement cette extériorité rationnelle de la liberté du sujet. À l'autre bout de cette extériorité, l'intériorité et l'inconscient du sujet ; où ce qui doit valoir ne prend son sens que dans la capacité à retrouver la valeur sociale du sens, à remettre du langage sur l'inconscient. Pas de symétrie. Dans son extériorité radicale, le social prend sa totalité dans l'inconscient ; c'est-à-dire dans le sujet même.

À cet égard, comme le suppose le transfert des qualités du sujet dans les structures symboliques de la société, les conditions spécifiques de signifiante et d'unification de son identité sont corollaires des ambitions totalisantes de sa valeur. La so-

ciété prend ainsi une valeur psychologique à travers le sujet. Elle devient, en quelque sorte, une personnalité symbolique, une identité collective. À cet effet, l'ordre symbolique institue la société sur les principes mêmes d'un devenir sujet dont elle fait à la fois la théorie et la pratique.

La société emprunte ainsi à la puissance du sujet. Comme le note François Fourquet, la société accentuée par l'économie libérale constitue d'une certaine manière un « quasi sujet tout-puissant »¹², une totalité signifiante de l'ensemble des sujets. Ce « quasi-sujet » permet d'imaginer une individualité spécifique de la société, une psyché constitutive de sa personnalité – « un ensemble collectif auquel un chef, une équipe dirigeante prêtent leur pensée, leur parole et leur volonté, donnant ainsi l'illusion d'une subjectivité de l'ensemble »¹³. Dans la perspective de son unité symbolique, la société requiert un ordre de son intériorité, un ordre des unités qui fondent sa représentation comme système ; un ordre du sujet fidèle à l'image que la société se fait de la réalité.

Fonctionnant dans l'objectif de sa propre survie, le principe de totalisation sociale prend une valeur narcissique dans le parallèle du sujet psychologique. La société est tournée vers sa propre reproduction. Elle tient son unité de l'individuation du sujet comme reproduction du fonctionnement social. Ainsi modelée sur le sujet comme mode de « totalisation narcissique », la société induit une psychologisation de la vie sociale, une profondeur quasi-ontologique de ses motivations. Elle définit l'individu comme production de sa propre unité ; « Le totalitarisme social aurait, donc, tendance à écraser l'unité narcissique. »¹⁴ C'est-à-dire à faire de son image la concentration de toutes les unités qui la représentent et donc la seule extériorité ; sachant, comme le suggère Jean Laplanche que « Le narcissisme, si l'on part de l'idée d'un rapport à l'image de soi, implique de plus une notion de totalisation, c'est-à-dire que le rapport à l'image de soi a pour effet de délimiter une certaine unité. »¹⁵ L'image de la société serait ainsi produite à l'image du sujet et réciproquement.



Le problème, soyons bien clairs, n'est pas dans l'unité que la société constitue, voire même dans la totalité symbolique qu'elle détermine des activités humaines. Le problème est dans la récupération historique de la totalité à des fins de pouvoir et de contrôle sur le sens et par là même sur les individus. L'inclusion du sujet dans la société est donc une forme de contrôle symbolique sur les individus par où se répercutent, notamment, les hiérarchies théoriques. Car le sujet avec le langage est irréductible au sens social qui fait sa théorie et sa pratique.

D'un point de vue épistémologique, l'image retrouvée du sujet dans la société sous-tend l'organisation hiérarchique entre sociologie et psychologie ; la discipline qui s'occupe de la société inclut dans sa logique la valeur du sujet. La réification du sujet dans l'extériorité sociale de l'individu, l'objectivation que la société fait au sujet constituent à ce titre une position idéologique et la condition d'une puissance de domination. Le sujet réduit à l'intériorité est discontinu de la société ; il n'a de réalité que comme activité symbolique, c'est-à-dire dans l'abstraction du corps signifiant qui en constitue la réalité totalisée : « La totalisation sépare l'entité narcissique de l'objet et a un effet de clôture. *Il serait ainsi possible de pointer un totalitarisme interne, inhérent, s'installant dans la psyché, et visant à la fois un contrôle du dedans et du dehors et qui dépend, dans une certaine mesure, de l'évolution de l'attitude de l'objet.* Ce moment qui doit marquer une première séparation/distinction d'avec l'objet, est une sorte d'assujettissement à la toute-puissance. »¹⁶ Nous pourrions en déduire, en référence aux expériences de conditionnement social du sujet, la perspective d'une forme totalitaire intrinsèque aux enjeux symboliques qui fondent les significances sociales et les modes de domination de la valeur, un « totalitarisme interne ». À cette effraction de l'extérieur dans l'intériorité du sujet correspond la forme d'une distorsion totalisante de la puissance de l'identité sociale dans celle individuelle. Le totalitarisme qui s'exprime dans la toute-puissance du sujet a pris la forme de la société de contrôle, dans l'omniprésence du symbolique désormais à tenir le sujet et non plus seulement l'individu physique : « *Le dirigeant totalitaire, être collectif sinon fragmenté, reste inaccessible et intouchable dans la réalité. Il serait comme la mère toute-puissante et terrifiante qui acquiert son unité interne en incluant dans son narcissisme l'image*

de son enfant. Pour rester dans les termes d'Orwell, il faudrait appeler ce meneur non pas Big Brother, mais Big Mother. *C'est la version de mère qui rend la totalisation interne de son enfant difficile, qui pousse vers la fragmentation.* L'équivalent social serait le narcissisme de la masse amorphe. »¹⁷ Autrement dit, la limite entre société et sujet est poreuse sur le plan symbolique. Comme nous y avons fait allusion ailleurs, nous passons d'une puissance de totalisation directe, objectivante du sujet en tant qu'extériorité radicale à une forme de totalisation symbolique du sujet, visant au contrôle de l'extériorité par l'intériorité du sujet. Le social, en ce sens, ne tient plus seulement sur un ensemble dénombrable d'individus, mais sur le lien affectif qui les unit et détermine leur relation empathique. Dans cet esprit, l'irrationnel du politique resurgit dans la hantise perpétuée du morcellement de sa valeur et de la désagrégation de sa puissance. Dans l'intériorité généralisée, cette forme totalitaire renvoie à une puissance individuelle symbolique, incarnant abstraitement tantôt « la société », tantôt « l'économique » ou « le capitalisme » comme une force agissante et contraignante du sujet, privé d'extériorité : « *le meneur typique du totalitarisme serait proche d'une imago de mère archaïque* »¹⁸ ; une mère tenant ses enfants dans l'intériorité totale de son amour, c'est-à-dire dans l'image de sa seule autorité symbolique.

La société doit donc trouver son extériorité ailleurs que dans les limites physiques des individus qu'elle contient. Le langage ouvre à cette perspective symbolique de nouvelles politiques du sens, de nouvelles distances pour la critique comme pour le sujet.

Cette circularité du sens donne l'image d'une société fermée, tient à la prégnance de l'image de la société, à sa totalité. Ainsi, là où le sujet habite la langue, il n'y a pas de sujet ou l'ombre de lui-même. Il n'y a pas de Lumières du langage. Que la société qui croit faire la lumière, et où la rhétorique de l'image n'a produit du sens que l'ombre de la langue. Du sujet, elle n'a que la *skiagraphie* : un sujet détaché du sens et que la société justifie à l'image de la raison.

La preuve est la place réservée aux œuvres d'art et au poème, à l'invention du sujet. Le poème comme expression d'un universalisme de l'intériorité y a perdu en même temps le langage et le sujet ; il s'explique. Son universalisme est dans l'interprétation philosophique de sa raison.



68

L'EXIL INTÉRIEUR

Il se dégage donc du totalisme social une sorte d'aptitude à l'aliénation structurée comme un langage. La société s'y confond dans une sorte d'individu total, omniscient, par l'extranéation qu'elle constitue en soi d'un ordre symbolique dans le sujet, par l'effacement des valeurs du sujet dans l'individu de la société. Le libéralisme de la raison qui a fondé l'avènement de la liberté dans la politique de la société, n'a jamais eu pour objectif premier de libérer l'homme concret mais plutôt de libérer un ordre de la valeur ; une conception sociale et non plus théologique qui fonde l'objectivité de la valeur et du partage des richesses dans l'économie. Conséquence qui nous conduit à observer, dans l'émergence d'un rationalisme démocratique, les conditions fondatrices de l'axiologie libérale : notamment, l'ajustement de l'économique et du politique, l'émancipation du sujet individuel dans la démocratisation du bien commun.

En guise d'utopie anthropologique, ce qu'il s'agit de libérer, pour le libéralisme, est une nouvelle « équité » de la valeur, une nouvelle distribution des biens et de la puissance. Fondé sur des critères « rationnels » et « objectifs », son réalisme n'aurait plus de sens, dans l'idéal d'un *actionnisme* radical, s'il devait être soumis à la critique. D'où la reproduction du pouvoir, non seulement dans le contrôle mais aussi dans le langage, dans la logique même de son ordre de la culture : « Le concept de liberté d'expression et même de liberté de l'esprit dans la société bourgeoise, le fondement de la critique de la culture, a sa propre dialectique. Car, en s'émancipant de la tutelle théologique et féodale, l'esprit est devenu, par la socialisation progressive de tous les rapports humains, la proie d'un contrôle anonyme par l'ordre établi, sans cesse renforcé, contrôle qui ne lui reste pas extérieur mais qui a envahi sa structure interne. Cet ordre pénètre l'esprit autonome, aussi inexorablement que les ordres hétéronomes qui jadis maîtrisaient l'esprit assujéti. L'esprit ne se contente pas de se soumettre au principe de la vénalité marchande et de reproduire ainsi les catégories socialement prédominantes. Il s'adapte objectivement à l'ordre établi, même lorsque subjectivement il ne se change pas en

marchandise. »¹⁹ Il y a donc une idéologie qui préside à l'organisation même de la raison et à l'élaboration d'un « mythe de l'intériorité » qui tient le sujet dans les conditions de sens, d'interprétation et de légitimation des échanges économique-politiques. L'économie tient l'avènement des conditions objectives de cette nouvelle équité politique. C'est dans cette perspective que pour les auteurs de *La dialectique de la raison*, la raison n'est pas seulement émancipatrice des univers transcendants théologiques ou politiques ; la raison recèle également une capacité de destruction du sujet à travers l'abstraction qui permet d'abord la libération de la société et de sa domination avant celle du sujet. À travers l'abstraction et la logique scientifique la raison est le point de passage de toute action et de tout sujet : « La Raison est totalitaire »²⁰ à cet égard, puisqu'elle occupe tout le champ symbolique de la pensée et du devenir ; « La Raison est la radicalisation de la terreur mythique. L'immanence pure du positivisme qui est son ultime produit, n'est rien d'autre que ce que l'on peut qualifier de tabou universel. Plus rien ne doit rester en dehors, car la simple idée du "dehors" est la source même de la terreur. »²¹ La raison est ce qui occupe exemplairement par la conscience le sujet de l'inconscient ; elle remplit le sujet de sa justification, de sa condition, de l'organisation du sens même de ce qu'il faut savoir. En constituant le modèle libéral démocratique de l'économie politique depuis la raison, la société fonde ainsi l'illusion d'une éthique auto-légitimée du pouvoir comme politique normative. Rien de ce qui est humain ne saurait désormais être extérieur à la mondialisation et à la totalisation sociale de la valeur.

L'enfermement que Soljenitsyne appelait *l'exil intérieur* a révélé l'intériorité comme un mode radical de contrôle politique : si le connu s'est mué en mode spéculatif de l'orgueil et de l'arrogance, ce n'est pas un accident des passions ou de la dérive des pulsions ; n'est-ce pas plutôt d'avoir enfermé le monde, d'avoir réduit l'inconnu à la maîtrise et à la volonté de puissance, d'avoir mondialisé l'inconscient par extranéation de l'intériorité en extériorité radicale ? Il y a dans la conception de la valeur qui organise le social, une manœuvre symbolique qui fait du sujet une

in-
térriorité culturelle à la société de
consommation, une volonté de
contrôle, une dictature du consentement.
La psychologisation de la société joue ici
le rôle du grand organisateur symbolique.

De même la psychanalyse a des effets sociaux qui lui échappent, nécessairement et théoriquement, une économie du sujet qu'elle n'a pas voulue, une culturalisation qui l'excède, une *mathèsis* qui l'encombre, une raison historique dont l'intempestif s'est accommodé de la logique de l'intériorité. Elle rate son objet et c'est peut-être l'éternité de sa théorie, de ce qu'elle fait et vit avec le sujet ; elle est dupe de son éthique. Elle a son propre inconscient. Elle n'imagine plus le sujet en dehors de sa propre histoire. Elle s'est installée dans la division sociale du savoir et de l'inconnu à connaître, de l'inconnu du pouvoir. Elle a sa routine dans les disciplines du savoir et de la domination ; sa discipline critique. Sa théorie colle étrangement à l'univers du pouvoir, bien qu'elle soutienne avec le sujet la condition même du point de vue critique de la société. Le ciel lui-même s'est intériorisé suivant en cela la rampe de la culpabilité et du désir.

L'économie politique mondialisée est désormais intérieure. Elle émet un super-sujet doté de super-pouvoir. Transnational et perlaborant les systèmes symboliques, son travail est

d'abord
l'indice d'une abstraction
de la valeur. La résolution de l'inconscient à l'échelle de la société-monde fait son modèle anthropologique, l'état de sa veille. La reconception des échanges économiques, dans la logique de l'intériorité, suppose des stratégies et des organisations symboliques que la théorie psychanalytique du sujet perfuse continuellement de sa situation d'analyse, de son invention théorique et pratique, de son exploitation de l'inconscient. Car la psychanalyse fait voir dans le langage l'inconnu d'un fonctionnement intérieur, l'intimité et le social dans un même inconscient. Le connu, c'est l'économique, il interprète et fait de la valeur une domestication du sujet. Si la psychanalyse a eu le mérite de mettre en évidence l'inconnu du sujet de la conscience, ses techniques ont été aussitôt réinvesties au bénéfice des formes de contrôles collectif du sujet. Entre libération et contrôle du sujet la psychanalyse nous assigne à la schizophrénie de sa situation politique : résister à l'homogénéité culturelle du monde néolibéral, tout en acceptant son incarnation symbolique comme primitif englobant de l'économie politique ; un grand inconnu transcendant par là même toutes les formes individualisées du sujet et auquel la théorie psychanalytique prête l'inconscient de sa domination dans les institutions du sens. L'épistémologie des sciences sociales est l'intelligence même de cet effet retard du

p o -
litique dans le théo-
rique : de la dévastation du
holisme sociologique au comporte-
mentalisme psychologique. La théorie
interdépendante de la pratique vit dans
l'économie politique des représentations.
La mondialisation n'est indemne d'au-
cun *a priori* totalitaire, ni d'aucune in-
térriorisation radicale du social ; aucun
transcendantalisme n'est justifié : ni celui
de l'inconscient, ni celui de la raison
quels qu'en soient les bonheurs promis
par l'éthique. L'inconnu du sujet précède
en effet toute puissance d'inconnu éco-
nomique ou politique.

Or au cœur des nouvelles écologies
de la rationalité, le sujet est perpétuelle-
ment transcendé par l'anticipation conti-
nue des valeurs collectives dans celles de
l'individu. La culture spéculative, atten-
tive aux vicissitudes de la productivité, en
manipule la donne par sa capacité à en
analyser le risque, à anticiper ses fluctua-
tions. L'anticipation fixée dans la valeur
symbolique, la psychologie boursière at-
tentive à l'intentionnalité et aux motiva-
tions profondes instaure la logique du
déséquilibre économique-politique néces-
saire au pouvoir, le miracle du marché
sur l'émancipation du sujet quelle que
soit sa volonté. L'analyse du marché colle
avec celle du sujet et disperse le sujet
dans la transparence de son propre fon-
ctionnement inconscient. Il y a là quelque
chose qui se noue et qui fait du sujet une
puissance étrangère à son propre in-
connu. La soumission du sujet aux im-
pératifs de l'*économie libidinale* en fait
l'inconscient.

La pauvreté est le goulag de
l'éthique libérale. Où situer la critique
dans l'absence d'extériorité ? S'il fait du
sujet, du poème, un inconscient intériorisé
à ses normes, le totalitarisme libéral non
pousse alors hors-la-loi. La guerre civile
commence dans le langage doit forme

s e s
résistances à coup d'art
et de poèmes et libérer ainsi de
l'inconnu pour chacun qui ne se ré-
duise pas à de l'économie politique.
Peut-être est-il temps, même, de crever
la poche qui nous retient. Oui, s'il faut
devenir un intellectuel du libéralisme,
commençons par en faire la théorie cri-
tique.

PENSER LA SOCIÉTÉ DEPUIS L'ANOMIE

En tant qu'il définit institutionnellement les relations entre les hommes, le *nomos* a une fonction englobante du sujet dans la société, à travers la raison. La loi s'applique à tous et encadre, de ce fait, toutes les activités humaines. Il justifie la situation englobante du social par rapport au sujet, dans le sens où « le lien social élémentaire n'est formé que lorsque les individus ont intériorisé mentalement un modèle de l'ordre social. »²² La loi constitue donc une opération symbolique forte de l'intériorisation de la société dans le sujet : elle situe à la fois l'intérieur et l'extérieur du sujet. Dans sa complexité, elle autorise aussi l'intériorité et l'extériorité au sujet.

Politique des hommes, le *nomos* a aussi un caractère factice, à la fois partial et anémique. C'est le point de vue déjà mis en avant par David Hume : la justice est un *artefact*. Se joue dans le rapport à l'institution de la loi, la croyance en sa valeur effective, la sacralisation de ses principes. Le sacré en naturalise le fondement social, et le caractère irréfragable du collectif sur l'individuel : « pour Durkheim le sacré est essentiellement un *artefact* social »²³ et, de ce fait, contribue à tenir dans la naturalisation de l'éthique, l'homogénéité institutionnelle de la société. Le sacré est l'adjuvant de la justice, ce qui fait passer la société pour une totalité vertueuse. Car sans le sacré,

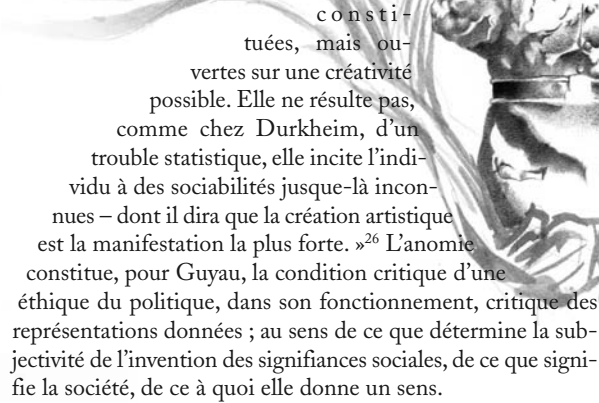
la justice montre son caractère factice et par-là même la fiction qui tient la société pour une condition homogène du sujet. La justice est elle-même discutée et discutable dans ses fondements et dans ses applications, invention historique, stratégie de pouvoir, conception du sujet. Sortir du naturalisme de la loi pour en reconnaître le caractère factice fait la situation critique de la société ; la possibilité d'avoir prise non seulement sur le politique mais sur l'éthique de son fonctionnement : « l'idée que la justice est une fiction socialement nécessaire est [...] le pendant de la conception durkheimienne du sacré. » Apparaît, dans cet espace, l'abîme qu'il pourrait y avoir dans le discontinu de l'éthique et du politique. Car d'un autre côté, « Nous ne pouvons admettre que nos principes juridiques dépendent d'un artifice. Une telle idée est immorale et menace notre système social tout entier avec ses valeurs et ses classifications. Car la justice est ce qui scelle la légitimité. »²⁵

L'extériorité sociale infère en ce sens une asocialité critique du sujet par rapport aux institutions du sens. Nous avons commencé à voir que la répartition de la réalité entre intériorité et extériorité était peu pertinente, dans la mesure où elle équipe toute position de la conscience au monde.

L'anomie n'est pas l'opposé au *nomos* mais en proroge le questionnement.

L'anomie, nous avons commencé à le voir, n'est pas la question exclusive d'une extériorité radicale aux normes et aux lois sociales. Elle traverse le *nomos* là où il semble indissociable du sacré. Dans l'éthique de la pratique de la justice, l'anomie est donc l'enjeu d'une théorie critique de la société ; elle n'est pas une déviance sociale, mais la remise en cause d'une « adhésion totale » aux conditions d'inventions du *nomos*. Comme Duvignaud définit l'anomie, elle n'est pas dans l'ordre des oppositions mécaniques à la loi, mais elle est ailleurs ; elle est autrement et tient la loi dans le mouvement historique et signifiant de ce qui la fait et la défait, dans la correction continue des rapports entre l'éthique et le politique, à l'inconnu social. La loi, en effet, tient aussi sa théorie de la critique.

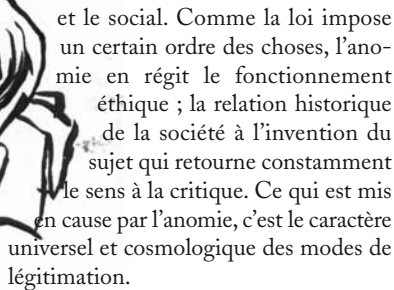
L'anomie prend avec Jean-Marie Guyau, la valeur critique de l'autonomie kantienne. Elle induit une perspective de la réalité fondée sur l'activité du sujet et non seulement sur la conduite de la raison. L'anomie, d'une certaine manière, défend le continu du sujet dans l'invention des valeurs instituées de la société : non plus dans la « division du travail social » et de la fragmentation individuelle de la raison, mais dans la capacité du sujet à penser la société dans son rapport entier : « L'anomie, pour Guyau, est créatrice de formes nouvelles de relations humaines, d'autonomie qui ne sont pas celles d'une référence à des normes



constituées, mais ouvertes sur une créativité possible. Elle ne résulte pas, comme chez Durkheim, d'un trouble statistique, elle incite l'individu à des sociabilités jusque-là inconnues – dont il dira que la création artistique est la manifestation la plus forte. »²⁶ L'anomie constitue, pour Guyau, la condition critique d'une éthique du politique, dans son fonctionnement, critique des représentations données ; au sens de ce que détermine la subjectivité de l'invention des significances sociales, de ce que signifie la société, de ce à quoi elle donne un sens.

Comme le montre la sociologie traditionnelle, « l'in-

dividu » est un produit de la société. C'est l'anonyme de la pensée, l'individu de la masse. Il ne pense pas la société mais il est pensé par elle. Il signifie la société dans sa théorie et son point de vue. Il reproduit la loi de la totalité divisée. Or chaque pensée tient du système qui en permet l'organisation du sens, dans son intériorité comme dans son extériorité, dans sa théorie et dans sa critique. Le sujet de la société, aussi sujet de son invention et de son sens, ne peut donc qu'avoir un point de vue lui-même constitué dans son entier, pour la pensée et en transformer la pensée. D'où la confrontation nécessaire à différents niveaux entre les normes individuelles et collectives, dans l'éthique des rapports entre le sujet



et le social. Comme la loi impose un certain ordre des choses, l'anomie en régit le fonctionnement éthique ; la relation historique de la société à l'invention du sujet qui retourne constamment le sens à la critique. Ce qui est mis en cause par l'anomie, c'est le caractère universel et cosmologique des modes de légitimation.

L'anomie n'est pas le désordre mais, de façon plus subtile, une réévaluation de l'ordre dans l'éthique du sujet et du langage. C'est la condition de ce qui met l'ordre à l'épreuve de son invention et de sa transformation dans le langage. La loi n'est pas un ordre unique et immuable reflétant l'harmonie universelle une comme vertu intrinsèque de la société. Une donnée de la vertu immédiate du social. Car comme la société, comme le langage, la loi elle-même est historique. Bien que sa valeur théorique soit générale, elle s'interprète dans des conditions toujours particulières, en référence à des situations précises. En ce sens la loi touche intimement au sujet, à ce qu'une société fait du sujet. Elle montre la conception du social du sujet.

Elle change avec la culture ; elle n'est pas forcément une progression, c'est-à-dire qu'elle ne possède pas son propre

sens, elle régresse aussi et ses fluctuations ne sont pas forcément ajustées à l'éthique. Sa valeur historique est sans cesse réévaluée : les aléas de sa pratique influent sur sa théorie et réciproquement sa théorie refait la situation du sujet par rapport à la société. Certes, la loi prend son origine dans l'illusion qu'il y aurait des valeurs universelles propres à la nature. Et dans sa forme négative, le sortir de la loi va à l'encontre de l'éthique. La situation critique faite à la société devient positivement signifiante dans l'invention même des lois qui déterminent la liberté du sujet, l'asocialité intrinsèque à son invention.

D'un point de vue éthique, l'anomie fait échec aux formes de totalisation sociale, aux images abstraites de sa théorie, à une *Gestalt* prédéterminée de sa représentation. C'est-à-dire que sortir de la loi non seulement est permis mais constitue une condition normale de l'invention de la pensée. L'invention de la loi passe par la tenue de sa pensée dans la critique, par la situation critique de la réalité dans le discours historique ; les rapports entre sujet et société sont à l'épreuve dans le langage. Le langage suppose cette utopie qui fait qu'à la fois, bien que nous soyons au monde, nous soyons constamment dans l'asocialité de notre rapport au monde.

L'anomie constitue une ouverture critique de la société à travers l'éthique. Et, comme Orwell y voyait une condition préalable à toute vie sociale, l'hypothèse d'une « société décente » [*common decency*] implique une politique du sujet comme condition effective d'une éthique d'ensemble. « Le souci de maintenir et d'universaliser cette *common decency* constituait, selon Orwell, l'une des ressources principales dont dispose encore le peuple d'en bas (comme le nommait déjà Jack London) pour avoir une chance d'abolir un jour les *privileges de classe* (terme qu'on croirait d'un autre temps, quand la chose qu'il désigne n'a sans doute jamais été si effective qu'à notre époque), et d'édifier une société d'individus libres et égaux, reposant autant qu'il est humainement possible sur le don, l'entraide et la civilité. »²⁷ Une société décente, c'est-à-dire une société pensée depuis l'éthique et constituant la critique du sujet continue de l'invention sociale du politique.

Par politique du sujet, j'entends ce qui fait la condition historique de chacun, c'est-à-dire le rapport critique de chacun à la société comme enjeu des transformations du politique par l'éthique. C'est un rapport de signification entre sujet et société. C'est-à-dire qu'il



im-
plique de penser
le politique dans le lan-
gage, avec les théories du lan-
gage ; de considérer le caractère du
peuple dans l'historicité d'une culture en
référence à l'éthique du sujet. Ainsi, chaque
homme et chaque femme sont également épris d'une
sagesse collective ; chacun constituant une condition
concrète et active de la pensée du politique, chacun dévelop-
pant, par la situation critique, minoritaire de son discours,
un « anarchisme positif » dont la valeur est commandée par
l'éthique du politique. Où les mêmes moyens sont donnés à
chacun d'être politique, c'est-à-dire de pouvoir être critique
des dogmatismes politiques là où ils sont une représentation
des dominations théoriques et pratiques.

Certes
la démocratie re-
quiert un seuil pratique
minimal qui la fonde en tant que
réalité. Cependant, elle n'est pas non
plus une conception donnée du politique ;
elle suppose aussi la recherche d'un avenir du
politique, une utopie du social avec le sujet. La démocra-
tie, c'est ce qu'on fait du sujet avec la critique, un inconnu
du sens et de l'histoire ; ce n'est pas la vérité déclarée dans
l'autonomie du sujet, une transcendance éthique ou politique,
mais l'invention élevée au niveau de l'anomie, c'est-à-dire au
niveau critique de la théorie et de la pratique :

« c'est l'absence de loi fixe, qu'on peut désigner sous le
terme d'anomie, pour l'opposer à l'autonomie des Kan-
tiens . [...] Kant a commencé en morale une révolution

quand il a voulu rendre la volonté
"autonome", au lieu de la faire s'in-
cliner devant une loi extérieure à elle
; mais il s'est arrêté à moitié chemin
: il a cru que la liberté individuelle de
l'agent moral pouvait se concilier
avec l'universalité de la loi, que cha-
cun devait se conformer à un même
type immuable, que le "règne" idéal
des libertés serait un gouvernement
régulier et méthodique. Mais, dans
le "règne des libertés", le bon vient de
ce que, précisément, il n'y a aucun
ordre imposé d'avance, aucun arran-
gement préconçu [...] La vraie "au-
tonomie" doit produire l'originalité
individuelle et non l'universelle uni-
formité. Si chacun se fait sa loi à lui-
même, pourquoi n'y aurait-il pas
plusieurs lois possibles...? »²⁸

L'anomie n'implique pas l'absence in-
trinsèque de loi en opposition à l'auto-
nomie, comme dans la tradition kantienne.
Pour Guyau, la société ne prend pas sa
valeur d'ensemble dans un ordre prééta-
bli des rapports entre sujets, mais suivant
ce qu'il en retourne de la société comme
éthique critique, c'est-à-dire comme po-
litique du sujet. La sociologie, dans son
ensemble, a préféré retenir la version
kantienne de l'écart par rapport à une
norme ; valorisant par là même la trans-


endance de la société comme englobant
de toutes les significations et de tous les
changements, interprétant de ce fait le
sujet dans un rapport normatif à la loi.
Ce qui a eu pour conséquence de faire de
l'individu la représentation sociale prin-
cipale du sujet. La reconceptualisation
positive de l'anomie est, en ce sens, un
enjeu tout aussi crucial que la réévalua-
tion de la notion de critique comme in-
vention historique et sociale.

Tout comme la pensée de la critique
est indissociable de l'invention théorique,
l'anomie participe de l'élaboration même
du rapport à la loi et ainsi de l'organisa-
tion des rapports entre sujet et société.
En d'autres termes, l'anomie n'est pas la
sortie des normes sociales mais la condi-
tion de reconfiguration historique du po-
litique par l'éthique, du social par le sujet
; l'activité de la critique transformante
des significations de la société. L'anomie,
comme la notion de critique, constitue
donc le « point culminant d'une reconfi-
guration globale de l'éthique »²⁹ la pensée
critique d'une théorie du sujet dont l'au-
tonomie n'est pas seulement de trouver
sa place sociale, de se développer selon
une conception intériorisée de la liberté,
mais d'avoir un impact sur l'organisation,
les fonctionnements et les significations
historiques et sociales. Le sujet implique
en ce sens l'invention même de la pensée

collective ou, en tout cas, la reconception
signifiante de ses modes de penser et de
rationalisation : avec la critique, « l'ano-
mie est une condition où il n'y a pas seu-
lement pluralité, mais aussi création de
valeur »³⁰. L'anomie critique de l'histo-
rique suppose l'invention de la société
avec le sujet, un sens profondément po-
litique du sujet.

Comme l'inconnu nous traverse tout
le temps, il y a continûment à renverser la
raison, à renouveler le langage de la cri-
tique. C'est ce que dicte la folie des « so-
ciétés cumulatives ». À situer, contre le
maintien de l'ordre agissant, une éthique
anarchiste de la pensée, une politique du
sujet critique des prêts-à-penser poli-
tiques de la société. À un certain point,
nous devons refuser l'assistance que nous
offrent les systèmes politiques pour faire
réapparaître de nouvelles solidarités
théoriques et pratiques, pour dégager de
l'illusion phénoménologique de la maî-
trise des événements, l'inconnu de la
pensée qui fait la relation entre les
hommes.

Nous apprenons de l'altérité la force
qui nous pousse à nous convaincre de
l'homogénéité du monde. Mais l'histoire
est fragile et se défait au moindre poème,
au moindre sujet qui conscient des ves-
tiges qui se dérobent reprend dans l'in-



connu l'équilibre de penser. Nous passons notre temps à nous convaincre que le monde est plein, saturé d'image et d'information, pour ne pas voir le vide qu'il y a dans les pointillés de l'histoire. Il y a un équilibre des illusions. Mais nous repassons sans cesse par l'inconnu pour penser. C'est la force de la théorie qui, à l'opposé de la raison scientifique, a besoin de la critique pour révéler l'inconnu de la pensée. La pensée est la matière même du vide ; le plein est illusion.

La théorie de ce qui fait le rapport de sujet à sujet suppose l'inconnu : un inconnu non seulement à chercher mais dont procède la pensée. Un inconnu d'ensemble, dans l'intimité de la transformation que le sujet fait au social : le sujet en utopie du social. On doit à Henri Meschonnic d'avoir exirpé l'utopie de l'idéalisme ; d'avoir transformé l'utopie du lieu dans le langage pour en faire l'origine de l'expérience du sujet. Critique, oui, mais positivement comme une condition théorique fait la recherche d'un sujet dans les discours. Connaître s'organise d'abord dans l'inconnu ; le connu lui-même est sans cesse pris dans la réenonciation de son présent dans le langage, renvoyé perpétuellement à l'inconnu. C'est non seulement le langage qui suscite l'inconnu du sens, mais la manière poétique qui intime le sujet avec le poème, fait la transcendance même des obsessions rationnelles qui fixent la théorie. Un poème, une œuvre d'art, la force de penser qui anime l'inconnu du sujet impliquent la théorie d'être critique du sens qui ordonne les conditions de leur invention.

Un poème ne comporte pas la biologie d'un corps quand reprend l'écriture de sa lecture par un autre sujet. La transformation du sujet dans le langage constitue une physique inédite du sujet dans et par le langage, une utopie de ses propres moyens de penser. Cette perspective déborde le cadre poétique qu'en donne Meschonnic et nous allons voir que dans la sociologie de Duvignaud, la poétique du théâtre qui fait l'inconnu artistique oriente également la théorie comme recherche : « Le théâtre tout entier est une utopie qui tente d'expérimenter le futur immédiat à travers des figures individualisées par leur projection vers l'avenir. C'est pour cela que, devant les très grandes œuvres dramatiques, nous éprouvons le pressentiment du monde qui se fait, et, pour tout dire, de l'histoire... »³¹ Certes chez Duvignaud la représentation est-elle encore trop sociologiquement représentative de l'inconnu qui destine les forces transformatrices

du poétique. Le théâtre en fait la métaphore totale. Et les processus représentatifs transcendent encore l'activité concrète d'une véritable physique du langage propre à agir sur les formes sociales. Nous sommes encore suivant sa perspective dans les jeux de spectres, dans ce qu'il appelle les « ombres collectives », dans un système *hypocrite* du sujet en tant qu'acteur social.

Encore, ça change tout le temps, parce que l'homme et la société changent continuellement avec le langage. C'est la situation critique qui fait ça : le social historique du sujet. On pourrait faire une historicité de la pensée depuis l'inconnu, une historicité de l'inconnu de la pensée. Comme les œuvres suscitent l'inconnu de leur signification dans le langage, l'inconnu fait l'histoire de la pensée. Il y a un inconnu dans l'art qui fait penser et qui change les manières de penser. Comme le situe Jean Duvignaud : « L'art n'est pas la réponse à une question, il formule une question pour une réponse qui n'existe pas encore. Et dont il n'est pas certain qu'elle existe jamais, puisque les directions que peuvent prendre la vie collective et les civilisations restent heureusement imprévisibles »³². Cette force de l'imprévisible tient à la fois au caractère transitoire du langage tel que le reconceptualise Humboldt, mais aussi au caractère irréversible que le sujet constitue d'une signification de la société. Ainsi au plus énigmatique de l'invention de la société avec l'art et la littérature, s'il finit par rester des poètes pour rappeler la société à sa situation critique. L'étonnant, sans doute, est que Duvignaud nous montre une théorie de la société où importe premièrement une poétique de l'inconnu.

Il faut repenser l'inconnu, voire même comprendre que nous pensons à partir de l'inconnu ; du moins du plus inconnu que les activités humaines et le langage nous permettent. D'où penser depuis l'invention artistique, depuis ce que fait un poème à la société. Nous sommes, avec cette problématique, au cœur de ce qui fait le connaître comme l'invention d'un fonctionnement et non comme du réel à formaliser.

L'inconnu est critique. Doublement, d'être critique et de faire la critique ; d'accepter d'être faible par altérité tout en forçant l'institution à l'éthique du politique, à sa situation critique. Le risque du sujet dans le langage fait la critique, historiquement et suivant le contexte qu'on lui fait. Rien à voir avec un *bougisme*, un dualisme moral ou une anti-morale. C'est une dialectique ouverte irrémédiablement à l'utopie de sa signification et des conditions de penser qui font cette signification. D'où les enjeux de l'anomie tels qu'ils met-

tent les modes de penser en situation critique.

Ni nominaliste, ni réaliste, la critique implique la dialectique ouverte du sens et de l'histoire, le point de vue d'un rapport qui se fait et se défait entre sujet et société. Point de vue qui se réinvente en réinventant son langage comme le rappelle Benveniste, point de vue qui dans l'éthique situe sa propre loi, où la pensée en tant qu'œuvre est sa propre invention. Cela importe pour ce qui suit et qui fait du provisoire le naturel de la pensée, contre la nature donnée des choses. « Tout homme invente sa langue et l'invente toute sa vie. Et tous les hommes inventent leur propre langue sur l'instant et d'une façon distinctive, et chaque fois d'une façon nouvelle. Dire bonjour tous les jours de sa vie à quelqu'un, c'est chaque fois une réinvention. A plus forte raison quand il s'agit de phrases, ce ne sont plus les éléments constitutifs qui comptent, c'est l'organisation d'ensemble complète, l'arrangement original, dont le modèle ne peut pas avoir été donné directement, donc que l'individu fabrique. Chaque locuteur fabrique sa langue. »³³ L'homme invente la langue dès qu'il parle. C'est-à-dire que la langue n'est pas seulement une structure sociale transcendante de la parole individuelle mais que le sujet en transforme les critères et l'historicité ; que le sujet est autant inventé par le langage qu'il en invente les conditions de pensée. Cette situation suppose la libération du rapport entre langue et parole autrement que dans l'ordre qu'il définit. Il y a à défaire l'ordre dans le langage tel qu'il distribue l'éthique et le politique entre sujet et société. Il y a à mettre en évidence un continu nécessaire du sujet et de la société dans le langage. La reconceptualisation du sujet avec le langage, l'activité de transformation que le sujet suppose de l'historique et du social, montre une convergence théorique avec l'anomie. En introduisant la condition historique dans la théorie du langage, l'implication solidaire du sujet et de la société dans l'invention des significations, une situation critique semble constituer les conditions mêmes de la pensée théorique telle que l'anomie positive permet d'en faire la recherche. Avec Benveniste, la situation d'énonciation semble poser le problème de cette réinvention continue de la valeur et montrer l'activité de l'anomie dans les rapports réciproques du sujet et de la société dans le langage. Autrement dit, il y a une situation de la critique qui est indissociable de la théorie et qui constitue l'activité même de la signification que nous accordons aux choses. Les faits sociaux sont en reconception continue du langage. La critique consiste dans la possibilité d'inventer pour un sujet les conditions mêmes de la théorie. D'où l'enjeu

de l'éthique dans la pensée théorique, la situation stratégique que la théorie constitue des rapports entre éthique et politique, dans le langage qui fait la pratique. La critique, la situation critique dit Meschonnic, est intrinsèque à la recherche théorique. Elle est l'éthique dans la théorie. « La conscience créatrice [...] est toujours *polémique* : elle incarne toujours un combat, un déchirement entre les normes et les formes diverses de l'éretisme ; elle s'exalte au mouvement continu de transformation des structures sociales. »³⁴

Duvignaud met en valeur la conscience critique qui fait de l'anomie, une condition spécifique et positive de l'invention théorique. Penser implique, dans sa logique, de sortir de l'établissement du *nomos* dans la perspective d'en recréer les conditions nouvelles. Il souligne dans le rapport qu'il éclaire entre art et société, la perspective créatrice. Il fait de la critique une question morale, une morale de la théorie, une éthique de la société dans le langage. L'anomie qui situe l'utopie des valeurs sociales dans le langage en fait le continu éthique. D'une autre manière, c'est ce que fait le poème chez Meschonnic ; l'inconnu tel qu'il apparaît avec Duvignaud en est une perspective. C'est l'implication du *nomos* qui semble tenir le social du langage au sujet comme si l'extériorité était impossible à la création historique ou encore à la production des valeurs.

Une société dont les règles seraient fondées en nature dans le droit est en effet incapable de voir dans l'anomie autre chose qu'une transgression.

Sur le modèle critique et théorique d'un dérèglement nécessaire des sens institués, l'anomie engage un processus positif d'invention historique de la société. L'anomie, comme la critique, suppose une situation d'invention historique dont le sens ne serait pas institué par avance. Et de même que la critique a pu être opposée négativement à l'art, l'anomie a pris une valeur essentiellement négative dans les représentations transcendantales qui ont fait de la société, l'interprétant de toutes les activités humaines. La conception de l'anomie ne se résume pas historiquement à une sortie des processus d'agrégation sociale : « Dans son acception historique, l'anomie a généralement revêtu une valeur négative, mais il existe une autre tradition historique qui la considère sous un angle positif. [...] Les textes sur l'anomie portent les traces de ces deux perspectives. Platon, Philon d'Alexandrie, et Emile Durkheim, parmi d'autres, ont parlé de l'anomie d'un point de vue transcendantal. Les sophistes, Thomas Hobbes, et Jean-Marie Guyau en ont parlé à partir d'une éthique fondée sur l'indi-

vidu. »³⁵ La notion d'anomie, dans la tradition critique que lui confère Jean-Marie Guyau, constitue un point de vue convergent de l'éthique et de la poétique dans la transformation du politique. C'est un enjeu à la fois théorique et pratique, la condition même d'une dialectique ouverte du sujet et de la société, de l'éthique et du politique. « Guyau utilise le concept d'anomie pour élaborer une théorie éthique. Pour lui le caractère de plus en plus individuel de la morale et des normes morales constitue une conséquence nécessaire de la révolution positiviste et du déclin de la religion traditionnelle dans la société moderne. »³⁶

Avec l'anomie se pose le problème de ce qui fait les transformations sociales, de quelle manière, par la situation de la critique, il est possible de recomposer la pensée, non comme étant, mais comme transformation de la pensée.

Il y aurait un mouvement anomique signifié et signifiant de toutes les activités humaines, au sens du dérèglement que constitue le sujet pour la société, au sens de la situation critique qu'il constitue de la société. Est anomique ce qui fait la situation critique des représentations données selon la dialectique négative qui déconstruit l'institution de la société à partir du langage. L'anomie est dans le

langage, le transitoire de la pensée. Le sujet comme intempestif de la pensée est anomique : c'est-à-dire qu'il caractérise la pensée dans la temporalité de ce qui fait sa transformation. L'anomie n'est pas qu'une autre manière de signifier une éthique de l'ordre et de l'autonomie du sens. Elle n'implique pas, supposée dans la tradition d'un ordre de la raison, un écart aux normes collectives, une extériorité sociale ou un désordre. Là encore l'anomie est ce qu'on en fait et pas seulement le constat d'un schéma qui serait hors-la-loi. L'anomie induit qu'il y a un sujet à la pensée, quelle que soit l'éten due politique ou historique de son institution.

À l'image des totalitarismes, les dogmatismes politiques rationalisent la liberté. La raison tient le poème dans ces bords : abandonnez la partie, la partie est finie. Rendez-vous au pragmatisme de la conscience, au bricolage de ses illusions, au pouvoir magique d'effacement de l'inconnu. Le monde des réponses efface l'inconnu, disperse le sujet dans l'inconscient, donne le sentiment rassasié du monde, nous délivre du mal. Avec la théorie change aussi l'inconnu ; les lignes critiques entre raison et poème, dans le langage, disloquent la raison historique de ses certitudes.

Notes

1/ François Dagognet, *Philosophie du transfert*, Michalon, 2006, p. 13.

2/ *Ibid.*, p. 26.

3/ Pascal Lamy, « L'autre mondialisation ? Quelle autre mondialisation ? » dans *Quelle « autre mondialisation » ?*, dans la revue du MAUSS, n° 20, Paris, La Découverte, 2002, p. 115.

4/ Daniel Cohen, « La mondialisation contribue-t-elle positivement à la croissance mondiale », dans la revue du MAUSS, n°20, *op. cit.*, p. 120.

5/ Wilhelm von Humboldt, dans Henri Meschonnic, *La pensée dans la langue : Humboldt et après*, Saint-Denis, PUV, 1995, p. 19.

6/ Jürgen Trabant, *Humboldt ou le sens du langage*, Liège, Mardaga, 1992, p. 169-170.

7/ « Le sujet de l'éthique, c'est l'homme (*anthrōpos*) qualifié (*poios tis*) dans l'ordre du caractère (*ēthos*) et qui dans sa conduite, se propose d'atteindre une fin (*telos*) qui est de l'ordre de l'action (*praxis*). » Cette note est extrapolée de la *Poétique* d'Aristote, du chapitre 6 précisément, dans lequel Aristote établit que « c'est l'histoire qui est la représentation de l'action (j'appelle ici "histoire" le système des faits) [...] l'agencement des faits en système [...] C'est d'après leur caractère que les hommes ont telle ou telle qualité, mais d'après leurs actions qu'ils sont heureux ou l'inverse. [...] c'est au travers de leurs actions que se dessinent leurs caractères. »

8/ Émile Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse* (1912), Paris, PUF, 1985, p. 630.

9/ Renée Bouveresse, *Karl Popper ou le rationalisme critique*, Paris, Vrin, 1998, p. 144.

10/ Jacques C. Ruelland, *De l'épistémologie à la politique, la philosophie de l'histoire de Karl Popper*, PUF, 1991, pp. 180-181.

11/ Bruno Karsenti, *Marcel Mauss, le fait social total*, Paris, PUF, 1994, pp. 87-88.

12/ François Fourquet, « Une société mondiale ? », *op. cit.*, revue du MAUSS, n° 20, p. 222 sq.

13/ *Ibid.*, p. 222.

14/ Radu Clit, *Cadre totalitaire et fonctionnement narcissique – effets psychiques collectifs et individuels du pouvoir d'état communiste est-européen*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 218.

15/ Jean Laplanche, *Problématiques II Castration-symbolisation*, Paris, PUF, 1980, p. 62.

16/ Radu Clit, *op. cit.*, p. 221.17/ *Ibid.*, p. 226.

18/ *Ibid.*, p. 222.

19/ Theodor W. Adorno, *Prisme, critique de la culture et société*, Paris, Payot, 1986 (1955), p. 9.

20/ MAX HORKHEIMER, THEODOR W. ADORNO, *LA DIALECTIQUE DE LA RAISON*, TEL, GALLIMARD, 1974, p. 24.

Christian Godin critique fermement ce point de vue au nom d'une distinction radicale de la totalité et du totalitarisme : « Dans leur *Dialectique de la raison*, Th. Adorno et M. Horkheimer laissent tomber ce verdict inouï : "La Raison est totalitaire". Certes cette Raison est affublée d'une majuscule inquiétante – c'est une raison hypostasiée, c'est aussi la violence du système broyeur de singularités comme elle peut apparaître dans la raison d'Etat et l'arraisonnement. Peu de thèses philosophiques dans le siècle écoulé ont eu autant d'influence et commis autant de dégâts. Dans l'arsenal critique qui démolissait les Lumières, la "raison totalitaire" était une arme de destruction massive. Comme si Auschwitz représentait le triomphe de Kant et de Descartes ! comme si le caractère systématique d'un délire suffisait à le transformer en entreprise rationnelle et raisonnable ! De la raison totalitaire, on était passé au totalitarisme rationnel. Deux

contresens en un : sur la totalité et la raison. » (*Totalité*, vol. 2, Seyssel, Champ Vallon, 1998, p. 189-190.)

21/ *Ibid.*, p. 33.

22/ Mary Douglas, *Comment pensent les institutions, suivi de La connaissance de soi et Il n'y a pas de don gratuit*, Paris, La Découverte/MAUSS, 1999, p. 65.

23/ *Ibid.*, p. 129.

24/ *Ibidem.*

25/ *Ibidem.*

26/ Jean DuVignaud, *Hérésie et subversion*, Paris, Anthropos, 1973, p. 74-75.

27/ Jean-Claude Michéa, *Impasse Adam Smith. Brèves remarques sur l'impossibilité de dépasser le capitalisme sur sa gauche*, Castelnau-le-lez, Climats, 2002, p. 54.

28/ Jean-Marie Guyau, *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, Droz, p. 146-147.

29/ Annamaria Contini, Plus que la vie. L'esthétique sociologique de Guyau » in « Jean-Marie Guyau : philosophe de la vie », *Corpus, revue de philosophie*, n° 46, Paris X, 204, p. 73.

30/ *Ibid.*, p. 86.

31/ Jean DuVignaud, *Sociologie des ombres collectives*, Paris, PUF, 1965, p. 558.

32/ *Ibid.*, p. 558.

33/ Émile Benveniste, « Structuralisme et linguistique (entretien avec Pierre Daix) », *Problèmes de linguistique générale II*, TEL, Gallimard, 1974, p. 18.

34/ Jean DuVignaud, *Sociologie des ombres collectives*, Paris, PUF, 1965, p. 179.

35/ Marco Orru, *L'anomie, histoire et sens d'un concept*, L'Harmattan, 1998, pp. 12-14.

36/ Jean DuVignaud, *Hérésie et subversion, op. cit.*, p. 152.



ATIN SEUL DEPUIS QUEL RIEN ?

Matin depuis longtemps sans réveil ni sommeil ni nuit : rien. Matin dans lequel il se tient ce matin là comme chaque matin comme un seul matin qui sans fin. Encore le même soleil en sa même position – basse – sur l'horizon, juste en face de lui là où lui se tient avec ses yeux qui fixent le soleil et n'en bougent pas. Ses yeux dans le soleil du matin qui se lève et jamais il ne les déplace. Et ne fait rien d'autre et non plus jamais que le regarder, en face, le soleil. Rien.

Depuis quel rien ? Depuis quel rien incertain. Depuis tous ceux là et d'autres qui se tiennent près peut-être de prochains riens pour aller plus loin. Nous verrons ?

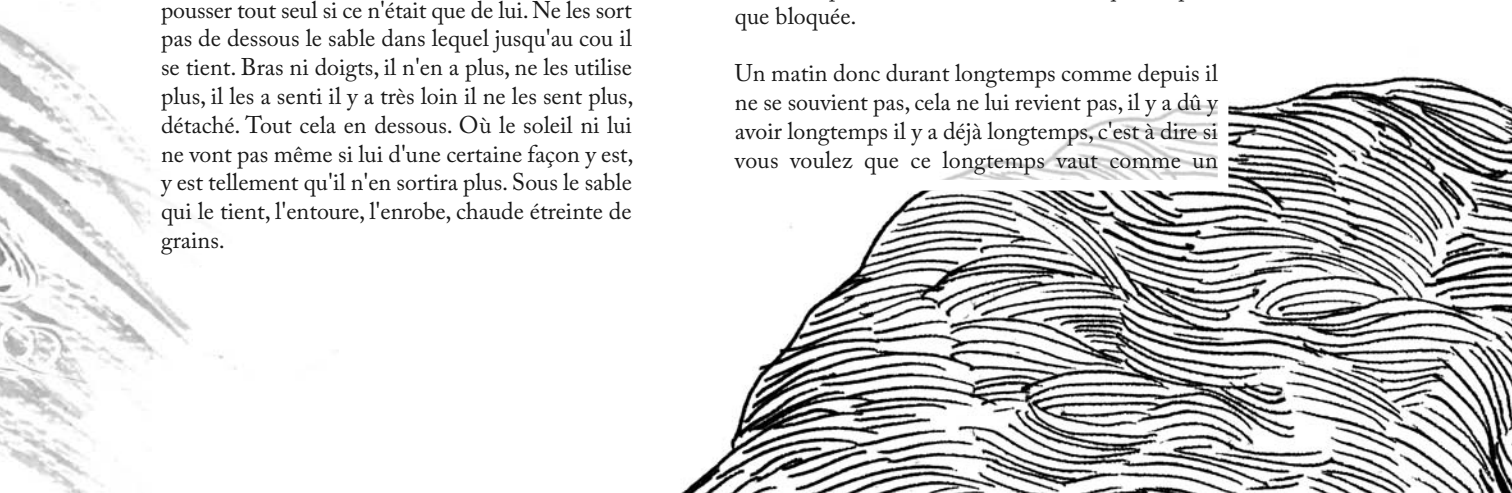
Main dans la main, yeux dans les yeux avec le soleil sans bras, ni lui non plus. Ni les siens car les siens de bras enfouis. Collés le long de son buste. Ne les bouge pas, jamais ne les bouge plus, il pourraient pousser tout seul si ce n'était que de lui. Ne les sort pas de dessous le sable dans lequel jusqu'au cou il se tient. Bras ni doigts, il n'en a plus, ne les utilise plus, il les a senti il y a très loin il ne les sent plus, détaché. Tout cela en dessous. Où le soleil ni lui ne vont pas même si lui d'une certaine façon y est, y est tellement qu'il n'en sortira plus. Sous le sable qui le tient, l'entoure, l'enrobe, chaude étreinte de grains.

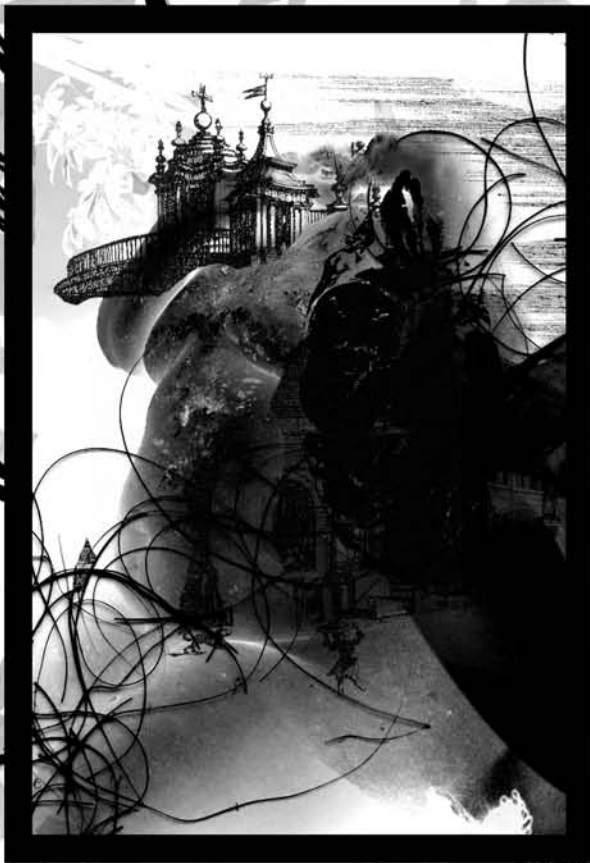
Depuis le soleil la lumière part et vient dans ses yeux, se propulse dirait-on comme un fait exprès et arrive jusque ses yeux, toujours seulement jusqu'à ses yeux. Des fils sans fin de la lumière qui se poussent jusque toucher ses yeux et entrer dedans, ce sont de si nombreux fils. Il cille et il pleure tout le temps sur ses joues sa bouche et son cou il y a ces larmes en quoi ses yeux transforment les fils et tout en bas du haut de son buste aussi comme une zone plus sombre dans le sable, au dessus du niveau du sol, là, une zone sombre très légèrement rafraîchie par l'humidité.

Stop. Un stop. Le premier. Cela ne bouge pas, n'a pas bougé depuis déjà, mais tout de même un stop, rien que le temps qu'une larme ne tombe pas, c'est rien, c'est rien que le soleil. Suspension infime au sein de l'immobile le plus défini, rechercher du non-mouvement là où rien ne bouge, en ajouter, descente en profondeur dans la durée bloquée et plus que bloquée.

Un matin donc durant longtemps comme depuis il ne se souvient pas, cela ne lui revient pas, il y a dû y avoir longtemps il y a déjà longtemps, c'est à dire si vous voulez que ce longtemps vaut comme un

75





longtemps lui aussi à l'intérieur d'un autre. Matin durant longtemps, sans doute. Matin pas depuis toujours, qui aurait eu un commencement, et qui désormais s'étirera à l'infini pour rester le même matin qu'il est déjà. Vertige d'identité. Stable jusqu'au figement, établi jusqu'à l'éternité. Un seul matin depuis longtemps.

Longtemps. Ce temps là pris et enterré avec lui et comme ses bras que lui arrive-t-il au temps si on ne l'agite pas et n'a plus le moindre moyen de l'agiter ?

Le moindre geste de l'oeil ce serait pour ciller mais son oeil abattu baissé levé jamais ne cillant plus. Regard fixe en face sur le jour qui se lève, n'en peut plus de ne pas finir de se lever à cet instant de ce matin qui toujours. D'un soleil pas trop bas mais acide comme à son réveil, son réveil à lui : le soleil. Qui dure et prenant appui sur le peu de vagues courtes réverbéré par en dessous jusque lui en éclats

aussi durs par dessus sur le ciel bleu vide lisse sans nuages. Ce seraient des cailloux volants que l'effet pas tellement différent mais au moins ces rayons de lumière n'engendrent nulle ombre, ils glissent, ne perturbent rien. Ce serait des cailloux qu'il risquerait de mourir ou de saigner, du soleil ne se produit rien si ce n'est ses larmes, et même, s'évaporent, il n'en restera rien de ce que ses yeux engendrent : face au soleil.

La lumière du matin de tout côté glisse et rebondit jusqu'à lui planté là soumis au seul fait de la regarder de son oeil seul visé dans lequel la lumière se glisse pour lui et lui seulement en lui tirant des larmes qui de la même façon diffractent la même lumière toujours et la font glisser jusqu'en dessous des paupières qu'il referme parfois sans les soustraire alors à un orage rouge au moins qui palpète en dessous (comme si une chambre noire lubrifiée aux larmes s'était substituée à sa tête).

Il peut tourner son cou mais il ne le fait pas ne le fait jamais pas plus que de baisser les yeux pour les protéger au plus près du sable accumulé contre le haut de son buste mais au lieu il reste regardant fixement le Rond devant lui et autour du Rond s'emplantant les rayons et l'ensemble suspendu devant son front ne le fait jamais comme de dormir, il ne dort pas, jamais.

Seul.

Seul le palmier quelques pas sur sa gauche qui ne fait pas d'ombre, jamais d'ombre, lui tient compagnie, mais lui aussi se tient au soleil d'en dessous qui se lève et pareil reste immuable sans jamais grossir ni se décatir ni quoi que ce soit depuis si longtemps qu'il ne le regarde même plus jamais.

Il possède pourtant il devrait en posséder une ombre.

Infini soleil levé face auquel la bouche contenue dans sa tête posée sur le sable pas plus haut dépassant qu'à hauteur de haut du buste parle :



“Il faudrait attendre.

On me dit qu'il faudrait attendre et cela encore pas question je n'attendrai plus jamais une fois ceci terminé plus jamais allez vous faire voir votre attente pas question d'attendre un moment de plus que tout ce que j'ai déjà attendu et où cela me mènera ? Encore bien loin, bien loin, oui, aussi loin que.

Avant, je fermais les yeux. Poutres des sourcils descendues voilant l'horizon au lieu où je le vise pour dormir pour essayer de dormir un instant le temps de ne plus voir le bleu abject de la mer et le sable à périr d'ennui comme toujours le sable près des mers bleues qui ne nous lâchent pas et ces vaguelettes et leur bordure d'écume tou-

jours allant s'écraser là où les vaguelettes, quelle bêtise, dans leur précipitation toujours pareille.

Moi non plus je ne dors pas je ne dors jamais au point même que semblant faire semblant de dormir je suis encore tout à fait éveillé cela ne change rien. Yeux ouverts ou fermés rien. Ils nous ont bien menti ceux qui nous menaçaient philosophiquement de ne faire que cela dormir rêver et mourir peut-être moi à l'inverse c'est trop de réalité que fait le sable sous mes yeux et dans mes yeux comme nous tous eh oui peut-être.

Avec le temps que mes paupières levées me réservent à cette fin je veille. Travaillant à concentrer l'ennui et avec lui l'attente. Bras croisés. Tous les deux bras croisés. Les paumes des mains vers le haut, les muscles de la force saillants tout comme moi un peu moins sur le sable. De cela le souvenir, pas vu mes mains depuis quand ? Encore des mains ? Si elles étaient parties elles seraient parties je n'en veux plus rien faire. Les mains ! Les yeux ouverts eux bien ouverts. Jamais de mouches pour les recouvrir y apportant le noir qui serait le cousin du sommeil. De petits oeufs d'une vie dedans l'oeil, n'y en a nul. Ni sommeil ni mouches les bras croisés l'attente encore j'attends.

En même temps planté dans ce décor, planté comme un poireau, je crois, moins de vert que lui qui sait et mes jambes elles aussi petites racines radicelles ridicules.

Une alliée ! destin juste tragique pour un





autodidacte, si peu, si peu. Un gros bulbe qui ne croît ni ne se desséché cela doit faire dans les combien ? Et qu'on me parle de patience. Ah ! Ça !

Lorsque je fixe lentement devant moi à perte d'attention et de volonté l'aile droite de mon nez, elle prend une place considérable dans mon champ de vision mais la droite seulement avec ce qui me semble d'abord une saleté mais propre un friselis de poils courts duveteux à la surface comme de la plume puis la peau et des trous dedans des espèces de trous incertains comme le relief à la surface de mon être ou ces trous par lesquels l'âme respire à travers le derme pourtant étanche.

L'âme. Ah, Ah, Ah, comme je l'ai amenée celle là l'âme. Cet au centre du poireau. Ce creux qu'on n'aimerait pas y trouver. L'âme ! On s'amuse tout de même quelques fois sur cette plage, moi et le palmier.

Trop de soleil uniquement pour avoir chaud et rien ne se produit d'autre sur ma peau rouge que du rouge encore qui s'en soucierait qui a encore regardé ma peau pour la dernière fois en me faisant remarquer soit sa couleur

soit sa douceur personne et tout le monde s'en fout d'ailleurs tout le monde ce serait beaucoup dire je n'ai pas vu quoi que ce soit depuis un bout de temps ni sur le sable ni dans l'eau ni n'allez pas croire encore moins dans le ciel ce qui serait la pire des choses que des oiseaux en cet endroit.

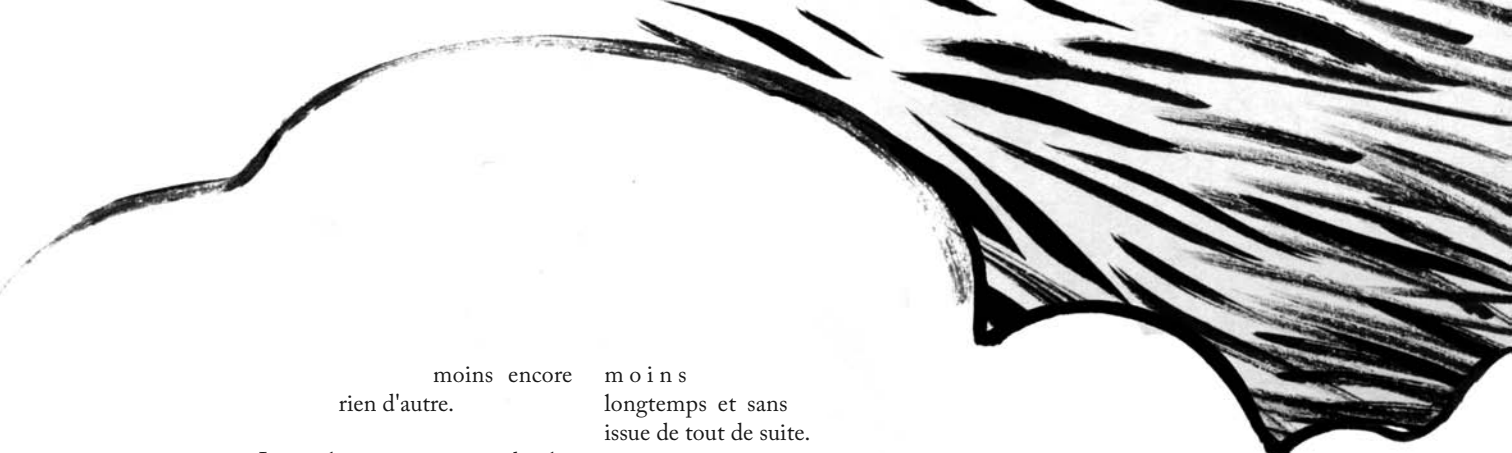
Je ne prends pas de hâle juste du rouge ou je n'en sais guère plus. Il est vrai que je ne me suis pas regardé dans un miroir depuis un moment, la belle chose que ce serait pourtant, je crois.

Un peu moins de soleil je ne dirais pas non, mais cela ne se peut. Soleil il y a c'est lui, c'est le soleil, il ne bouge pas.

Mes yeux carbonisés je ne m'y fie pas du tout plus qu'à autre chose moins qu'à rien mais ce que cette plage est moche et dire que j'appartenais à cette catégorie d'abrutis toujours à rêver de soleil et à se préparer avec recueillement à cet enfer où du moins il ne cesse de faire beau ce qui ne m'est d'aucun secours pour tromper mon attente ni aujourd'hui ni demain je le sais bien depuis hier et avant hier et l'avant hier d'aujourd'hui comme celui de demain qui n'est pas encore venu comme avant hier même s'il est déjà pass

Compter occupe et fait tout de même une distraction s'il est vrai que parfois je m'ennuie lorsque je n'attends pas mais le plus souvent il faut le dire franchement j'attends et cela m'ennuie encore plus que l'ennui tout court je crois que rien n'est plus jamais aussi terrible ici qu'attendre que ce soit demain ou hier ou encore un autre jour auquel je n'ai pas donné de nom car ces trois là si j'y ajoute aujourd'hui et leurs variantes j'en ai bien assez pour tenir dans la durée.

Planté là et encore de mon propre chef d'où cet énervement je crois bien l'avoir tout à l'heure crié. Tellement longtemps que j'attends et me prépare sans fin pour ce qui doit venir et que je ne fais que prévenir par mon attente en le strangulant du regard vide que je porte pour vérifier que ça a tout lieu de se produire devant mes yeux et qu'il arrive enfin quelque chose si bien que ça n'arrive jamais et



moins encore
rien d'autre.

Le seul moment où se dérobe l'anticipation dégueulasse horrible de tout le temps c'est sous les coups, lorsque je pense aux coups. Ils ont une vertu dans l'attente qui n'est pas celle de l'ennui ou de cette visée vide. Être frappé ne me comble pas, je n'en suis pas à ce point de ma conversion, mais c'est distrayant. Et puis il n'arrive non plus jamais rien d'aussi excitant ici. Sous les coups frappés par la pensée des coups au moins je ne pense plus à l'avenir ni plus à rien ce qui veut dire à rien de cet avenir qui ne manque jamais de m'envahir à plein temps de jour comme de nuit et forme mon unique horizon trop net et vide.

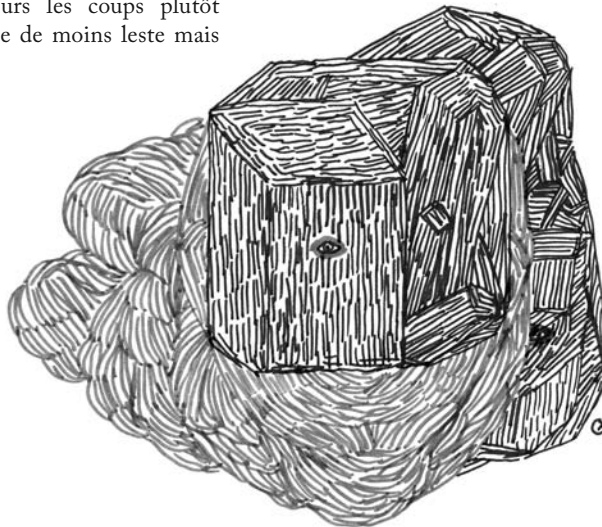
Alors qu'on me frappe si possible très fort et me voilà bien dans le présent même si hélas les coups font mal mais ici uniquement par la pensée ou par un souvenir exorbitant je vais y revenir.

Il faut choisir ce à quoi on pense et je choisis toujours les coups plutôt qu'autre chose de moins leste mais qui me dure

moins
longtemps et sans
issue de tout de suite.

Le soulagement c'est ce qui s'accompagne de la menace de mourir mais jamais vraiment aujourd'hui car on ne me frappe plus que très rarement presque jamais je crois depuis la mort de mon père et même lui bien longtemps avant il n'osait plus me toucher alors que moi non plus je n'osais pas encore le toucher même quand il a été très vieux à faire sous lui.


Une fois mort tout de même j'y suis allé très franchement sur sa carcasse à coups de pied lui écrasant aussi le nez ce dont je rêvais depuis assez longtemps mais sans en apprécier le bruit autant que je me l'étais promis ce que c'est que de l'éducation qui nous reste alors que tout ce qui la fondait en est en propre passé sauf sûrement l'habitude qu'on en a pris d'être dressé.



Ma
mère ? peut être
mais alors il y a tellement longtemps pour sa part je ne m'en souviens même pas ni de ses coups ni de son visage de rien alors que mon père avait de vastes mains et les pieds pas plus légers si ça se trouve elle en est morte car je ne sache pas qu'il m'ait fait tout seul ou il aurait encore trouvé le moyen de m'en glisser un mot.
Une fois avec une bûche il est venu me finir sur mon lit à grands coups d'avoir avec trop d'insolence à son goût encore été me fourvoyer dans une manoeuvre louche c'est qu'on rigolait bien en ce temps là et puis il est mort bien plus tard et je me suis permis cette fois-là seulement de m'acharner sur ce qu'il en restait.

Ce n'était pas sérieux.

Non, la bûche est arrivée plus d'une fois c'était je crois ce qu'il a osé de plus contondant et compatible cependant avec son sens de la responsabilité.



Ça remonte pas mal sa mort ne me pèse pas du tout mais des fois j'aimerais bien qu'on vienne me frapper de nouveau pour me retirer ce pressentiment qui court par devant moi et m'attire à sa suite comme il vient et comme il faut. Quoique sous ce soleil qui n'a que ça à faire de se lever est-ce que je sentirais encore quelque chose est-ce que je n'en serais pas à attendre encore ce qui est déjà arrivé ?

Lui mon père avait voulu m'apprendre à attendre ce qui détermine une hypothèse raisonnable quant au pourquoi de cet enfer privé où le soleil n'en a jamais fini d'indiquer neuf heure et quart. Je crois qu'il a échoué j'en suis certain mais cela il voulait me l'apprendre à me tenir comme ça dans l'attente et auparavant d'attendre à savoir me débrouiller pour qu'il n'ait jamais lui rien à demander pour obtenir très exactement ce qu'il voulait de moi c'était comme un jeu et à la fois une profonde leçon de vie et finement observé que l'homme quel que soit son prénom et la femme font très souvent ainsi avec ceux qui les entourent les autres humains.

Et pas plus de patience chez eux que chez lui.

Comment faire à présent qu'il n'est plus là pour attendre de la même façon ? il détestait tellement avec passion que je ne sois pas exact dans mon attente à sa demande qu'il n'avait pas encore formulée et dans ces cas là lorsque je me trompais ça pleuvait, ah, ça alors, joyeusement sur ma tête en pluie drue un bon moment et tout allait mieux de mon point de vue puisque l'attente était remplie par les coups qui me venaient de lui et je ne doute pas qu'il n'y prenait comme le chamelier qui corrige sa bête lui aussi quelque satisfaction car sinon où serait le charme ?

C'était ce qu'il me donnait le plus facilement les coups, avec une sorte de jubilation, lorsque je me trompais dans l'attente, le reste du temps rien, et puis je crois qu'il s'est lassé ou alors il s'est fait mal à force de lever bras et jambes


sur moi et même - je l'ai déjà dit - une fois une bûche qui m'est restée précieuse si bien que je crois souvent la reconnaître lorsque je trompe l'attente en guettant les pièces de bois qui flottent de l'eau vers la plage ou vers moi à certains moments peut être toujours les mêmes.

Je me tenais à côté de lui et je n'avais que ça à faire d'être en avance sur lui sur ce que lui ne savait pas encore que c'était son envie mais qu'il fallait que j'ai avant lui deviné et de telle façon que j'ai si possible déjà agi et que s'il fallait faire quelque chose cela soit déjà fait ou au contraire que je me tienne idéalement coi lorsque ce qui le tenait comme envie n'était que de nature toute intérieure. Que je n'ai pas alors anticipé était un grave crime qu'il me faisait bien cher payer comme il le devait à son sens paternel, ah, la salope !

Quel jeu délicieux c'était au début lorsque je sentais dans ses torgnoles combien il était urgent que j'apprenne et que mes premières dents tombaient sous ses efforts pour bien me montrer le moment auquel il était tellement urgent d'un coup que j'ai fait comme il l'entendait et fini ce dont il venait d'avoir envie.

Avant lui.

ça, c'était de l'éducation comme on n'y pense plus. Bien plus efficace que toutes les méthodes modernes, ou même d'une certaine façon à me plonger dans le devenir immédiat, dans le toujours-en-avance-d-un-pas-sur-le-présent. Une méthode hyper-future. Ou une absence de méthode, je me le suis demandé longtemps, mais je n'y crois pas, il y a toujours eu chez lui une image assez claire de ce qu'il voulait pour moi, et c'était en avant, image toujours se précipitant en avant et exigeant que le présent soit posé devant que le présent englobe déjà sinon tout le futur au moins une grande partie, la partie du moins de ce qu'il aurait exigé demain. Ça aurait fallu en avoir conscience le chamelier, et ses dents, son long terme auraient dû



par symétrie déjà nourrir ma plus petite enfance. J'aurais pu dès le berceau les regarder en face ses images de moi qu'il n'avait pas encore pensées. Les boire à même mon biberon.

C'est probablement de cette façon là que le temps s'est arrêté à un moment, comme si en plongeant dans le désir immergé dans le passé, à peine discernable, nous avions par contrecoup tout les deux épuisé l'avenir, qu'on l'avait vidé de tout son possible. Femme de Loth encore et encore à se retourner sur ce qui devait avoir lieu de tout temps et transformée dès lors en statut de sel, de là sans doute cette grande présence saumâtre de la mer devant moi.

À vrai dire je n'ai jamais aimé le sel.

Rapidement cela est passé lui est passé comme à moi en sorte que nous avons commencé à attendre surtout moi vu que lui assez vite devenait pas mal gâteux. L'échec de ce projet didactique qui m'aurait projeté à travers le temps à la rencontre de ses désirs faisant de moi une espèce de surhomme trans-temporel l'avait beaucoup affecté si j'y entends quelque chose il ne s'en est proprement pas remis que je me montre si peu perfectible même sous le coup d'arguments de poids comme les bûches.

Je le laissais parfois pris par mon attente des semaines entières à baigner dans son urine il aurait mieux valu que tout cela eût lieu ici sur le sable avec le soleil ce n'est pas très grave l'odeur n'importune personne il suffit de s'éloigner un peu. Sans même compter sur le vent qui n'a pas l'air de se lever du tout pas plus que le soleil.

Quand cela finira.


Si cela finit. Si ce n'est pas déjà fini depuis longtemps et que moi seul ne m'en rende pas compte, je veux dire seul, tout seul sur la plage sans personne pour me le dire. Il suf-

frait qu'une voix grondante sorte de la quasi-absence de nuages et du soleil. Une voix tonnante plutôt. Ou alors que quelqu'un vienne doucement me prendre la main et ouvre la bouche et ouvre mes oreilles et me le dise « tu sais, c'est fini ». Même de cela je ne rêve plus beaucoup.

Mon père aussi au moment de mourir aurait pu me donner ça, utiliser les dernier souffle de sa dernière voix au travers de ses dernières dents pour me tenir informé, pour faire entrer une bonne dernière fois en moi une vérité et alors seulement avec des mots et plus d'instruments connotants, mais s'il n'a pas jugé utile de le faire je ne suis pas le mieux placé pour lui en tenir grief, je suppose qu'il avait une fois de plus son idée sur la question. Ou alors tout simplement il était devenu aphasique. Il faut dire que sur la fin il ne disait plus grand chose, il lui arrivait de gémir, et je ne tenais pas tellement non plus à ce qu'il me parle parce que je me demande ce qu'il aurait bien pu inventer. Avec tout ce sable.

Nos dents blanchies par le sable contre elles, ce crissement hygiénique où nous nous retrouvions tout deux mâchonner les grains durant de longues périodes a constitué une de nos formes favorites de communication, une sympathie dans le sens du devoir accompli, de la meilleure utilisation possible du très peu de choses qui nous soit encore laissé pour nous sentir vivre : nos mâchoires en mouvement et les grains de sa sable dedans. Comme cela que nous avons maintenu un certain sens de la conversation lorsqu'il ne restait plus grand choses de mots.

Une fois tout près de la fin j'ai entendu qu'il marmonnait quelque chose au sujet d'une pâtisserie, je crois qu'il aurait bien aimé que je lui amène des gâteaux, mais il n'était déjà plus en mesure à ce moment de m'imposer quoi que ce soit, ses gestes étaient devenus débiles, je m'étais émancipé de tout, même des bûches, et presque tout entier de ses mots, il ne restait que les grains de sable mais je ne veux pas l'en tenir pour responsable, je crois qu'ils s'a subis eux



aussi, et il n'a jamais trouvé un moyen de les recycler pour me faire mal avec. Preuve qu'il avait beaucoup baissé. Beaucoup. Plus que l'ombre de lui-même, ce qui sous un tel soleil fait déjà pas mal, fait déjà assez, et même encore beaucoup trop.

Aussi au fil du temps, son ombre, passée. Niée par le soleil. Me voilà bien seul.

Je l'aimais un peu bien à cause de toutes ces occasions de distraction de l'attente que son désir de faire de moi un être nouveau et adapté au monde selon son coeur me procurait même si je ne l'ai compris que drôlement plus tard et d'une façon décalée comme si j'essayais alors de me mettre à l'abri de toute tentative du même genre.

Pourtant j'aurais bien aimé l'énoncer à voix haute et lui dire que je l'avais compris à ma façon mais ce n'était plus la peine totalement sourd comme lui totalement mort et rien de plus de fait que du sable et cette eau bleue et éventuellement le soleil et le ciel que je ne regarde jamais j'avais été transporté dans cet endroit depuis longtemps car ce n'est que là que j'ai eu le temps de réfléchir à cette étrange façon qu'il a eue d'avoir raison seulement une fois lui mort et moi ne valant pas beaucoup mieux planté dans cette plage avec le soleil comme pour toujours dans l'oeil et attendant je ne sais quoi ses coups à

lui.
Qui ne viendront plus. J'en suis désormais il faut le dire bien abrité.

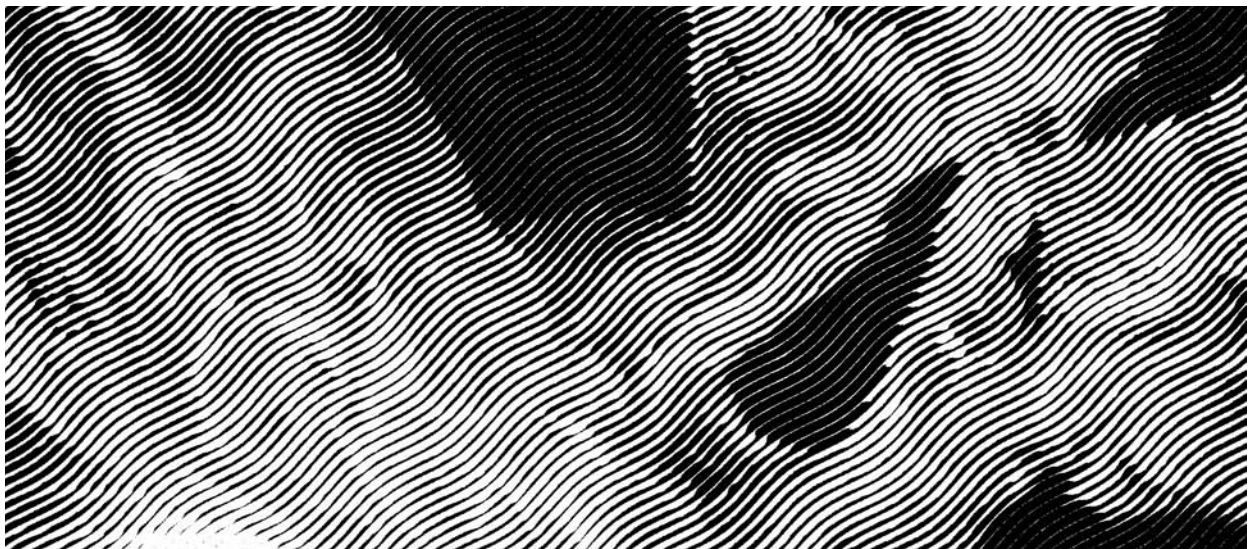
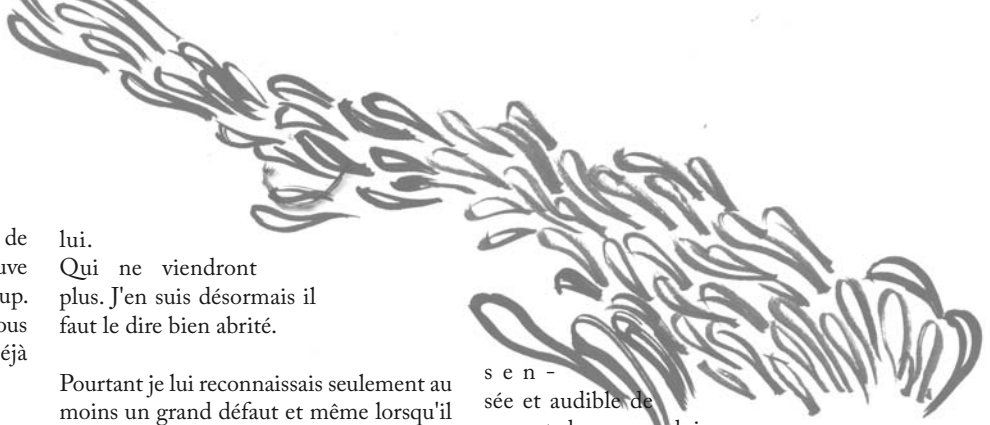
Pourtant je lui reconnaissais seulement au moins un grand défaut et même lorsqu'il ne me faisait pas mal ce qui explique sans doutes sans doutes un peu mieux les quelques coups que je tapais à sa dépouille s'y attendant le moins. Que ne m'ayant rien imposé pourtant il se faisait fort sans arrêt le verbalisant une fois de temps en temps mais cela était présent dans ses yeux plus souvent sans cesse voulant me conduire à l'héroïsme.

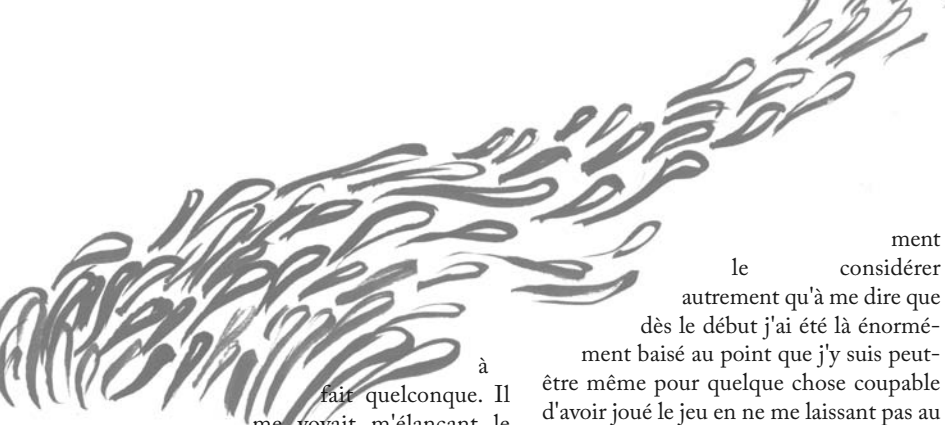
Aujourd'hui j'en ris encore mais alors rien de plus terrifiant pour moi dans son regard que cette promesse de me vouer à un destin de héros et si possible de grand homme du même coup bien que le contrôleur du métro soit sans doute ce qu'il ait rencontré de plus honorable dans sa brève carrière mondaine mais s'imaginant sans doute pour moi désormais me desséchant sur la plage quelque chose de beaucoup mieux et pour tout dire d'immense, un Destin !

Il me semble que ça allait assez largement avec le genre de désirs dont il voulait tout le temps que je leur saute dessus et qu'ils soient accomplis avant toute expression

s e n -
sée et audible de sa part de me conduire comme cela sans la moindre façon au champ d'honneur avec grand promesse de me retrouver dessous terre sans même encore avoir eu la chance de faire la connaissance de cette plage où je prends le chaud en veillant bien à ne pas faire sous moi. Au moins pas trop souvent. Seulement quand je ne peux pas faire autrement. Cela arrive. Mais alors je ne m'oublie pas, je sens bien tout, je suis pleinement conscient de ce que je le fais. Cela, mesurer la portée de mes actes et ne les effectuer qu'après pleine maturation, je lui en suis sans doute redevable.

La guerre, mourir à la guerre, il pensait que ce devait être une grande chose et que j'aurais bien dû en penser de même. Il avait trop lu Homère peut-être, quoique ses humanités n'aient sans doute pas dépassé un niveau assez élémentaire. Il me voyait couvert de bonze et nu sous la cuirasse, avec ces muscles parfaits et ce sexe petit et pointu que les grecs tenaient pour le comble de l'élégance et qui ne ressembla jamais au rien par ailleurs tout





à
faire quelconque. Il
me voyait m'élançant le
javelot à la main à la poursuite
de mes ennemis alors que mon
corps déjà criblé de blessures perdait le
sang en gouttelettes sans nombre sur le
champ de bataille. Il me voyait m'en al-
lant soutenu sur les bras de la déesse dont
le visage serein s'éclairait d'un impercep-
tible sourire. Et lui me disant peut-être
enfin fier « tu t'es bien battu mon fil s,
comme un homme ». Pouah.

Je l'aurais préféré tranquille mais il fait
partie de ces hommes dont tout le mal-
heur vient de ce qu'ils n'ont jamais
éprouvé le bonheur de rester dans leur
chambre.

Me promettant ainsi au monde sans
même m'avoir demandé mon avis que je
ne donnais pourtant pas souvent n'ayant
accédé à la parole et au droit de parler que
bien plus tard sur sa suggestion alors qu'il
baissait déjà beaucoup mais qu'avait-il fait
d'autre au long cours que de baisser ? l'ai-
je connu autrement jamais ? A me
souhaiter sans cesse cet énorme héroïsme
comme il disait je ne sais plus depuis com-

ment
le considérer
autrement qu'à me dire que
dès le début j'ai été là énormé-
ment baisé au point que j'y suis peut-
être même pour quelque chose coupable
d'avoir joué le jeu en ne me laissant pas au
moins mourir pour manifester mon désac-
cord de ce poids qu'il tenait tellement à me
mettre à la boutonnaire puis partout sur les
épaules et le visage. Mais n'ayant cepen-
dant rien et jamais demandé ni la venue au
monde ni par la suite de significatif alors
qu'il aurait été bien aise il me l'avait dit de
me jeter aux fauves ou autre cuistrerie la
vache qu'en aurais je eu à faire de mourir
en martyr moi ou de marcher la tête haute
puisqu'il s'agissait irrémédiablement de me
retrouver planté là dans le sable et l'eau en
face puisque c'est ainsi et pas autrement
que la survie s'est imposée au fil du temps.

Forme de réalité à laquelle je ne crois pas
qu'il m'ait préparé si bien que ça.

Heureusement bien flou son désir et mar-
monné comme ça pas grand chose de plus
précis qu'une nostalgie dans ses yeux allant
s'aggravant parfois vers le soir surtout
lorsque les circonstances s'étant dé-
gradées il se mit à beaucoup dire
de conneries sur les héros et que
sans doute si j'en avais eu un
peu plus j'aurais fini comme eux

et pas tranquillement que je suis sur ma
plage ah ah ah ce dernier trait c'est moi
qui le rajoute et vous m'entendez en rire
quoique tout intérieurement.

Même pas champion de ping-pong ou
quelque chose comme ça qui aurait risqué
de m'illuminer (mot que je ne suis jamais
bien parvenu à distinguer de son confrère
éliminer) par la suite fâcheusement j'avais
vraiment tout refusé en matière de distinc-
tions et m'en tenais comme encore aujour-
d'hui dans mon sable à un genre de
neutralité qui ne me distinguait en rien car
la distinction est l'ennemie du bien que je
me fais de procéder sans fin dans la sym-
pathie pour le sable dans lequel je suis
planté et qui finira par érotiquement me
remplir la gueule dès lors que le soleil ne
sera décidé à.

Il ne bouge pas. Dans cette immobilité il y
en a une autre plus grande et d'autres en-
core pas dessus. Une sorte de prouesse
dans le figé.

Mais j'en suis resté à l'écart et de tout sport
et du maximum d'activités physiques
comme cela jusqu'au sable de rien du
tout me contentant parfois pour me
dégourdir d'uriner comme mes
jambes qui alors furent d'un
blanc bien propre auquel nul
nuage ne faisait honte et qui dit

2





le contraire
aura toujours menti
comme ça ma dose
d'héroïsme est arrivée mais
depuis le trou et le sable et je
suis tout ce qu'il y a de gentil
comme héros au moins à
présent.

J'aurais bien dit que dans ce
désir là qu'il nourrissait pour
moi se promenait du morbide
surtout lorsqu'il se mit une fois
à me parler de fontaines de
sang mais le mot me paraissait
encore alors beaucoup trop
grand pour moi et ce n'est
guère que par la suite que je l'ai
apprivoisé en le rentrant en en-
tier dans ma bouche d'une seule
fois comme d'un petit gâteau et
pour les fontaines de sang je
n'en ai plus entendu parler par
la suite ce doit être beau. Pour-
tant.

Comme héros on peut dire que
j'aurais à la limite aimé très
jeune périr dans un accident au
carrefour de deux routes trop
vite et un délaissement du
monde par mes soins dans la
pure fleur de l'âge comme on
dit certains je m'en souviens en
auraient pleuré que ce soit vrai
et que le tribut rendu par ma
tête au bitume les ait découragé
de vieillir avec moi je les en
aurai débarrassés en quelque
sorte un de moins sur la terre
c'est toujours ça d'héroïsme
mais je ne l'ai pas fait.

Me serais tenu tout court dans
une odeur d'huile chaude et de
cuir frais avec autant de vibra-
tions que souhaitable pour sen-
tir le monde me chatouiller de
partout et de la vitesse juste

assez pour
en avoir peur moi
même mais pas trop en
bougeant les doigts tantôt
sur le volant et tantôt sur les
différents leviers du monstre
encore plus branlants et de re-
garder fugacement ma main
trembler dessus ah oui.

Le soleil on dit qu'il tape aussi
mais rien à voir comme coups
c'est très limité cela ne me dis-
trait même pas une seconde de
l'attente ni de rien il n'y a guère
que la chaleur et l'habitude de
suer qui est telle qu'elle ne pro-
duit pas la moindre surprise ni
le sens de devoir s'essuyer et
puis à quoi d'abord avec quoi.

Des fois je me roulais dans le
sable il y a encore pas si
longtemps et cela formait une
pellicule piquante autour de
mon corps qui pouvait mettre à
tomber bien longtemps à moins
qu'il n'ait plu je ne m'en sou-
viens plus trop a-t-il plu un jour
en plus du soleil ou à sa place je
crois que c'est arrivé je ne me
rappelle plus quand ce n'était
pas hier ni un autre hier d'avant
ça devait se tenir dans la durée
comme un nuage suspendu et
qui a percé finalement mais en
ne finissant que pour lui à s'é-
couler sur moi puis sur le sable
et enfin dans l'eau mais en ai-je
été pour autant distrait ou tout
simplement plus heureux.

Comme il s'est lassé et qu'il est
mort il ne me restait qu'à atten-
dre seul comme cela se doit et
sans faire de fantaisies pourquoi
irai-je aussi me mettre debout
ou bien sur la tête à manger du
sable pour me nettoyer les

dents
en le mâchant bien
longuement et puis l'ingur-
giter et le régurgiter cent fois
de suite demain jusqu'à ce que
dedans soit aussi propre que
dehors malgré que de la saleté
et des occasions de faire tra-
vailler sa bouche ici on n'en
compte guère ni en bien ni en
mal.

Parfois je mens sur ce que je
suis ici en particulier lorsque
passe un requin dont me voilà
persuadé que c'est toujours le
même et je dois m'expliquer sur
ce point avec toute la précision
requisse car lui n'en sait proba-
blement rien toujours est-il que
la vue de son aileron me donne
toujours mauvaise conscience
puisque ne me voici plus aussi
tranquille que je l'ai toujours
décrit depuis qu'il n'y a plus
personne ceci est indéniable.

Son aileron non seulement gris
arqué qui fend l'air mais aussi
une tache en dessous qui me
confirme que c'est bien celui là
et tout un désordre de remous
qui l'accompagnent très peu à
l'avant selon ce que j'ai observé
mais plus manifeste à l'arrière
qui tout de même bouge l'eau
autour de lui encore que alors
que si j'étais dans l'eau je ne
penserais qu'à nager c'est une
bien belle chose d'avoir des
loisirs comme je le fais.

Sale bête tout de même.

Heureusement que je ne sais
pas nager.

Revient assez régulièrement
pour que je l'ai constaté au fil

du
temps doit lui
faire plaisir de venir me
voir parce que moi aussi
d'une part cela constitue un
événement aussi lointain soit-il
et puis j'en suis venu à m'imag-
ner que ce pourrait être une
certaine affection qu'il me man-
ifeste dans son retour perpétuel
or l'affection si c'est vrai que je
n'en manque pas je crois que ça
doit toujours faire plaisir de ne
pas s'en tenir à l'écart ne serait-
ce que pour ne pas vexer.

Bien entendu il me dérange
mais les première fois émotion
et surprise tout de même ainsi
c'était à dire qu'au moins un
avait survécu et cependant je
n'étais qu'au début de mes
peines et lui aussi pas tout à fait
encore comme un petit chien
mais une certaine familiarité
comme faisant quelques tours il
me reconnaissait géométrique-
ment au centre de son monde et
une fois même je crois bien
qu'il a sauté. En soi phénomène
idiot de se prendre ainsi pour ce
qu'il n'est pas et ces gros bestiaux
maritimes n'ont jamais eu
le goût des galipettes paraît
d'ailleurs qu'ils sont d'une bê-
tise primitive qui me convient
parfaitement seulement l'arc
gris une deuxième fois de son
corps sous l'aileron m'en a mis
un coup avec tout cette eau
scintillante à proximité car à
part ma langue dans ma bouche
et ma salive les créations
marines me sont étrangères.

Mais pour ce que j'en dis au-
jourd'hui c'est encore un beau
matin comme toujours et le re-
quin n'y peut rien.





ACTE I

Le messager. – Tu vas tout apprendre, chère maîtresse, avec exactitude. Je vais tout te dire, si une défaillance de l'esprit n'embrouille la langue au milieu de son discours.

Donc, avec ton enfant, nous avons pénétré dans le bois sacré et là, l'eau lustrale.

Une corbeille rehaussée d'or et ce fut tout, elle la porta et «reçoit ce sang, dit-elle, aux fauves meurtrières».

Elle qui dans la douceur des nuits promène en cercle sa brillante lumière, nul ne l'a vue.

Encore, tu vas tout apprendre, je la vis entrer dans le bois marchant au supplice, jeune victime et je baissais la tête.

Alors ce fut tout, la corbeille, l'eau lustrale et le sang qui ruisselait.

Manon. – Va-t'en. Ne me touche pas. Tu ne dois pas me toucher. De toute façon, ton pouvoir et ma tête rasée.

Le messager. – Le corps maigri, miné par les chagrins.

Manon. – Non, l'accueil est fait à la nature humaine, préjugés et sens nous égarent.

Celui qui est présent et absent tout à la fois, pour lequel je suis venue m'autorise le repos dans sa maison.

Il y a longtemps qu'il fallait lui ouvrir la porte.

Le messager. – Outrager les morts.

Manon. – Eh bien, soit! Dabord par quelles injures commencer? Par lesquelles finir?

Lesquelles au milieu?

Chaque matin, jamais je n'omets de répéter à moi-même ce que je veux te dire les yeux dans les yeux. Si j'étais libre de mes anciennes craintes. Justice et sentiments, qui a osé l'horrible chose?

David. – Il n'est, à évoquer si terrible aventure, il n'est passion et plaie issue des colères enfouies dont la nature humaine ne soit exposée à porter le poids.

Cette croix est commune et on subit cette peine, à ce qu'on nous apprend, pour être abandonné et engendrer.

Cette voie est de nature et de ses propres enfants, qu'il lui avait tués, Atrée régala son frère.

J'entends donc une soumission générale. Parcourez l'histoire des siècles et des nations tant anciennes que modernes, et vous trouverez les hommes assujettis à trois codes et contraints d'enfreindre alternativement trois codes.

Manon. – Oui, et tu me vois enfreindre de mon plein gré les deux premiers et même m'en réjouir. Ainsi je vais et tant pis. L'acceptation du mot propriété, la passion de l'amour et cette corbeille! C'est pourquoi la loi est bonne et mauvaise. Ces rapports éternels, qui subsistent entre les hommes, enfer, sont l'envers même de mon désir. Mon absence subite, et les précautions que j'ai prise en partant, ont inquiété et l'air de tristesse.

David. – Ce messager ne me plaît pas, il est autorisé à prononcer sur la justice et l'injustice de cet acte, et à regarder le legs universel comme un don illicite, plutôt que comme une restitution. Cela fait, il s'en va. Est-ce acceptable?

Le messager. – Je pouvais peut-être alléger l'infortune, je commençais par mettre à couvert tous les effets précieux, je ne pensais pas ouvrir la cave et le grenier.

Manon. – Cave et grenier, c'est joliment dit.

ACTE II

David. – Depuis combien de temps s'est-il affaissé sur cette couche?

Manon. – Depuis qu'il a sur le sang maternel accompli son oeuvre. Mais tout espoir de salut n'est pas perdu pour nous s'il verse les larmes attendues.

David. – S'il ne nous perce pas lui-même la gorge après nous avoir fait aiguiser nos poignards. Que penser de sa situation? Il respire encore mais d'une respiration courte et oppressée.

ACTE III

Manon. – Il a connu de telles souffrances.

David. – Tu pleures un bourreau.

Manon. – Oui, ainsi baisse le ton avance sans bruit; sans bruit approche-toi. Que ta vie, ami, soit comme le bruissement d'un mince roseau.

David. – Si tu fais rouvrir ses paupières! Effleure le sol de tes femelles et folles semaines sans le frapper trop bruyamment.

Le messenger. – hmm

Manon. – Je le croyais endormi. L'issue n'est donc que trop visible. Je dissimulerai de mon mieux.

David. – C'est à dire assez mal.

Manon. – Qui vous a autorisé à décider si ce testament a été rebuté de réflexion, ou s'il s'est égaré par méprise? Qui vous a autorisé à interpréter les intentions des morts?

Le messenger. – Ils étaient tous debout devant elle, en silence; les femmes criaient; les hommes, appuyés sur leurs bâtons, la tête couverte d'un voile avaient les mains ballantes.

Je me montrai misérable et commençai par plaider ma cause. Je parlai en faveur de ma force et je dis ce qu'on peut dire en pareil cas. Puis je me jetai à leurs pieds.

David. – Misère. Devant mes yeux fermés je sens frapper ta poitrine et ton vêtement. Touche du doigt combien cela est incertain.

Manon. – Il me semble entendre les cris de douleur, de fureur et de rage, le hurlement des imprécations, ces femmes, je les vois; les unes se roulaient à terre, s'arrachaient les cheveux, se déchiraient les joues et les mamelles; les autres écumaient, tenaient leurs enfants par les pieds, prêtes à les écraser sur le sol déjà mouillé. Et tu as porté tes mains sur tes yeux, tes oreilles. C'est légitime.

Le messenger. – C'est que les femmes criminelles ne peuvent me plaire. J'entre. Terrible est l'entreprise où je m'engage, terrible l'acte à accomplir. Je vais l'accomplir mais combien amère et sans douceur est cette prouesse.

Manon. – Il avoue!

David. – Non, pas encore, laisse-le encore parler.

Le messenger. – C'est le hasard qui prend pour vous. Tantôt on tombe bien, tantôt on est moins heureux; c'est ce que je constate.

Manon. – Il est trop tard pour gémir: le mal est sans remède.

Le messenger. – Combien j'ai dépassé les bornes permises, dans ma colère. Je vais rester sans me baigner, mal vêtu, errer loin du pays. Mes yeux s'assombrissent, quels desseins j'ai accomplis!

David. – Tu avais un prétexte, dis-tu. Mais non.

Manon. – Il n'est pas tellement heureux de ce qu'il a fait j'en ai peur.

ACTE III

Manon. – Il a connu de telles souffrances.

David. – Tu pleures un bourreau.

Intermède (long)

Manon. – Je parlerais en sa faveur de toutes mes forces et dans mon discours enfonce tes doigts. Et mes paroles voulues, poisseuses plairont aux prêtres.

David. – Tu seras mal avec toutes les sortes d'autorité, mal avec toi-même, tourmentée par ton coeur, persécutée par tes maîtres insensés et malheureuse comme hier quand, parlant de ta fille, tu t'écriais: Mais ma religion! Mais mon état! Tu es en délire et multiplies les malheureux par la crainte que tu as.

Manon. – C'est une grande fête que l'émancipation d'une fille ou d'un garçon. Et la qualité de la liqueur séminale nous rassure au moment où la jeune fille se fane. La mère relève le voile de sa fille.

David. – Que ne découvre t-elle pas alors?

Manon. – Je vois ce que tu penses, mais qu'il fasse beau, qu'il fasse laid, mes pensées m'échappent au galop.

Or un enfant naquit en ce palais et de cela nous ne pouvons douter encore. Je me suis accouchée moi-même et c'est à présent l'affaire d'une autre.

Je me tais et ne crains que ce que je crains.

David. – Laissons ce sujet, tu allumes de nouvelles querelles. J'ai remboursé cette dette, déjà et je suis là.

Manon. – A qui accorder le plus d'attention, qui sauver? Le témoin ou le témoignage? Dis-moi.

J'ai peur de faire fausse route en suivant ces oiseaux, en répandant près d'un tombeau le lait mêlé au miel, le vin. Tout ce vin noir mouillant, imbibant la terre me révulse, ces rivières sales.

Fausses religions, assassins et témoins. Mes orbites s'enfuient, la peine est-ce l'exil?

David. – Quel dieu, infortunée, quel mortel, quel génie pourra dans cette marche vers l'impossible aplanir les obstacles et guider les deux seuls survivants.

Manon. – Merveilleuse rencontre que la notre, unissons nos mains car c'est légitime. Cette peur intense qui est la mienne depuis toujours m'autorise à cela je pense.

Ma fille n'est plus, allons voir ma fille. Et en chemin suivons les oiseaux puisqu'il le faut.

Oui, de la vie il n'est personne qui n'en ait eu quelquefois le dégoût. Un seul événement

suffit pour rendre cette sensation involontaire et habituelle. Alors distractions, variété des amusements et conseils d'amis portent des secousses funestes et le spectacle du monde se noircit.

Je vais voir ma fille et, sans doute, elle sera morte ou, plutôt, elle ne sera plus. Étrangère. Enveloppe vide, vêtement.

Cette vision me tuera t-elle?, je le souhaite mais ne le crois pas.

David. – Lui, en tout cas, ne parlera plus en vain. Son souffle se ballade au champ et ne revient plus.

Manon. – Tant de liberté. Allons, ne traînons plus, il faut voir ces lieux.

David. – Avant, il te faut sourire encore, sourire me paraît ici plus qu'important en regard de

ce qui suit. Ce que je désirais avant ta venue m'est déjà donné, je veux dire contempler ton visage, te délivrer de tes peines et éviter un peu la mort. Voilà qui me fait trembler, ta mort, et je veux ce que tu veux toi-même, te libérer. Comment éviter la mort? Non, je ne recule pas, fût-ce devant cette nécessité car un homme que l'on ravit à son foyer mérite des regrets, la vie d'une femme ne compte guère.

Manon. – Sourire, après ça! N'y-a-t-il pas des milliers d'héroïsmes. Ton sacrifice indigeste, incommoderait même les vieux dieux. Peut m'importe qu'il ne reste rien de moi, ce n'est pas ce que je vise.

Mais comment t'expliquer ce que je sens, car ce n'est plus sentir tant c'est conviction.

Celui qui est présent et absent tout à la fois, pour lequel je suis venue m'autorise le repos dans sa maison. La mort, elle, est K.O.

Mais il n'y a pas de gravité à cela et je vais donc te sourire et même te baiser un peu pour la peine.

David. – Cela me paraît bien et nos discours n'en seront que plus profonds.

Manon. – Je les vois plutôt s'envoler comme ces oiseaux que nous suivrons ensuite, mais transformés et plus doux, oui.

David. – Nuit vénérable qui verse le sommeil aux mortels douloureux, viens. Nos chagrins nous ont brisés, nous ont anéantis, que tes ailes se reposent ici.

Manon. – Vous avez fait du bruit; du silence, du silence! Si je lave ce meurtre, pureté, vide et si nous faisons le sacrifice à la place adéquate, la maison sera propre et nous connaissons le bonheur.

David. – Tu serres mes mains et tu attaches sur moi des regards si pleins, si touchants, tu pleures. Je resterai avec toi.

Manon. – Y-a-t-il eu un crime?

